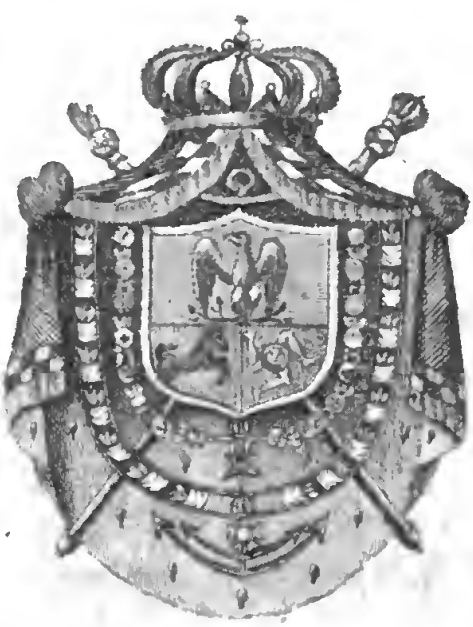
T7245



Bibliothèque de S. M.
Le Roi

Palat VII 3

LA PRINCESSE DE CHYPRE.

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque impériale.

Je poursuivrai les contrefacteurs.

FRECHET, *Libraire.*

548251

LA PRINCESSE DE CHYPRE,

ROMAN HISTORIQUE;

Par URSULA SCHEULTERIE.

TOME PREMIER.

PARIS,
FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, nº. 21.

1807.

LA PRINCESSE

DE CHYPRE.

Alexis Commène, dit le Jeune, régnait à Constantinople ; il venait de succéder à l'empereur Manuel Commène, malheureusement trop connu par la perfidie dont il usa envers les Chrétiens, lors de la seconde croisade.

On sait que ce prince, allarmé de voir passer par ses Etats, des armées aussi nombreuses que celles de Conrad, empereur d'Allemagne, et de Louis VII, roi de France, parût craindre qu'après avoir soumis les infidèles, ils ne tournassent leurs armes contre-lui. Ne consultant que la jalousie qui a toujours animé les princes d'Orient contre les Latins, il mit tout en usage pour traverser leur entreprise, et leur ravir la gloire qui en devait être le prix.

Mais n'osant les combattre à force ouverte, il employa la ruse et les moyens les plus perfides; il déguisa avec art ses desseins homicides, les voilant sous les dehors de l'amitié et l'intérêt que paraissait lui inspirer leur zèle pour la cause de la religion, il s'empressait de fêter et d'attirer à sa cour l'empereur Conrad, dont il était l'allié, ayant épousé Germaine, sœur de Gertrude, femme de l'empereur d'Allemagne.

Celui-ci se reposant sur les apparences de la bonne foi de Manuel, se livra avec confiance aux avances qu'il lui fit, et profita de la bonne volonté qu'il lui montrait pour demander des vivres pour son armée; c'était le moment qu'attendait son perfide allié: il lui fit délivrer des farines dans lesquelles on avait mêlé de la chaux et du plâtre, ce qui empoisonna une grande partie de l'armée.

Non content de cette atrocité, on prétend qu'il eut encore celle de donner aux troupes qui survécurent, des guides vendus à leurs ennemis, qui au lieu de diriger leur marche vers le

point les plus avantageux de leur destination, les égarèrent et les livrèrent aux Sarrasins. Ce qui est constant, c'est qu'il resta à peine un dixième de l'armée de Conrad, qui ne parvint dans la Palestine, que pour voir les débris de son armée, à demi vaincue par la fatigue et le désespoir, échouer dans ses efforts pour prendre Damas, dont il fut forcé d'abandonner le siége, et de revenir dans ses Etats, où il ne tarda pas à succomber à la douleur de sa défaite.

Louis VII, averti par les malheurs de Conrad, qui l'avait devancé à Constantinople, se tint sur ses gardes; il sut se défier des caresses perfides de Manuel, et il évita une partie des dangers qui environnèrent l'empereur d'Allemagne. Mais le succès de la seconde croisade n'en fût pas plus heureux, les chefs qui la commandaient, n'avaient point les talens de ceux de la première expédition. Ils recueillirent peu de fruit de leur courage, parce qu'ils manquèrent de prudence, et qu'ils négligèrent d'unir la politique à la valeur.

Manuel, accusé d'avoir contribué à leur défaite, le fût aussi d'avoir formé le dessein d'arrêter Louis-le-Jeune, à son retour de la Palestine : mais ce prince sût échapper aux embûches des Grecs qui, cherchaient à l'enlever, et secondé par Roger, roi de Sicile, il repoussa leurs efforts. Roger même fût si indigné de cette perfide conduite, qu'il poursuivit les Grecs, leur fit la guerre, et courût les affronter jusqu'à Constantinople.

Ces excès, qui déshonorèrent les premières années du règne de Manuel Commène, furent, dit-on, expiés sur la fin de sa vie : il parut regretter de n'avoir pas mieux secondé les princes chrétiens dans leurs entreprises contre les Sarrasins ; lui-même leur fit la guerre, finit par leur enlever Damiette (*) et soumettre le Soudan d'Egypte à lui payer une sorte de tribut.

Après avoir triomphé des infidèles par la force de ses armes, Ma-

(*) En 1168, vingt-un ans après avoir fait périr une partie de l'armée de Conrad.

nuel parût s'attacher à la pratique des vertus qu'il avait négligées jusqu'alors, il devint libéral et charitable; on dit même qu'ayant connu la vanité des choses humaines, il prit l'habit de religieux et fit pénitence de ses fautes.

Il parut desirer vivement de contracter une alliance avec la France, et sollicita pour son fils, la main d'une des filles de Louis VII; il eût la joie de conclure cette alliance un an avant sa mort: il fiança son fils Alexis, à la princesse Agnès de France, fille de Louis-le-Jeune, et d'Alexis de Champagne, leur extrême jeunesse ne permettant pas encore de les marier.

Cette union fût célébrée à Constantinople, avec la plus grande magnificence, et quoique la jeune princesse n'eût encore que huit à neuf ans, il fut décidé qu'elle resterait à la cour de son beau-père, où l'on achèverait son éducation.

Quelques mois après avoir conclu cette alliance, l'empereur Manuel fût attaqué d'une maladie qui le condui-

sit au tombeau, après un règne de trente-sept ans et quelques mois.

Il laissa en mourant son fils Alexis, encore mineur, sous la tutelle d'Andronic, son cousin-germain.

Cet Andronic était fils d'Isaac Commène, frère aîné de Manuel, qui s'était vu préférer son cadet pour parvenir à l'empire, parce que son père, Jean Commène, effrayé de son caractère cruel et impétueux, l'avait cru indigne de gouverner des peuples dont il désirait le bonheur.

Manuel avait donc obtenu l'empire au préjudice d'Isaac, et l'on pense que celui-ci ne se l'était pas vu enlever sans regret; mais forcé de contenir et de dissimuler son ressentiment, il avait attendu l'instant favorable pour faire valoir ses droits. Cet instant ne s'était jamais présenté pendant la vie de Manuel, qui avait gouverné avec sagesse et sût contenir ses sujets dans l'obéissance.

Isaac mourut sans avoir pû les engager à se révolter contre l'autorité de son frère, mais il transmit à son

fils Andronic, le désir de monter sur le trône et de reprendre une autorité qui lui semblait usurpée.

Tel était cet Andronic, qui avait d'ailleurs hérité du caractère cruel de son père, dont il donna des preuves terribles! sa soumission feinte, sa profonde dissimulation, avaient fermé les yeux de l'empereur Manuel sur les projets que cet ambitieux nourrissait dans son cœur ; il avait crû pouvoir compter sur la fidélité de son neveu, et n'avait point hésité à lui confier la tutelle du jeune Empereur.

Vainement l'impératrice Xèna, mère d'Alexis, éclairée par la tendresse maternelle, avait essayé d'engager Manuel à ne point remettre le sort de son fils entre les mains d'un parent dont elle démêlait l'ambition; son époux eût crut faire injure au premier prince du sang, en écoutant ses craintes, et se reposant sur la foi du serment de fidélité qu'il avait fait prêter à son fils, il persévéra à confier l'autorité et la minorité d'Alexis, aux soins d'Andronic.

La suite n'apprit que trop combien

les craintes de Xèna étaient fondées! Mais n'anticipons point sur les événemens. Andronic parût d'abord s'attacher à remplir avec zèle, les soins qui lui étaient confiés; il s'empressait de prévenir les désirs du jeune Empereur, il lui prodiguait en toutes occasions les marques du respect et de la soumission; d'un autre côté, il cherchait à gagner l'affection du peuple: il se montrait humain, affable, généreux; ces vertus qui ne se développeaient en lui que depuis qu'il était à la tête du Gouvernement, servaient à redoubler la défiance de Xèna; elle l'observait avec soin: elle tâchait d'entourer son fils de sujets fidèles, et, pendant qu'Andronic cherchait à le détourner des études sérieuses, à prolonger son enfance, Xèna s'occupait au contraire d'éclairer son esprit, et de le mettre en état de saisir bientôt les rènes de l'empire.

Andronic n'était pas le seul dont Xèna dût redouter les attentats, pendant la minorité de son fils; le vaste empire des Grecs avait éprouvé tant de révolutions dans ses dynasties, que

celle qui régnait alors devait craindre à chaque instant d'être renversée, par celle qu'elle-même avait détrônée: il existait encore des descendans de Nicéphore, de ce Nicéphore Botoniate, qui avait usurpé l'empire d'Orient sur Michel Ducas, et qui se l'était vu enlever par Alexis, le premier des Commène.

Un siècle s'était écoulé depuis que cette illustre maison régnait paisiblement à Constantinople; mais le poids de l'empire avait toujours été soutenu par une main ferme et vigoureuse, capable de réprimer les factions et de les empêcher de naître. Le dernier empereur, Manuel Commène, avait tellement compté sur l'ascendant de son génie et de sa valeur reconnue, qu'il n'avait pas craint de rappeller à sa cour les familles qui en avaient été éloignées sous les règnes précédens.

On y voyait les descendans des Nicéphores, des Ducas, des Diogènes, des Monomaques, de Stratiotes, enfin, tous ceux que la prudence de ses prédécesseurs avait crû devoir

éloigner d'un lieu qui pouvait ranimer dans leur cœur le désir de reprendre le rang de leurs aïeux. Il s'était flatté de les attacher à sa personne, en ne leur montrant aucune défiance et en les honorant des distinctions dont leur mérite pourrait les rendre dignes; son espoir avait été rempli: il avait trouvé en eux des serviteurs fidèles; nul n'avoit osé s'élever contre une autorité dont ils pouvaient espérer le rétablissement de leur fortune: tous ceux qui s'étaient distingués dans la carrière des armes, avaient été récompensés; ils occupaient des postes importans, et avaient repris leur ancienne splendeur.

La famille de l'Ange était cependant toujours une des plus puissantes; ses richesses et son crédit pouvaient balancer celles de la famille impériale; c'était la seule que redoutait Andronic, et dont il surveillait les démarches avec presqu'autant de soin que Xèna faisait observer les siennes.

C'est ainsi que les ambitieux se surveillent les uns les autres, et leur défiance mutuelle sert souvent à

hâter les coups qui doivent les renverser du faîte des honneurs.

Rien n'avait paru jusqu'alors autoriser les précautions que l'impératrice-mère croyait devoir prendre contre Andronic ; il ne s'était jamais révolté contre l'autorité de l'empereur Manuel, mais l'on n'ignorait point qu'il avait été bien près de le faire. Voici à quelle occasion :

C'était au sujet d'Isaac, roi de Chypre ; cet Isaac, que quelques-uns ont cru de la famille des Commène, paraît n'avoir été qu'allié de cette illustre maison. Il dut son élévation à l'avantage d'avoir été élevé avec le fils aîné de l'empereur Manuel, et il sût tellement gagner son affection, que le jeune prince ne pouvait se passer de lui ; Manuel, qui aimait tendrement son fils, s'attachât par suite à son favori, et lorsque le jeune prince, l'objet de ses plus chères espérances, lui fût enlevé à la fleur de son âge, il ne trouva point de plus grande consolation que de le pleurer dans le sein de celui qui lui avait été si cher ; le favori du prince, Isaac,

devint celui de l'Empereur ; chaque jour vit augmenter sa faveur près de lui, qui parvint à un tel point, que non content de l'avoir élevé aux plus hautes dignités, il lui donna en mariage sa fille Laodicée ; une fille nâquit de ce mariage : c'est la princesse Zoé, dont nous écrivons l'histoire.

Elle annonça dès son enfance cette beauté qui devait un jour lui assujettir tous les cœurs, et dès que son caractère se développa, ses aimables qualités promirent d'ajouter aux agrémens de sa personne, et de faire presque oublier ses charmes à ceux qui pourraient connaître son cœur.

Quelques années après la naissance de Zoé, les habitans de l'isle de Chypre s'étant soulevés et ayant voulu s'affranchir de la domination des Grecs, Isaac, qui, depuis la haute alliance où il était parvenu, cherchait un oeccasion de prouver à l'Empereur qu'il était digne de ses bontés et que sa main était capable de soutenir un sceptre, demanda le commandement des troupes qu'on devait envoyer contre les rebelles ; Manuel

lui accorda sa demande, et sur ce que Isaac osa lui répondre de soumettre les Cypriotes et de leur faire respecter son autorité, l'Empereur, qui n'ignorait point que le véritable motif de leur rébellion était l'ennui d'être soumis à un gouverneur, attendu qu'ils desiraient depuis longtems être sous la puissance d'un roi, qui résidât au milieu d'eux, dit à Isaac: que s'il parvenait à soumettre les Cypriotes, il consentait à lui accorder la souveraineté de leur isle.

Une promesse aussi encourageante flattait trop l'ambition d'Isaac, pour ne pas animer sa valeur; il fit donc tous ses efforts pour conquérir le royaume qui lui était promis, et malgré la résistance qu'on lui opposa, il parvint à vaincre. On lui reproche seulement d'avoir déshonoré sa victoire par quelques exécutions, qu'il aurait pû s'épargner: il fit couler, sur l'échafaud, le sang de ses nouveaux sujets, et commença ainsi par s'attirer leur haine, au lieu de s'occuper de captiver leur amour.

Cependant, Andronic n'avait vû

qu'avec un secret dépit l'union d'Isaac et de Laodicée; lui-même avait demandé la main de sa cousine, elle lui avait été refusée; vainement ce refus avait paru être motivé par l'espèce d'antipathie que Laodicée avait toujours montrée pour lui, il n'en avait pas moins ressenti l'espèce d'injure qu'on lui faisait en lui préférant Isaac. Le respect que lui inspirait son oncle avait pu seul contenir ses plaintes; mais lorsqu'il vit qu'à l'honneur d'être l'époux de la première princesse du sang, Isaac réunissait l'avantage d'obtenir une souveraineté; sa haine, longtems contenue ne garda plus de mesures: il se répandit en plaintes sur la conduite de Manuel: il osa lui contester le droit de disposer de ses Etats; il parût prêt à revendiquer ceux que lui-même pouvait avoir du chef de son père. Enfin, il était prêt à lever l'étendard de la révolte, lorsqu'un capitaine des gardes de l'Empereur, qui avait sû gagner la confiance d'Andronic, en usa pour le ramener à ses devoirs. Cet officier lui fit sentir qu'il ne ferait que de vains efforts pour

enlever l'autorité à son oncle; le nom seul de Manuel en imposait à ses sujets, et toujours sur ses gardes, il était impossible de le surprendre. Il avait des espions par-tout, il était informé de tout ce qui se passait dans son empire. Si l'on pouvait y exciter une sédition, il en aurait connu les auteurs, il aurait trouvé les moyens de l'anéantir avant qu'elle fût devenue redoutable.

Ces diverses considérations présentées avec force à Andronic, firent sur son esprit l'effet qu'elles devaient opérer. Il vit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de dévorer dans le silence son vif ressentiment, et de se soustraire pour quelque tems au mécontentement que son oncle pouvait avoir de ses murmures. Il prit le sage parti de se retirer dans ses terres, il y resta six mois entiers sans reparaître à la cour. Son oncle, qui faisait observer sa conduite, content de l'effort qu'il avait fait sur lui-même, le rappela alors, pour assister aux noces de son fils avec Agnès de France; célébrées avec la plus grande pompe, elles fu-

rent précédées du couronnement du jeune Alexis, qui reçut le serment de ses sujets. Comme premier prince du sang, Andronic, donna l'exemple de cette soumission. Ce fut alors que Manuel se reposant sur la foi de son serment, annonça le dessein de lui confier la tutelle de son fils, s'il mourrait avant qu'il eût atteint sa majorité.

Cette promesse, cette marque honorable de confiance parut faire oublier à Andronic tous ses sujets de mécontentement; il devint le plus soumis, le plus empressé des courtisans de son oncle, mais sa haine contre Isaac n'existait pas moins au fond de son cœur, et retombait jusque sur la jeune Zoé, qu'il eût desirée éloigner de sa cour.

A mesure que cette enfant avançait en âge, elle devenait de plus en plus intéressante; sa douceur, sa naïve candeur la faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient; on eût pu lui pardonner de n'être point belle, la bonté, l'amabilité de son caractère l'auraient toujours fait chérir; mais lorsqu'aux plus précieuses qualités de l'ame, elle

unissait les dons enchanteurs de l'esprit et de la beauté, on ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Elle était l'ornement de la cour de Manuel, et l'organe par lequel on implorait ses bienfaits.

Le plus sûr moyen d'obtenir des grâces de Manuel, était de les faire demander par Zoé; il ne pouvait rien refuser à cette enfant, qui, par cette raison, était l'objet de la jalousie des autres princesses. Elle l'était d'autant plus, qu'indépendamment de ses charmes, elle avait reçu du ciel une heureuse facilité d'esprit et de mémoire qui la faisait réussir dans toutes ses études. Les louanges de ses maîtres augmentaient la prédilection de Manuel; il la portait si loin, qu'on était généralement persuadé que Zoé lui était plus chère que l'épouse de son fils, la jeune et intéressante Agnès de France.

Cette princesse, dès le premier moment de son arrivée à Constantinople, avait conçu la plus tendre amitié pour Zoé; vainement Erine, sœur d'Andronic, nièce de l'empereur Manuel,

avait cherché à s'emparer de l'esprit de la princesse de France, et à lui inspirer contre Zoé la jalousie qu'elle ressentait elle-même. Agnès, inaccessible encore aux passions haineuses, n'avait vû que la plus aimable des compagnes dans celle qu'on voulait lui faire haïr. Il lui avait paru tout simple que Zoé, plus âgée qu'elle de deux à trois ans, lui fût supérieure par ses talens et ses connaissances; les égards, les attentions qu'on montrait pour elle, lui paraissaient le fruit des années; toute son ambition était de l'égaler un jour. Elle ne cessait de dire: « Ah! que je » voudrais lui ressembler! » L'aimableet innocente enfant, loin d'être jalouse des charmes de Zoé, était la première à les admirer. Elle ne trouvait rien de comparable aux yeux de son amie, à la blancheur de son teint, qui était d'autant plus éclatante que ses cheveux étaient d'un noir d'ébène.

La complaisance avec laquelle Zoé se prêtait à ses jeux, sa douceur qui ne se démentait jamais, achevèrent de lui concilier toute l'affection d'Agnès.

Elle ne trouvait qu'en elle une aussi grande condescendance, et rien ne l'affligeait plus que d'être quelques instans privée de la voir.

Ces instans étaient toujours bien courts ; l'empereur Manuel avait voulu que les deux jeunes princesses prissent leurs leçons ensemble. Les maîtres les plus célèbres de toutes les parties de l'Orient, avaient été appelés à sa cour pour finir l'éducation d'Agnès de France. Il se faisait une sorte de point d'honneur de voir cette jeune princesse ornée de tous les avantages qui peuvent être le fruit de l'étude ; il desirait qu'elle acquît des talens supérieurs mêmes à ceux qu'elle eût pu recevoir à la cour de France. Les progrès que Zoé avait fait dans toutes les parties de l'enseignement, lui firent croire qu'elle exciterait l'émulation d'Agnès ; et ce fut la raison qui l'engagea à ordonner qu'elles prissent toujours leurs leçons ensemble.

Cette mesure eût long-tems des charmes pour la jeune Agnès; elle y trouvait une sorte d'amusement ;

mais loin d'en être plus appliquée, elle était au contraire pour elle une source de distraction, dont les maîtres crûrent enfin devoir avertir l'Empereur; il engagea sa petite bru à s'appliquer davantage, la menaçant de lui retirer Zoé, si elle continuait à ne point profiter de son exemple. Cette menace parût tellement affliger la jeune Agnès, que les maîtres voulant ménager l'héritière de l'empire, se gardèrent de porter de nouvelles plaintes sur son inapplication, et donnant tous leurs soins à sa compagne, dont l'heureuse facilité favorisait les progrès, malgré les fréquentes distractions que lui donnait Agnès, ils firent de Zoé un petit prodige, pendant que la princesse de France restait dans l'ignorance.

Son extrême jeunesse pouvait à la vérité lui servir d'excuse, et l'indulgence qu'on avait pour son rang, engagea les maîtres à dissimuler le peu de fruit qu'elle tirait de leurs leçons. Mais les circonstances trahirent bientôt l'ignorance d'Agnès, lors qu'après la mort de Manuel, elle jouit des

honneurs et des prérogatives attachées au rang d'impératrice ; elle, fut en cette qualité, obligée de paraître en public, et de participer aux hommages qui sont l'attribut de la souveraineté.

Accoutumée dès sa naissance aux flatteries des courtisans, élevée dans une cour où les grâces sont héréditaires, Agnès se distinguait par celles de ses manières; elle avait enfin cette aisance, cet aimable abandon qui est le partage des Françaises; mais c'était presque le seul avantage qu'elle eût reçu de la nature, ou plutôt que l'éducation eût jusqu'alors développé. Le peu de soin qu'elle apportait à profiter des leçons de ses maîtres, la faisait paraître avec désavantage toutes les fois qu'elle était obligée de représenter et sur-tout de parler en public.

On lui pardonnait facilement de n'avoir point voulu apprendre le grec, et de s'exprimer toujours en français; mais on se croyait en droit d'exiger qu'elle parlât du moins avec pureté sa langue naturelle, et lorsque

tout ce qui l'entourait s'efforçait de saisir les tours heureux de cette langue, on s'étonnait souvent que la princesse de France parlât moins bien le français que celle de Chypre.

Devenue impératrice, Agnès ne devait pas seulement briller dans ses conversations ordinaires, elle devait encore répondre aux complimens qui lui étaient adressés ; l'usage ayant donné une sorte de formule à ceux que les divers chefs de l'Etat offrent aux souverains, il était tout simple qu'à l'âge d'Agnès, on lui dictât ses réponses, et qu'elle n'eût que la peine de les apprendre par cœur. Mais c'était encore trop pour sa paresse à exercer sa mémoire, et l'on avait beau les lui faire en peu de mots, elle en oubliait toujours une partie.

Un jour sur-tout, que les ambassadeurs d'un prince étranger, après avoir salué l'empereur Alexis et l'impératrice-mère, demandèrent la faveur d'offrir leurs hommages à la jeune souveraine, Xèna elle-même, les conduisit chez Agnès, qu'on préparait depuis plusieurs jours à cette

cérémonie d'éclat. Elle les reçut avec grâce, et conserva toute la dignité de son rang, tant qu'il ne fut question que d'écouter; mais lorsque les ambassadeurs eurent fini leur discours, et que ce fût le tour d'Agnès à prendre la parole, elle dit d'abord quelques mots d'un air d'assurance, qui semblait annoncer que la timidité ne l'empêcherait pas de continuer; mais bientôt oubliant la suite de son discours, elle s'arrête et balbutie; Zoé qui était alors près d'elle, essaie de la remettre, elle lui souffle ce qu'elle doit dire, mais l'étourdie et pétulante Agnès, n'entendant qu'à demi ce que lui dicte son amie, change ses phrases, et termine sa réponse d'une manière qui n'a pas le sens commun! Xèna rougit de honte et d'indignation, les ambassadeurs ont l'air de ne pas s'appercevoir de la méprise de la jeune princesse; jaloux de lui faire leur cour, ils paraissent n'attribuer qu'à sa timidité l'espèce d'embarras qu'elle vient de montrer. Agnès, que le regard d'indignation de sa belle-mère avait achevé de dé-

concerter, se rassure en entendant les louanges qu'on donne à sa figure et aux grâces de sa personne; elle se persuade facilement qu'elles font oublier son défaut de mémoire et de présence d'esprit.

Elle en donne bientôt une nouvelle preuve; avant de se retirer, l'un des ambassadeurs lui remit un placet qu'il s'était chargé de lui présenter.

Ce placet, conçu de la manière du monde la plus galante, était écrit en vers français : il était sur papier vélin, entouré d'une guirlande de roses, si joliment peinte, que la jeune Agnès, enchantée de recevoir un si joli placet, s'empresse de l'ouvrir; n'écoutant que le mouvement de curiosité qui la porte à le lire, persuadée que sa belle-mère doit être aussi impatiente qu'elle d'en savoir le contenu, elle ne réfléchit point qu'elle ne lit pas assez bien pour lire haut en public; elle fait connaître toute son ignorance, elle estropie des mots, elle coupe le sens des vers; enfin elle fait la lecture la plus insipide d'un ouvrage rempli d'esprit et de délica-

tesse. La patience de Xèna ne peut tenir à ce dernier trait, elle arrache le placet des mains d'Agnès, en lui disant avec vivacité et même une sorte de colère : donnez cela à lire à Zoé. Celle-ci s'en acquitte avec cette grâce touchante qu'elle met dans toutes ses actions.

Elle avait un accent de sensibilité si rempli de charmes, une prononciation si pure, en même tems si sonore et si gracieuse, elle sentait si bien ce qu'elle lisait, qu'on ne pouvait l'entendre sans admirer les sons qui sortaient de sa bouche; elle prêtait à la poésie des charmes si touchans, qu'il était difficile de se défendre d'une sorte d'émotion que les poétes mêmes savent rarement exciter; aussi la lecture de ce placet remplit-elle l'ame des auditeurs du plus vif intérêt pour celui qui l'avait fait; on trouva que sa demande était de toute justice, et que celui qui s'exprimait avec tant d'élégance, qui savait si bien manier le langage des dieux, et le plier aux formes du placet, devait, à coup sûr, être exaucé.

Les ambassadeurs, qui n'avaient pu se défendre d'une sorte d'étonnement en voyant une aussi jeune personne que Zoé posséder si bien l'art de lire, dirent que c'était à celle qui savait donner tant de charmes au sentiment, à s'en rendre l'interprête, et ils la conjurèrent de vouloir bien se charger d'appuyer une demande, qu'elle seule ferait valoir, si elle daignait l'exposer à l'empereur, ou plutôt au régent.

Zoé répondit modestement, qu'il ne lui appartenait point de s'en mêler, et que celle à qui la requête avait été présentée la ferait valoir bien mieux qu'elle.

Ces mots rappelèrent aux ambassadeurs que la jeune impératrice était encore présente; tous occupés de la princesse de Chypre, ils avaient paru l'oublier. Ils se hâtèrent de réparer cet oubli, et prirent congé des deux souveraines.

Cependant Xèna était vivement irritée contre sa belle-fille; son orgueil était singulièremcnt blessé de l'humiliation qu'elle lui avait fait

subir, la présence des ambassadeurs contenait à peine son ressentiment, elle ne les vit pas plutôt sortir, qu'elle accabla de reproches la malheureuse Agnès; elle la réprimanda fortement sur la conduite qu'elle avait tenue dans toute cette séance; la gronda de s'être si peu appliquée à retenir ce qu'elle devait dire, et plus encore d'avoir si mal suppléée au défaut de sa mémoire. On eût pu vous le pardonner, ajouta-t-elle, si vous aviez su dire de vous-même quelque chose d'ingénieux! Mais au contraire, vous n'avez dit que des platitudes! Vous n'avez nullement répondu aux soins qu'on prend de votre éducation et à l'opinion que j'aurais desiré que vous donnassiez de votre esprit; que voulez-vous qu'en pensent les ambassadeurs? Quelle idée donneront-ils à leur maître d'une princesse qui soutient si mal la dignité de son rang? qui non seulement se montre dépourvue des connaissances qu'elle devrait plus que toute autre s'efforcer d'acquérir; mais qui a encore l'inептie de trahir le secret de son igno-

rance, de faire connaître ce qui lui eût été si facile de cacher! Si vous profitez si mal de vos études, si votre étourderie vous rend inhabile à profiter des leçons de vos maîtres, ayez du moins l'orgueil de votre rang, sachez dissimuler, et ne me faites point rougir de vos sottises.

La pauvre Agnès, attérée par les vifs reproches de sa belle-mère, ne pût répondre que par des larmes; sa confusion était d'autant plus grande, que toutes les dames de la cour étaient témoins de son humiliation.

Zoé touchée de sa douleur, et trouvant intérieurement que l'impératrice l'a trop peu ménagée, veut s'approcher d'elle pour la consoler; elle veut tâcher d'adoucir l'amertume des propos de Xèna; mais celle-ci s'oppose à ses projets, elle ne lui permet pas de s'approcher d'Agnès, et la force de sortir avec elle de l'appartement de sa bru.

Privée de sa seule, de son unique amie, Agnès ne peut se résoudre à écouter les consolations de ses dames, qui toutes blâment la sévérité de l'im-

pératrice-mère; elle se dérobe à leurs empressemens; se retire dans son cabinet, et s'abandonne au chagrin qui l'oppresse. Elle sent qu'elle a mérité une partie des reproches qu'on lui a fait, mais il lui semble qu'on eût dû adoucir les expressions, et se rappeler que malgré sa jeunesse, elle était placée sur le trône impérial, et devait parconséquent être respectée de tout ce qui l'entourait. Comme elle était dans cette situation d'esprit, qu'elle s'abandonnait aux pleurs et aux sanglots, et se plaignait amèrement de la dureté de sa belle-mère, elle voit la porte du cabinet s'ouvrir; la princesse Erine, instruite de sa douleur, vient la partager; le premier mouvement d'Agnès est de la prier de se retirer; elle paraît craindre qu'elle n'aille reporter à sa tante, les plaintes qui viennent de lui échapper: Erine la rassure; elle lui proteste que personne ne prend un plus tendre intérêt à son affliction. Pour le lui prouver, elle va jusqu'à lui offrir d'instruire Andronic de ce qui vient de se passer. Elle l'assure

qu'il prendra son parti contre l'impératrice, et qu'il lui fera sentir qu'il ne lui appartient point de la traiter durement. Agnès dédaigne la vengeance qu'on lui propose, son ame douce et bonne, repousse la proposition d'être une nouvelle occasion de dissention entre sa mère et le tuteur de l'empereur, qu'on sait parfaitement n'être jamais d'accord. « En complottant contre ma belle-mère, en cherchant à me faire un parti contre elle, » je mériterais sa haine, j'aime bien » mieux lui pardonner sa vivacité; » elle m'a dit des injures, elle m'a » accusée d'être sotte, mais je lui » prouverai du moins que je ne suis » pas méchante. »

« Non, vous ne l'êtes point, s'écrie » Erine, vous êtes la plus douce, la » plus intéressante des créatures! Et » vous ne méritez pas d'être humiliée » par l'orgueilleuse Zoé; sachez que » c'est elle seule qui a animé contre » vous la colère de l'impératrice. » -- Cela n'est pas possible, Zoé m'aime, elle partage toutes mes peines? -- Elle vous aime beaucoup moins que vous

ne le croyez ! apprenez qu'elle n'aime qu'elle-même, qu'elle est très-engouée de son petit savoir, très-persuadée que personne ne peut la surpasser et même l'égaler : tout le monde ici l'a gâtée. Ses maîtres eux-mêmes n'ont cessé de répéter qu'elle apprenait avec une grande facilité ! Oh, c'est bien vrai ! — Eh ! c'est positivement cette malheureuse facilité qui est cause qu'on se montre si sévère à votre égard ; on voudrait exiger que vous en sussiez autant qu'elle. Comme s'il était seulement raisonnable d'exiger de vous une application que votre âge ne permet pas encore. Croyez-moi, ma chère Agnès, en dépit des mercuriales de l'impératrice, ne vous faites point de violence pour suivre le modèle qu'on ose vous offrir ; conservez toujours cette vivacité, cette aimable légèreté qui distingue les femmes de votre nation, et soyez sûre que dans le haut rang où vous êtes placée, vous en saurez toujours assez, dès que vous saurez plaire ; et je vous répond de cet avantage ! — Erine, vous ne

cherchez qu'à me flatter, mais ce n'est point dans ce moment que je puis vous croire, je me suis trop apperçue... — Des éloges qu'on a prodigués à Zoé ? Oui, vous avez dû vous en apperçevoir, ils ont dû vous irriter ? — Non sans doute, ils étaient mérités, elle a si bien lu ! — Dites qu'elle a montré des prétentions excessives ; qu'elle a affecté de prononcer avec emphase ce que vous aviez dit naturellement, qu'elle a enfin fait son possible pour vous éclipser entièrement, pour remporter sur vous un triomphe public. — Serait-il bien possible qu'elle ait eû l'intention de m'humilier ! — Si elle en a eu l'intention ! Je vous en répond ; si vous aviez vue comme elle promenait ses regards satisfaits sur toute l'assemblée ! Comme elle souriait malicieusement de votre embarras, qu'elle se plaisait à augmenter ! car soyez-en sûre, lorsqu'elle vous a soufflée, elle s'est plû à le faire d'une manière perfide ; elle l'a fait exprès pour vous couvrir de confusion. — Non, répond encore Agnès, non, Zoé n'est point

perfide? je ne puis le croire, je ne puis le supposer.

Erine, qui s'apperçoit qu'elle est parvenue à élever quelques doutes sur la conduite de la princesse de Chypre, redouble d'efforts pour la perdre dans l'esprit d'Agnès; elle sait faire valoir avec tant d'adresse de légères circonstances qui peuvent faire soupçonner la sincérité de son attachement, qu'elle parvient à persuader à Agnès qu'elle doit se méfier de ses fausses caresses, et la regarder comme une ennemie dangereuse.

Pendant qu'Erine s'efforce de noircir Zoé et de lui enlever l'amitié de la jeune impératrice, le malheureux objet de son injuste haine gémit d'être éloignée d'Agnès et de ne pouvoir venir partager sa douleur. Retenue par Xèna, qui lui fait faire de la musique près d'elle, Zoé ne peut écouter les mouvemens de son cœur, qui la porteraient à voler près de son amie; elle attend avec impatience qu'il lui soit libre de courir vers celle qui possède toute son affection,

et dont elle est loin de soupçonner l'injuste défiance.

Plus son absence se prolonge, plus elle sert les projets de la princesse Erine, qui prête à son éloignement des motifs odieux; elle va jusqu'à dire, que, non contente d'aigrir l'impératrice-mère, Zoé s'est permise des plaisanteries très-indécentes sur Agnès; qu'elle les a faites hautement en sortant de son appartement. Ce manque de respect et d'égards pour la jeune souveraine, paraît l'affecter très-vivement; mais comme elle marque encore quelques doutes que Zoé ait pû se rendre aussi coupable, Erine se hâte de faire confirmer son assertion par le témoignagne d'une de ses femmes, qu'elle dit avoir entendu le propos. Celle-ci, jalouse de plaire à sa maîtresse, n'a garde de démentir ce qu'elle vient d'avancer; elle ajoute même encore quelques circonstances, et dit qu'elle a été révoltée de la hardiesse de la princesse de Chypre. Agnès s'afflige et s'indigne de trouver tant d'ingratitude dans celle qu'elle

se plaisait à chérir ; Erine qui veut empêcher uue explication entre les deux jeunes amies, saisit l'instant où elle est parvenue à irriter Agnès, pour l'engager à défendre l'entrée de son appartement à la princesse Zoé, qui ne viendrait, dit-elle, que pour la narguer et jouir peut-être du plaisir de la persiffler. Du consentement d'Agnès, les ordres sont donnés, la princesse de Chypre est consignée à la porte. Mais pendant que tout conspire contre elle, qu'on emploie la ruse, la calomnie pour séparer deux cœurs jusqu'alors si tendrement unis, Zoé qui ne se doute de rien, se présente avec confiance à la porte de cet appartement qu'on vient de lui interdire ; vainement on veut lui en refuser l'entrée, accoutumée à ne jamais trouver de défenses pour elle chez la jeune impératrice, elle brave celles qu'on lui oppose ; elle soutient qu'elles ne peuvent la concerner : le respect qu'elle impose, empêche d'employer la force pour la repousser, on n'ose lui résister ouvertement ; elle entre, elle pénètre jusque dans

ce cabinet, où l'on conspire contre elle. Erine fait un cri en l'apperçevant, Agnès l'accueille avec une froideur qui l'étonne, mais elle l'attribue au chagrin qu'elle vient d'éprouver et peut-être à un petit mouvement de ressentiment de ce qu'elle a tant tardé à revenir près d'elle. Elle se hâte donc de s'excuser: elle dit combien elle a été contrariée d'être retenue par Xèna, combien elle a souffert d'être forcée de lui faire de la musique lorsqu'elle desirait si vivement se retrouver près de sa chère Agnès. Celle-ci lui répond qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur ses sentimens, et qu'elle la dispense d'en affecter de tendres à son égard. Zoé s'étonne de cette réponse, elle en demande l'explication: Agnès lui dit que sa conduite la lui donne d'elle-même. Erine, qui craint que les choses ne s'éclaircissent, se hâte de donner le change à Zoé; elle lui reproche d'avoir eu la hardiesse de forcer la porte de la jeune impératrice; c'est, dit-elle, manquer au respect, aux égards que l'on doit à son

rang. Zoé répond que la manière dont elle a jusqu'alors vécu avec Agnès, ne l'a pas mise dans le cas de penser qu'elle puisse lui manquer, et encore moins lui déplaire, en pénétrant chez elle : au surplus, ajouta-t-elle, si les tems sont changés, si j'ai eu le malheur de perdre l'amitié de ma chère Agnès, si je me suis rendue coupable, en bravant les défenses que je n'ai pas cru me regarder, qu'elle-même daigne me le dire, qu'elle m'ordonne de me retirer, je lui prouverai, par ma prompte obéissance, que je serai toujours soumise à ses ordres, quelques cruels qu'ils puissent être pour mon cœur. — En vérité, reprend Erine, en s'efforçant de tourner en ridicule ce que venait de dire la princesse de Chypre, n'admirez-vous pas ce ton sentimental? Vos ordres cruels à son cœur!... Je crois réellement que Zoé a l'intention de vous persuader qu'elle vous aime avec toute l'ardeur d'un amant, qu'elle ne peut être éloignée de vous.... Se baissant à l'oreille d'Agnès, elle lui dit tout bas, ne soyez pas dupe de

cette affectation ; ne vous laissez pas séduire par ce faux air de douceur et de tendresse.

Zoé cependant attend en silence que la jeune souveraine lui fasse connaître sa volonté ; elle ne fait point attention aux propos d'Erine, elle dédaigne de relever ses plaisanteries : elle attend qu'Agnès s'explique, ses yeux sont fixés sur les siens ; la candeur de son ame, la sincérité de son affection, se peignent dans son attitude ; Agnès en est frappée ; malgré tout ce qu'on vient de lui dire contre elle, elle n'a ni la force de la renvoyer, ni celle de lui dire ce dont on vient de l'accuser. Elle se contente de lui répondre avec une sorte d'embarras : Je voulais être seule avec la princesse Erine, mais . . puisque vous êtes entrée, vous pouvez rester, Zoé... votre présence ne me gènera pas. — Je l'espère, dit notre aimable héroïne, charmée d'avoir obtenue cette permission, elle se flatte de parvenir à dissiper les nuages qui obscurcissent le front de son amie, elle essaie les moyens de l'amuser qui lui ont réussi

tant de fois; mais vainement elle s'efforce de ramener le sourire sur les lèvres d'Agnès; cette gaîté qui lui est ordinaire, semble être entièrement disparue. Les soucis d'un âge plus avancé semblent être venus, à la suite des noirs soupçons, troubler cet heureux et charmant enjouement qui est le partage de l'adolescence.

L'ignorance du mal, celle des trahisons et des perfidies, est l'un des plus doux attributs de cet âge heureux de l'innocence, où l'on juge les hommes sur l'apparence, où l'on se livre avec confiance à tous les sentimens qu'on éprouve; mais le premier instant qui nous éclaire sur la trahison de l'objet de nos affections, le simple soupçon même de n'être point payé de retour, suffit pour détruire cette douce sécurité, qui ne peut plus exister dans une ame sensible, dès quelle est agitée de la crainte de n'être pas véritablement aimée. Ainsi Erine avait porté dans l'ame de la jeune Agnès, un coup des plus sensibles, en lui faisant soupçonner Zoé d'ingratitude; elle lui avait fait connaître

des peines que sa confiante simplicité lui eût encore long-tems laissé ignorer. La première idée de l'ingratitude est la plus cruelle pour un cœur tendre! Malgré son extrême jeunesse, Agnès aimait très-fortement; Zoé était après Alexis, l'objet qui lui était le plus cher. On peut donc juger des tourmens qu'elle éprouvait en pensant que celle-ci n'avait pour elle qu'une amitié feinte.

Les inquiétudes qui l'allarment, les mouvemens divers dont son cœur est agité l'empèchent de se livrer aux jeux innocens qui firent jusqu'alors ses délices; elle est sérieuse, pensive, elle prend très-peu de part à la conversation, cependant au bout de quelques instans, Zoé parvient à la lui rendre intéressante, malgré la présence d'Erine, qui cherche toujours à donner à ses paroles un sens caché, une mauvaise interprétation; elle allait persuader Agnès de toute son innocence, elle allait retrouver tous ses droits sur son cœur, lorsqu'elle s'avise malheureusement de parler du fatal placet, et de ranimer

par-là tout les ressentimens qui commençaient à s'appaiser. Accoûtumée, sous le règne de l'empereur Manuel, à recevoir souvent des placets, à solliciter des graces, qu'elle obtenait presque toujours, Zoé, dont le cœur tendre, sensible, n'était jamais fermé à la voix du malheur, n'avait vu dans celui dont l'élégant et galant entourage avait excité la curiosité d'Agnès, qu'un moyen ingénieux d'exciter l'intérêt d'une jeune princesse; mais quoiqu'elle eût été singulièrement frappée de la manière dont il était conçu, que les vers lui eussent paru charmans, elle était encore plus occupée du sens qu'ils renfermaient; elle avait vue qu'il s'agissait d'une malheureuse mère de famille, veuve d'un ancien militaire qui réclamait une pension, des secours de l'Etat pour subvenir aux besoins de ses enfans. Elle avait vue encore que la pièce de vers était l'ouvrage du fils aîné de la veuve, jeune homme de treize ans; il n'en avait pas fallu davantage, pour lui faire desirer vivement le succès de la demande; il

lui semblait qu'on ne pouvait trop tôt s'en occuper. Ne présumant pas que la leçon que ce malheureux placet avait attirée à Agnès, eût pû la rendre insensible aux malheurs d'une famille entière, elle osa lui rappeler qu'elle avait promis de la protéger, et lui demanda si elle ne s'en occuperait pas dès ce jour même.

Livrée à ses sentimens naturels, Agnès de France eût sans doute suivi l'impulsion de l'aimable enfance, qui porte à ne point faire attendre, à ne point différer de secourir l'infortune, mais dirigée par la froide et astucieuse Erine, dont l'ame était insensible aux sentimens de la pitié, elle n'avait garde de se livrer si promptement aux élans de la douce humanité; un des principes d'Erine était que les bienfaits n'avaient de prix, qu'autant qu'ils étaient longtems attendus, et que la main des souverains ne devait jamais s'empresser de les décerner. D'après cette opinion, qu'elle avait plus d'une fois énoncée, elle se hâta de répondre qu'elle espérait bien qu'Agnès ne se-

rait pas si empressée de se déranger pour des ingrats ; et lui parlant à l'oreille, elle ajouta : n'ayez point la faiblesse d'écouter la proposition de Zoé, elle triompherait encore de vous voir si prompte à suivre ses conseils, et soyez sûre qu'elle s'attribuerait le succès de votre demande. Elle n'aura pas cette gloire, reprend Agnès, piquée ; je n'ai pas besoin, Zoé, que vous me rappeliez les intérêts qui m'ont été confiés ; je m'en occupperai quand je le jugerai convenable, dit-elle avec fierté. Mais, reprend Zoé, avec douceur, daignez songer qu'une mère languit dans la misère, qu'une famille intéressante est victime de l'oubli, de la négligence des ministres, et qu'il ne faut qu'un mot de vous pour rendre cette famille au bonheur! — Hé bien, c'est parce qu'il ne faut qu'un mot de ma bouche, pour lui obtenir la protection du régent.... — Que vous voulez différer de vous faire bénir comme une divinité bienfaisante? Agnès, est-ce ainsi que vous faites usage de votre pouvoir?.. Ah! celui de faire le bien ne devrait jamais

être retardé, il est si doux de sècher les larmes des malheureux ! — Il est si doux, si agréable, reprend Erine avec ironie, de se donner la réputation d'être bienfaisante, de paraître sensible à des malheurs qui ne sont peut-être que simulés, mais qui flattent l'amour-propre, en lui donnant occasion de développer des sentimens exaltés, de briller même aux dépends des autres... — Que voulez-vous dire, Erine ?— Je m'entends, il suffit. Au reste, il est facile de voir que la sensible Zoé se chargerait volontiers du soin de sècher les larmes de cette famille, qui a sue si vivement l'intéresser ! On voit qu'elle ferait valoir en sa faveur toute l'éloquence dont le ciel l'a pourvue, qu'elle ne négligerait aucuns des moyens de faire réussir leur demande... — Certainement, si je faisais tant que de m'en charger, je ferais tous mes efforts pour obtenir des secours pour cette famille, et je m'en occuperais sans délai... — Lorsqu'il s'agit de faire rendre justice à une famille entière, de secourir la vertu, l'humanité souffrante,

il n'y a pas un instant à perdre, dit Zoé, avec la chaleur que lui inspirait la compassion dont elle était pénétrée.

Erine sût tirer parti de la vivacité avec laquelle elle s'exprimait pour aigrir encore contre elle la jeune impératrice ; vous voyez, lui dit-elle, vous entendez comme on vous trace vos devoirs!... Zoé se mêle aussi de vous donner des leçons, elle vous fait entendre sans détour que vous devriez remettre en ses mains ce merveilleux placet, qui lui a déjà fourni une si belle occasion de faire connaître sa supériorité. — Le lui remettre ! Oh ! certainement, je n'en ferai rien, reprit Agnès avec dépit, c'est à moi qu'on l'a présenté, et c'est moi qui le ferai appostiller. — Je suis bien loin de vouloir vous enlever un droit aussi juste ; celui de répandre des graces doit toujours vous appartenir, et le moyen de les rendre plus précieuses, c'est de les tenir de vous. — Je n'ai pas besoin de vos flatteries. — Et encore moins de vos leçons, ajoute Erine, avec aigreur ; sachez qu'il ne vous convient nulle-

ment d'en donner à celle que vous devez respecter comme votre souveraine.

Je ne crois pas m'être mise dans le cas qu'on me rappelle mes devoirs envers elle, répond Zoé avec une sorte de fierté. Que les autres ne s'en écartent pas plus que moi, et qu'ils lui laissent la liberté d'écouter et de suivre les mouvemens de son cœur; ils le dirigeront toujours vers le bien. — Quel ton ridiculement sentencieux! ils la dirigeront vers le bien! ne semble-t-il pas qu'elle soit sur le point de s'en écarter, et qu'elle ait besoin de la sagesse de vos conseils pour persévérer dans la vertu?.... La petite personne est en vérité d'une présomption! elle a tout-à-fait la prétention de se croire des talens assez éminens pour penser que nous devions toutes deux lui rendre les armes et nous laisser guider par sa sublime morale!

— Je ne sais ce qui peut m'attirer une ironie aussi cruelle... la princesse Erine me parle d'un ton?— Elle vous parle comme elle doit le faire,

dit Agnès avec vivacité! — Oui, reprend Erine, avec une hardiesse que lui donnait l'espèce d'approbation qu'elle venait d'obtenir; oui, je vous parle comme quelqu'un qui est indignée de votre conduite, qui veut rabattre votre orgueilleuse vanité, et sur-tout votre audace à abuser de l'indulgence de l'impératrice pour toutes vos impertinences. »

« Mes impertinences! reprit Zoé, avec autant de surprise que d'indignation de s'entendre traiter de la sorte; si quelqu'un se montre ici impertinente, ce n'est que vous, assurément. »

« Oh! c'en est trop, enfin, reprend Erine, intérieurement enchantée de l'avoir amenée à sortir des bornes de la modération, je ne puis plus supporter un tel excès d'insolence, ma patience est à bout; puisque non contente de manquer à l'impératrice, d'abuser de ses bontés à souffrir vos avis, vous osez vous attaquer à moi-même, je montrerai qu'on ne le fait pas impunément, et que la première princesse du sang n'est pas

faite pour être insultée par vous. » Aussi-tôt se levant avec emportement, elle entraîne Agnès, presque malgré elle, lui disant qu'elle ne peut rester plus long-tems avec celle qui vient de manquer à toutes les bienséances et tous les égards qu'on doit à son rang; elle lui persuade qu'elle ne peut se dispenser d'en demander justice, et l'entraîne à l'instant chez l'impératrice-mère.

CHAPITRE II.

Quoique vivement excitée par Erine, Agnès hésite à porter des plaintes contre Zoé; elle hésite surtout à entrer chez sa belle-mère, après ce qui s'est passé entre elles; elle sent une sorte d'embarras à s'en approcher : arrivées à la porte de son appartement, Erine ne peut vaincre sa répugnance à pénétrer dans la pièce qu'elle occupe, elle se décide à la laisser dans le sallon des dames.

Erine entre seule dans le cabinet de l'impératrice Xéna; elle lui peint

avec force la prétendue insolence de la princesse Zoé, elle dit qu'elle a osée se permettre des plaisanteries très-indécentes sur le défaut de mémoire de la jeune impératrice, qu'elle s'est énorgueillie du triomphe qu'elle a remportée sur elle devant les ambassadeurs; qu'instruite des propos qu'elle avait tenus, Agnès a pris le parti de lui faire fermer sa porte; mais que Zoé, bravant toutes les défenses, est entrée, malgré elle, jusques dans son boudoir; qu'elle a eu l'audace de venir l'y narguer, lui donner des avis, aussi déplacés que révoltans dans sa bouche, et que, sur les représentations qu'elle-même s'est permise de lui faire de l'inconvenance de sa conduite, elle lui a dit les plus grossières injures, l'a traitée d'impertinente. Erine conclut, enfin, en demandant, au nom d'Agnès et au sien, une punition, une vengeance éclatante de l'insulte fait à la princesse de Chypre.

Xéna est surprise au dernier point de l'accusation portée contre Zoé, elle ne peut croire qu'elle se soit rendue coupable de tous ce dont on l'accuse,

elle pense bien qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce que vient de dire Erine, qu'elle sait d'ailleurs être extrêmement jalouse de la princesse de Chypre; mais comme sa belle fille est mêlée dans tout ceci, et qu'elle commence à se reprocher de l'avoir trop peu ménagée dans la scène qui a suivie l'audience des ambassadeurs, elle saisit avec joie l'occasion de lui faire une sorte de réparation, en lui donnant toute satisfaction sur les torts que Zoé peut avoir avec elle; apprenant qu'elle est restée dans le sallon des dames, elle vole elle-même à sa rencontre, elle se propose de l'interroger avant de rien décider, et lui présente la main affectueusement, en s'avançant vers elle.

— J'apprends, dit-elle, avec beaucoup d'étonnement que vous avez à vous plaindre de Zoé, qu'elle vous à manquée essentiellement! »

— Il est vrai que j'ai beaucoup à m'en plaindre; elle est bien coupable, bien ingrate envers moi. »

— Je ne l'en aurais pas soupçonnée, mais il suffit, ma fille, que vous m'en

assuriez pour que je n'hésite pas à le croire Je sais combien vous l'aimiez...

— Oh ! pour cela, oui ; je croyais qu'elle m'aimait aussi, mais je vois bien qu'il n'en est rien. »

« C'est positivement, dit la princesse Erine, qui craint que Xèna ne soit disposée à ramener Agnès à des sentimens de douceur et d'indulgence, ce même attachement dont vous l'honoriez, qui rend Zoé si coupable ; non-seulement elle à trahi tous les devoirs de l'amitié, mais elle a encore abusé de votre extrême douceur, et de votre excessive indulgence pour vous manquer sur tous les points ; rien ne vous mettra à l'abri de son insolence, si on ne lui apprend point à mieux respecter votre rang, votre présence, et à ne point venir vous braver jusques dans l'intérieur de votre appartement. Je suis certaine que si le régent était informé jusqu'à quel point elle s'est rendue coupable... »

« Il n'est pas besoin de l'autorité du régent, reprit Xèna, un peu mécontente d'entendre Erine en parler,

pour faire respecter l'épouse de mon fils; je ne souffrirai jamais que qui que ce soit l'offense! puisqu'elle se plaint de Zoé, je n'hésite pas à la condamner, elle sera sévèrement punie; l'entrée de l'appartement d'Agnès lui sera interdite, pendant huit jours, et durant cet espace de tems, elle ne paraîtra à aucun cercle, ne prendra part à aucune fête, à aucune partie de plaisir; elle ne paraîtra même chez moi, que lorsqu'elle y sera mandée.... »

« Ah! maman, cet arrêt est trop sévère! dit la jeune Agnès, attendrie. Non ma fille, si la princesse Erine, n'en a point imposé, Zoé a bien des torts? — Certainement elle en a de grands! reprend Erine avec vivacité; elle a osé s'énorgueillir de ses avantages, se prévaloir de son triomphe sur vous, elle a cherché à vous humilier; et vous pourriez l'excuser, dit-elle, en s'adressant à Agnès?... »

« Vous ne démentez point ma fille, ce que vient de dire Erine? — «Non, maman. » — Je ne puis donc écouter la bonté qui vous porte à vouloir

modérer la punition de Zoé; si ces fautes sont si grandes, je ne puis lui faire grâce. » Oh! je ne demande pas sa grâce, je désire au contraire que son orgueil soit abbaissé, reprend Agnès, dont Erine venait de ranimer le ressentiment. »

« Il le sera, ma fille, il le sera; dès cet instant, je le répète, Zoé est bannie de ma présence, je ne veux ni la voir, ni l'entendre, puisque vous-même l'accusez; je n'écouterai rien pour sa justification, et je vais lui faire notifier ce que je viens de décider. » Aussi-tôt Xèna appelle une de ses dames, elle lui donne l'ordre d'instruire la princesse de Chypre des plaintes portées contre elle, et de la condamnation qui s'en est suivie.

Erine triomphe, elle laisse percer une joie secrète, en entendant prononcer l'arrêt de Zoé; elle est surtout enchantée de voir qu'on la condamne sans l'entendre. Cette apparence d'injustice n'était cependant chez l'impératrice qu'une suite de la persuasion où elle était que sa petite-fille n'était réellement pas coupable,

où qu'elle ne l'était devenue qu'après avoir été vivement provoquée par Erine, dont elle connaissait le caractère altier et jaloux, mais elle la ménageait à cause de son frère, qui n'eût pas manqué de prendre son parti, si l'impératrice lui eût donné tort.

Ce n'est pas qu'Andronic aimât beaucoup sa sœur, son ame était peu sensible, et la tendresse du sang avait peu d'empire sur lui; mais il tenait singulièrement à faire respecter tout ce qui lui appartenait, et il n'eût pas souffert qu'on sévît contre sa sœur, sur-tout dans une querelle avec la princesse de Chypre, qu'il détestait presque autant que son père Isaac.

Xèna, agit donc prudemment en évitant des éclaircissemens qui pouvaient la conduire à une injustice manifeste, ou la forcer de condamner une seconde fois sa belle-fille; trop prompte à se laisser prévenir contre son amie, les calomnies d'Erine, une fois reconnues, ne pouvaient être tolérées. L'impératrice n'eût pû se dispenser de la punir, et elle se fût ex-

posée à compromettre son autorité, peut-être à avoir le dessous vis-à-vis du tuteur de son fils.

Elle aimait donc mieux sacrifier en apparence l'innocente Zoé, dont elle espérait qu'Agnès ne tarderait pas à implorer la grâce, mais vainement. Celle-ci sentait confusément qu'elle venait de faire une victime; tel était l'ascendant qu'Erine avait déjà sû prendre sur elle, qu'elle n'osa élever la voix en faveur de Zoé; elle craignait d'être accusée de faiblesse et de sotte pusillanimité, car c'était ainsi qu'Erine appelait la clémence.

La douce et innocente Zoé, condamnée sans être entendue, subit entièrement les huit jours d'exil; vainement elle essaie de se justifier, lorsque, deux jours après, elle fut appelée chez l'imperatrice-mère, elle voulait tâcher de prouver son innocence; on ne voulut rien entendre sur ce sujet; il lui fût défendu d'en parler. Mais la vérité n'en perça pas moins, on sût qu'elle n'avait tenue aucun des propos que lui avait prêté la méchanceté d'Erine; on la plaignit d'être sa victime,

et l'attachement, l'intérêt qu'inspirait Zoé, parurent redoubler encore. Le jour où elle reparut aux cercles des impératrices, fût un véritable triomphe; chacun s'empressait de lui témoigner combien on était charmé de la revoir. Erine en rougit de dépit; la pauvre Agnès fut d'abord embarrassée de son personnage, mais sa belle-mère, la mit à son aise, en lui présentant elle-même Zoé; elle lui dit qu'après l'exil qu'elle avait subi, tout devait être oublié, elle l'engagea à l'embrasser. Agnès s'y prêta de bien bon cœur : elle avait presque autant gémi que Zoé d'en être aussi long-tems séparée ; lafierté seule avait pû l'empêcher de voler dans ses bras.

Cependant Erine avait singulièrement profité de ces huit jours d'absence pour se rendre nécessaire à la jeune impératrice ; si elle n'avait pû détruire entièrement son affection pour Zoé, elle était parvenue du moins à l'altérer sensiblement, et à lui persuader qu'elle gagnerait beaucoup à l'avoir moins souvent près d'elle ; elle avait mis en usage tous

les petits moyens que la vanité peut suggérer, pour déterminer Agnès à ne plus admettre Zoé à ses leçons, et soit qu'en effet Agnès eût besoin de les prendre seule pour y apporter moins de distraction, soit plutôt que la petite humiliation qu'elle avait reçue l'engageât à s'appliquer davantage, elle fit en quelques jours des progrès si rapides dans sa manière de lire, qu'on s'apperçut bien que l'amour-propre piqué est un des plus puissans motifs d'émulation. Erine ne cessait de l'encourager, et s'emblait prendre tant de part à ses succès, qu'Agnès lui en sût un gré infini ; elle se persuada qu'elle l'aimait véritablement. Elle prenait d'ailleurs tant de soin de ses plaisirs, elle se montrait si ingénieuse à en inventer chaque jour de nouveaux, qu'Agnès sensible à des soins si prévenans, s'étonnait de n'avoir point jusqu'alors distingué les précieuses qualités de la princesse. Erine. Elle pensait lui devoir d'autant plus de reconnaissance de ses soins complaisans, que la différence d'âge qui était entre elles devait nécessaire-

ment influer sur la différence de leurs goûts. Erine à l'âge de dix-huit ans, éprouvait en effet une espèce de répugnance à se rendre en quelque sorte la complaisante d'une enfant d'onze ans ; mais cette enfant était souveraine d'un grand empire ! et si sa jeunesse ne lui donnait pas encore un grand crédit ; tout annonçait qu'elle en aurait un jour, et qu'il était avantageux de gagner sa confiance. Erine éprouvait un si grand désir de supplanter Zoé, et de l'éloigner entièrement de la jeune impératrice, que rien ne lui coûtait pour parvenir à ses fins : elle secondait parfaitement en cela les vues de son frère Andronic, qui lui avait recommandé de ne rien négliger pour prendre sur l'esprit de la jeune Agnès, le même empire que lui-même avait usurpé sur celui de l'Empereur Alexis.

Ainsi cette cour, où l'aimable enfance était assise sur le trône, n'en était pas moins en proie aux intrigues de l'ambition et aux jalousies des courtisans ; on cherchait à captiver la faveur et la confiance des deux

jeunes époux, avec la même chaleur que s'il eût dû en résulter des événemens importans.

Par les soins d'Andronic, réunis à ceux d'Erine, le tems de l'exil de Zoé s'écoula dans une suite de fêtes et de surprises continuelles pour Agnès; jamais on ne s'était autant étudié à varier ses amusemens. On voulait l'empêcher de regretter l'amie qu'on était parvenue à éloigner d'elle, et pour ne point lui laisser le tems d'y songer, on se plaisait à faire naître sur ses pas de nouveaux moyens de distractions; on les disposait de manière que la princesse Erine avait toujours la gloire de l'invention, ou celle d'y avoir donné lieu; c'était de nouveaux jeux qu'elle proposait, c'était une promenade, une partie sur l'eau, où l'on ménageait à la jeune impératrice une surprise agréable, une découverte susceptible de l'intéresser, de piquer sa curiosité, de manière à l'occuper tout le reste de la journée, qu'on avait soin de terminer d'une façon galante et imprévue. C'était, enfin, une sorte de comédie,

qui l'amusait beaucoup plus que toutes celles qu'elle avait vû représenter sur le théâtre ; la princesse Erine ayant toujours le mérite de faire naître ou disposer ces sortes de scènes, il était impossible que la simple et ingénue Agnès, qui se livrait avec toute la vivacité de son âge aux divers plaisirs qu'on lui procurait, restât insensible à tant de séductions! Aussi Erine faisait-elle chaque jour de nouveaux progrès dans ce cœur sans défiance, sur lequel la reconnaissance avait tant de droits, que Zoé même, la douce et sensible Zoé, commençait à être oubliée ; Erine usurpait, par son adresse, la préférence qu'elle n'avait dû qu'à la douceur et à l'amabilité de son caractère.

Occupés de développer les ruses et les intrigues employées contre cette intéressante et jeune personne, nous n'avons pas encore parlé de la douleur qu'elle ressentit en se voyant aussi injustement privée de ses droits d'entrée chez les deux impératrices. Le sentiment de fierté qu'inspire une injustice véritable, la soutint

dans le premier moment; en lui défendant de se justifier, on lui prouvait assez qu'on craignait que la chose lui fut possible; les calomnies d'Erine l'affligèrent plus que la punition qui en fût la suite. En lui défendant l'entrée de l'appartement d'Agnès, en la privant de l'avantage de la voir à toute heure, on en avait fait assez pour qu'elle n'ambitionnât pas de se trouver, dans le premier moment de son ressentiment, dans le cas de se rencontrer avec celle qui l'avait si calomnieusement accusée, et qui lui avait enlevé l'amitié de sa chère Agnès. Ce fût donc la servir que lui éviter l'occasion de se trouver avec son ennemie triomphante. Elle sentait qu'en la rencontrant, elle n'eût peut-être pû s'empêcher de s'expliquer d'une manière un peu vive, qui eût nécessairement entraîné une nouvelle querelle, dans laquelle la princesse Erine aurait pû remporter une nouvelle victoire. Une sorte de pressentiment avait semblé avertir Zoé qu'elle devait s'en méfier; c'était la seule personne de la cour pour la-

quelle elle se sentait de l'éloignement; mais quoiqu'elle ne l'aimât pas jusqu'à l'instant où elle sentit les effets de sa haine et de sa jalousie, elle avait toujours combattu l'espèce d'éloignement qu'elle se sentait pour elle; mais lorsqu'elle devint sa victime elle se livra, dans le premier moment, à toute l'explosion de son juste ressentiment. Elle en parlait à tous ceux qui l'approchaient, et il fallut que sa gouvernante l'avertisse d'être plus circonspecte et plus moderée envers la sœur du régent. La politique la força donc de dissimuler ce qu'elle éprouvait. Hélas! elle était encore étrangère à cet art si nécessaire dans les cours, et il fallut des représentations pour l'amener à cette modération qui fait supporter sans se plaindre les plus cruelles injustices. Celle qu'elle avait éprouvée n'avait touché son cœur qu'en ce qui pouvait la faire soupçonner d'ingratitude, mais lorsqu'elle sût qu'on lui rendait justice à cet égard, que personne n'avait crû aux propos qu'Erine lui avait prêtés sur Agnès, elle fût bientôt consolée,

en songeant que la jeune impératrice serait informée de son innocence; elle se plaisait à croire qu'elle volerait dans ses bras, qu'elle viendrait elle-même la consoler et lui demander pardon d'avoir pû la soupçonner. Elle se croyait assez sûre de son cœur pour être persuadée qu'elle souffrirait plus qu'elle de son éloignement; il lui paraissait impossible qu'elle passe huit jours sans la voir! Dès le second jour, elle s'étonnait de ne pas la voir accourir, et se proposait même de se faire un peu prier, pour retourner de suite avec elle. Lorsqu'elle fut détrompée à ce sujet, et qu'elle apprit tout les soins que se donnait Erine pour divertir la jeune impératrice et ne point lui laisser le tems de songer à l'amie qui lui avait été si chère, Zoé éprouva un mouvement d'orgueil; elle pensa qu'il ne lui avait pas fallu tant d'art pour amuser Agnès; et au lieu de regretter les parties de plaisir dont elle entendait faire tant d'éloges, elle profita de ses huit jours de retraite pour exécuter un ouvrage qu'elle avait projetté et

qu'elle voulait offrir à l'empereur Alexis, le jour de sa fête.

C'était une charmante corbeille en satin blanc, brodée en couleur, remplie de fleurs artificielles, que l'industrieuse Zoé voulut faire elle-même, sans être aidée par personne : elle traça seule son dessin, exécuta sa broderie, sans permettre à ses maîtres d'y mettre la main : elle profita de leurs conseils, sans vouloir qu'ils participassent à l'exécution, et leur fit sur-tout promettre de garder le secret sur son projet. Elle se faisait un véritable plaisir d'offrir en présent son ouvrage, et de surprendre agréablement l'impératrice Xèna, qui ne se doutait pas de son dessein. L'ardeur avec laquelle elle travaillait à cet ouvrage, dont elle ne s'occupait qu'en secret, fit écouler ses huit jours de retraite sans qu'elle s'en aperçut, et celui qui la ramena au cercle de l'impératrice, lui eût fait éprouver des regrets de laisser son charmant ouvrage imparfait, si la manière dont elle fût accueillie et caressée de toutes les dames de la cour, ne lui

eût fait goûter le plus doux des plaisirs, celui de voir qu'elle était généralement aimée, ce qui dédommage de bien des injustices, et peut faire supporter l'ennui des représentations.

En voyant l'embarras d'Agnès, à son abord, Zoé sentit évanouir le léger ressentiment qui lui restait contre elle ; elle s'appercevait que cette jeune enfant était subjuguée, et ne pouvait lui en vouloir de sa conduite. Elle ne lui fit donc nulle espèce de reproche, et se montra très-aimable à son égard, comme elle l'était avec tout le monde. Rentrée dans tous ses droits, elle participa aux diverses parties de plaisir qu'on continuait de procurer à Agnès ; mais ne prenant plus ses leçons avec elle et ne pouvant guère la trouver seule (la princesse Érine l'obsédant continuellement) un tiers aussi importun l'empêchait de se livrer aux doux épanchemens de son amitié ; ses assiduités près d'Agnès avaient perdu tous leurs charmes ; elle s'abstint donc d'y aller aussi souvent, et tous les instans qu'elle pouvait lui dérober étaient employés à mettre

la dernière main à la perfection de ses fleurs et de sa broderie.

Enfin le jour arriva de présenter son hommage : la foule empressée des courtisans se rendit de bonne heure chez l'Empereur. Tous étaient jaloux de lui porter un gage de leur amour; Zoé, chargée de sa jolie corbeille, traverse les rangs : elle entend murmurer autour d'elle, qu'une nouvelle Flore est descendue du ciel ; qu'elle apporte le tribut du maître des destins : sans faire attention au bruit flatteur qu'elle excite, elle passe avec rapidité au milieu de la foule qui s'empresse de lui livrer passage. Elle arrive jusqu'à la dernière pièce qui précède celle où l'Empereur se tient; elle s'informe si les impératrices sont entrées chez lui? on lui dit qu'elles ne sont point encore arrivées ; elle se décide à les attendre. Ne voulant point les devancer, ni leur faire voir son bouquet avant de le présenter, elle ne s'était point rendue chez la jeune impératrice, elle était seulement convenue de l'heure à laquelle elle se trouverait chez son époux. Zoé n'a

pas plutôt paru dans cette dernière pièce, que toutes les femmes qui s'y trouvent, l'entourent, examinent sa corbeille, la trouvent du meilleur goût; s'informent où elle a pû se procurer un aussi charmant ouvrage! Zoé dit naturellement qu'elle l'a fait elle-même. On s'écrie que cela n'est pas possible! qu'indépendamment de la difficulté de l'exécution, les talens qu'elle cultive avec tant de succès ne doivent pas lui laisser le tems de s'occuper de semblables objets. Zoé, répond, en souriant, qu'on trouve du tems, et que l'orsqu'on est jaloux de donner à ses amies une marque de son zèle, on aime à leur prouver qu'il ne rend pas moins ingénieux, que tout l'art des artistes à varier leurs diverses productions. On convient qu'elle prouve bien ce qu'elle avance; « car jamais, dit une des plus jolies » femmes de la cour, une de celles » qui passaient pour avoir le goût le » plus exquis, je n'ai vu rien de si » joli, d'une forme aussi agréable » et d'une exécution aussi brillante! »

A peine la charmante Elise avait

prononcé cet éloge, que la porte s'ouvre; on voit entrer l'impératrice Xèna, suivie de la jeune imperatrice et de la princesse Erine; Zoé les suit, elle entre avec elles chez le jeune souverain; chacune d'elles lui présente son tribut, mais celui de Zoé est le seul qui attire particulièrement ses regards. Elle avait donné à sa corbeille une forme si gracieuse, et en même-tems si originale, elle était d'ailleurs si artistement travaillée, qu'elle fût bientôt l'objet de l'admiration des deux impératrices; Agnès sur-tout en est dans l'enchantement! Elle s'écrie que « c'est beaucoup trop joli pour un homme! qu'Alexis ne doit pas la garder, qu'il faut qu'il la lui donne. » Il se fait un peu prier, prétend qu'il suffit qu'elle lui soit présentée par son aimable nièce et qu'elle soit son ouvrage, pour qu'il soit jaloux de la garder. Agnès ignorait encore que Zoé eût fait cette corbeille, toute occupée de la regarder et même de l'envier; pendant qu'elle la présentait à son époux, elle n'avait fait nulle atten-

tion à ce qu'elle avait dit, mais, lorsqu'Alexis répète qu'elle a fait seule ce charmant ouvrage, Agnès dit, comme Elise, que cela n'est pas possible! Elle demande à Zoé, quand elle a pu s'en occuper? Celle-ci répond que c'est pendant les jours de son exil; qu'elle a cherché à employer le tems où elle était bannie de sa présence, d'une manière qui prouvât qu'elle ne cessait de s'occuper des objets chers à son cœur! A cette charmante réponse, Agnès la serre entre ses bras. « O! mon aimable Zoé, dit-elle, se peut-il qu'on ait pû me persuader que tu ne m'aimais pas? » Erine rougit de dépit, mais elle n'est pas au bout; l'impératrice Xèna, sans paraître faire attention au colloque entre les jeunes personnes, loue, admire la broderie, considère les fleurs qui garnissent la corbeille, et demande à Zoé si elles sont aussi de sa façon; sur sa réponse affirmative; Agnès s'empare d'une branche de pensée, en disant à son mari, si tu ne veux pas me céder la corbeille, tu me permettras au moins de te prendre cette

fleur, je veux avoir quelque chose fait par Zoé, et je veux toujours garder cette pensée, afin qu'elle me rappelle l'idée si douce qu'elle la faisait en me pardonnant mon injustice! N'est-il pas vrai, ma Zoé?.. Ah! reprit celle-ci, en lui rendant ses caresses, je n'ai jamais douté de ton cœur! »

En les entendant s'exprimer ainsi avec toute l'effusion et l'aimable simplicité de l'innocence, Xèna goûte un plaisir sensible; la présence d'Erine l'empêche seule de leur dire combien elle est charmée de les voir entièrement réconciliées; elle ménage encore cette perfide ennemie de Zoé, et se contente de serrer entre les siennes, les mains réunies d'Agnès et de Zoé: ce muet et expressif langage est entendu par notre héroïne; elle en remercie Xèna par un regard.

Cependant, en tirant avec précipitation une branche des fleurs artificielles, Agnès, sans s'en appercevoir, a fait tomber un papier de la corbeille; Alexis le ramasse, il le lit avec attention; ce sont de jolis couplets,

composés par Zoé ; il l'engage à les chanter : ils sont l'expression du plus vif et du plus sincère attachement ; ce sont de ces couplets où le cœur brille plus que l'esprit, où le sentiment s'exprime naïvement et avec cette délicatesse qui n'appartient qu'aux femmes.

Alexis est mille fois plus flatté de ces vers sans art, que de toutes les odes que lui présentent journellement les plus fameux poëtes de son empire ; il repète avec enthousiasme que Zoé réunit tous les talens et que personne ne sait aimer comme elle.

On pense bien que tout le monde est de son avis, et que ce jour en est un de gloire pour la princesse de Chypre ; Erine elle-même, malgré tout son dépit, est forcée de mêler ses applaudissemens à ceux que toute la cour lui prodigue. Vainement elle s'est étudiée à captiver la jeune impératrice, vainement, depuis trois semaines, elle a mis en usage tous les moyens de lui plaire, un seul instant la ramène à sa première affection pour Zoé ; et ce qui est plus douloureux

encore, elle voit l'Empereur applaudir le premier à ce retour vers celle qu'elle déteste ; elle voit son présent plus magnifique que celui de Zoé, à peine regardé ; dédaigné, confondu avec les autres, il n'attire l'attention de personne, et celui de sa rivale est exalté par-tout ! Ses couplets, qu'Erine trouve pitoyables, sont proclamés charmans ! L'Empereur les trouve tels, il faut qu'elle-même les approuve : il faut qu'elle dévore en silence toute l'amertume qu'elle ressent.

Les deux derniers couplets de Zoé étaient adressés à Agnès ; ils peignaient ses aimables qualités, ils exprimaient ses vœux pour son bonheur : Zoé s'était permise une sorte d'allusion sur ce qui s'était passé, en exprimant le désir que son amie n'éprouvât jamais l'affreux tourment de voir sa tendresse soupçonnée ; elle avait fait entendre que l'injustice de l'objet aimé était le plus cruel supplice pour un cœur tendre. Sa voix, naturellement douce et sonore, qui se distinguait sur-tout par sa flexibilité, avait rendu ce pas-

sage avec une expression si touchante, qu'Agnès n'avait pû retenir ses larmes; et ce moment seul lui eût fait retrouver tous ses droits sur son cœur, si cette aimable enfant ne les lui eût pas déjà rendus.

Erine aurait bien voulu pouvoir mal interpréter cette allusion de Zoé, mais s'appercevant que l'instant n'était pas favorable pour se faire écouter, elle prit sagement le parti du silence; elle s'attacha seulement à ne point trop perdre de vue Agnès; elle continua de se montrer aussi empressée auprès d'elle, et de balancer autant qu'elle pouvait le crédit que Zoé reprenait sur son amie.

Mais, malgré tous ses efforts, malgré toutes ses ruses, elle ne conserva pas long-tems l'ascendant qu'elle avait pris sur Agnès; celle-ci fût bientôt éclairée sur sa fausseté; elle apprit à s'en défier. Cependant elle n'osait l'empêcher de venir à toute heure dans son appartement; elle la craignait, et n'eût jamais le courage de lui dire qu'elle la génait; mais pour voir Zoé, sans être troublée par

Erine ; elle prit le parti d'aller chez la princesse de Chypre, et dès-lors, leurs tête-à-tête devinrent des espèces de rendez-vous, qui donnaient à l'amitié une partie des charmes de l'amour.

Vers ce même tems, de grandes réjouissances se préparaient à Constantinople. Une année s'était écoulée depuis que le jeune Alexis était monté sur le trône ; la douleur dont la mort presque subite de l'Empereur Manuel avait frappé les esprits, n'avait pas permis de donner à l'avènement de son fils, toute la pompe et toutes les réjouissances en usage dans cette occasion solemnelle. L'impératrice Xèna, qui désirait que son fils se montrât à son peuple et aux princes voisins de son empire, dans toute la pompe et la magnificence qui donnent une haute idée de sa puissance, voulut qu'on célébrât l'anniversaire de son couronnement par des fêtes et des amusemens de toutes espèces.

Andronic ne pût s'opposer à sa volonté : Xèna avait mit l'Empereur et

tout le conseil de son parti ; il fallut qu'il cèdât, et que malgré sa répugnance à faire paraître avec avantage celui qu'il se proposait de détrôner un jour, il fit publier un tournois, qui devait précéder les fêtes brillantes dont Constantinople allait être le théâtre.

Tous les princes et les chevaliers de l'Orient furent invités à se rendre dans cette capitale, où l'on faisait les plus grands préparatifs pour célèbrer ces fêtes avec autant d'éclat que de magnificence.

CHAPITRE III.

Le bruit du tournois qui devait avoir lieu à Constantinople, retentit bientôt dans toute la chrétienneté : c'était à une époque qui permettait aux jeunes chevaliers devenir préluder à la gloire dans ces combats, plus brillans que dangereux.

La guerre qui avait si long-tems désolée la Palestine, était enfin suspendue : une trêve venait d'être si-

gnée entre les Sarrasins et les princes chrétiens ; il était permis à ces derniers de venir se reposer de leurs travaux guerriers, de venir prendre part aux fêtes de l'empire des Grecs, de faire briller dans les joûtes cette adresse et cette valeur qui les rendaient si redoutables aux infidèles. Les Sarrasins étaient alors commandés par ce guerrier si fameux, ce Soudan qui détruisit depuis l'empire de Jérusalem ; ce cruel et terrible Saladin, qui du sein de la tribu des Curdes, s'éleva, par sa valeur, au commandement des armées de Noureddin, Sultan de Mosul, d'Alep et de Damas, qui, par les armes victorieuses de Shiracoub, son général, ajouta l'Egypte à ses vastes possessions et fût reconnu pour chef légitime de tous les vrais croyans ; dès-lors les Abbassides, descendans d'Omar et d'Abubek, foulèrent aux pieds la livrée verte des enfans d'Ali.

Cette puissance si étendue de Noureddin, devint la proie de Saladin, neveu de Shiracoub ; il l'avait suivi en Egypte, il s'était signalé dans la

défense d'Alexandrie; il sût attacher l'armée à sa personne; il sût se substituer à la puissance de son oncle, et bientôt, portant ses vues plus loin, il se fit déclarer le protecteur des pays qu'il avait conquis; l'Egypte, Damas, Alep, le Diarbekir, la Mecque, Médine, une partie de la Mésopotamie ne suffisaient pas encore à son ambition, il attaqua les chrétiens, et vint les menacer jusque dans Jérusalem.

A mesure que Saladin étendait son empire, ce malheureux royaume marchait vers sa fin. Amancy, qui avait fait la guerre avec succès contre les infidèles, était mort vers le même tems où le premier légitimait son usurpation en épousant la veuve de Noureddin : ainsi tout concourrait à rendre plus formidable la puissance qui s'était élevée en Orient.

Amancy avait laissé en mourant le royaume de Jérusalem à son fils Beaudouin IV, prince faible et valétudinaire, dont les facultés du corps et de l'esprit ne pouvaient suffire à soutenir ce trône chancelant sous les ef-

forts des Sarrazins : vainement le comte Raimond de Tripoli, tuteur du jeune monarque, s'efforçait de suppléer à son impuissance ; secondé des chevaliers du Temple et de ceux de S.-Jean de Jérusalem, plus connus alors sous le nom d'Hospitaliers, il repoussait par fois les attaques des infidèles ; tout annonçait qu'ils ne tarderaient pas à se rendre maîtres de la cité sainte ; les divisions des princes chrétiens avançaient l'instant de leur défaite et favorisaient celui de leur ruine.

Indépendamment des grandes qualités qui distinguaient le Sultan Saladin, de son génie pour les armes et de l'amour qu'il inspirait à ses soldats, il avait encore un grand avantage sur les chrétiens ; c'était celui de trouver dans sa famille des généraux attachés à ses véritables intérêts et capables de seconder ses vues. Son frère chéri, Malekadel, doué comme lui de la plus haute valeur, de ce génie qui subjugue la confiance des soldats et leur fait braver tous les dangers, l'avait beaucoup aidé à soumettre

l'Egypte. C'était lui qui avait fait la conquête de l'Yemen et de la Mésopotamie; il était en toute occasion son bras droit, le général en chef de ses armées, et n'était pas moins que lui redoutable aux chrétiens. Azad, son autre frère, n'avait point les grandes qualités de ses cadets; né d'un autre lit, il n'avait point reçu la même éducation: il avait conservé toute la férocité des anciens Curdes, toute la brutalité d'un véritable Sarrazin, incapable de concevoir les vastes projets de Saladin, et de s'élever comme lui, d'une condition obscure, au faîte des honneurs et de la puissance; Azad avait tout ce qu'il fallait pour être sujet fidèle, brave, courageux, soumis; il volait aux moindres ordres d'un frère qu'il admirait, il les exécutait fidèlement Le seul reproche que Saladin eût jamais à lui faire, fût de se montrer trop cruel envers les ennemis, et d'immoler souvent sans pitié les prisonniers confiés à sa garde.

Azad avait un fils, qui reçut le nom de Sultan de Mosul, il fût

comme lui nommé Noureddin
devint l'un des plus fermes appu
la puissance de son oncle. Cet en
annonça de bonne heure de si
reuses dispositions, que Saladin,
n'avait point encore d'enfans, s'
cha au jeune Noureddin, et ne v
lut pas le laisser entre les mains
féroce Azad, incapable de cul
l'heureux naturel de son fils. Sala
le fit élever près de lui, il fit don
les plus grands soins à son éducati
contre l'ordinaire des Sarrazins
fût versé dans l'étude des lettres
apprit les diverses langues de l'Ori
et reçut des Arabes toutes les conn
sances des arts, des sciences et
la philosophie, qu'on enseignait d
les universités de Constantine, Tu
et Maroc. Les progrès du jeu
prince, son intelligence à profiter
leçons de ses maîtres, le rendait
jour en jour plus cher à Saladin ;
l'aimait comme son propre fils,
lorsque ses études furent finies,
s'empressa de l'avancer, et de le met
à même de se distinguer dans la ca
rière des armes. Noureddin, ne

mé Noureddin, et
lus fermes appuis de
n oncle. Cet enfant
heure de si heu-
s, que Saladin, qui
re d'enfans, s'atta-
reddin, et ne vou-
ntre les mains du
pable de cultiver
le son fils. Salad.
e lui, il fit donner
ns à son éducation;
des Sarrazins, il
de des lettres; il
angues de l'Orient,
toutes les connais-
les sciences et de
on enseignait dans
onstantine, Tunis
rogrès du jeune
nce à profiter des
es, le rendait de
her à Saladin; il
propre fils, et
furent finies, il
er, et de le mettre
guer dans la car-
oureddin, ne s'y

montra pas moin ntageuser
que dans ses étud l prouva à
père lui-même, ne l'avait
vu sans regret apprendre tan
choses qu'il regardait comme inut
qu'il n'avait point vainement ét
l'art de la guerre, et qu'avant d'a
fait sa première campagne, il
naissait déjà les ruses et les cor
naisons d'un grand Capitaine.
vaincu de la supériorité de son
et de l'avantage que lui donnai
études, Azad, qui n'avait pou
que l'expérience, prit le partit d
laisser tracer les plans d'attaqu
de défense; et dès-lors, touj
victorieux, dès qu'il étaient réu
la victoire s'attachait à leurs drape
rien ne pouvant résister à leurs ef

Au milieu des espérances qu
donnait la valeur de son fils
science qu'il montrait pour la gu
Azad vit avec douleur une
conclue avec les chrétiens, à l'in
où ils allaient être entièrement a
tus, et pour la première fois, il
mure contre Saladin, qui mettai
bornes à sa gloire.

Noureddin [illegible] ontraire, hum
et généreux, q[illegible] e faisait poin
guerre sans re[illegible]iter le nombre
ses victimes, qui ne se plaisait p
au milieu du sang et du carnage,
avec plaisir une suspension d'arm
Il se proposa d'en profiter p
achever de perfectionner les ta
qu'il cultivait, qu'il avait tâché
joindre aux connaissances utiles.
ladin entrant dans ses vues, lui
mit de voyager dans les dive
cours de l'Orient : sans craindre
térer en lui la foi Musulmane, i
permit d'aller puiser chez les c
tiens ce poli et cette urbanité qu'
pouvait rencontrer chez les Mah
tans. Jaloux de ne rien épargner
former le cœur et l'esprit d'un n
qu'il chérissait si tendrement, Sal
au-dessus des vains préjugés
nation, l'engagea lui-même à
pour Jérusalem, à paraître au n
de cette cour où il avait porte
de trouble !

Pour l'y faire recevoir avec
d'honneurs, Saladin le fit acc
gner d'une suite nombreuse,

chargea de la ratification de la
qui venait d'être signée par les
néraux.

Noureddin arrivant avec de pl
pouvoirs, ajouta des conditions
favorables aux Chrétiens, et fût
conséquent parfaitement accueil
la cour de Jérusalem. On s'empr
de fêter en lui le favori du Gra
Saladin, et bientôt ses qualités p
sonnelles prouvèrent aux chréti
étonnés, que la nature n'avait po
dépourvu les Musulmans des moy
de plaire et de charmer.

Aussi beau, aussi aimable q
était vaillant, Noureddin, sans s'
appercevoir et sans même le désire
faisait chaque jour des conquêtes
la cour de Jérusalem; vainement
différence des religions, l'horre
que devait inspirer un Mahométa
s'emblaient opposer une forte barriè
aux passions qu'il faisait naître. Cet
cour qui aurait dû être le modèle d
vertus, cette capitale du monde chr
tien, où le sang du rédempteur ava
coulé, où son tombeau était enco
l'objet de la vénération des fidèle

était, hélas ! le séjour d
tion ? les intrigues les
cieuses, les plus révoltan
les regards du jeune No
pris de voir les chrétiens
à des écarts que leur rel
si sévèrement.

Il faut le dire, hélas ! l
à la honte des chrétien
offrait à cette époque l
bles exemples de corru
ble Beaudouin IV, enti
verné par sa sœur Sybil
s'adonner aux excès le
hensibles ! Veuve de
comte de Mont-Ferrat
douin l'avait mariée da
héritier de sa race vînt
poir que lui-même nepo
se donner un successeu
fait le malheur de ce p
non-seulement elle ne
été fidèle, mais elle s'éta
à des désordres si scan
brave et vertueux
était mort de chagrin.
un fils en bas-âge ; B
depuis couronner, sc

Beaudouin V. Ce jeune prince,
ne survécut qu'un an à son on
était élevé avec une négligence
ne promettait pas de le rendre di
du trône qu'il devait occuper;
mère s'opposait aux sages mesu
et aux soins que le comte de Tri
voulait apporter à son éducati
vainement la tutèle de l'oncle et
neveu lui avaient été successiven
confiées; la faible santé du premi
son indolence avaient prolongé son
fance bien au-delà de sa minor
mais quoi qu'incapable de gouver
il contrariait souvent les vues
comte Raimond, et l'empire
Sybille avait sur son esprit, fût p
d'une fois nuisible au bien de
chrétienneté.

Au lieu de profiter de la trève a
les Sarrasins, pour se fortifier et
mettre en état de les repousser l
qu'il leur plairait de recommer
la guerre, on ne s'occupait à Jé
salem, que de fêtes et de plais
pendant que les campagnes pré
taient l'aspect de la désolation et d
misère, le luxe le plus effréné rég

à Jérusalem; on ne s'y occupait que de frivolités et de galanteries : rien n'égalait la magnificence du palais de Sybille, qui employait une partie des trésors de l'Etat, à satisfaire son goût pour le faste et la représentation.

La surprise que manifesta le prince Noureddin à la vue de ce palais, qui contrastait si singulièrement avec la misère qui l'avait frappé jusques aux portes de Jérusalem, parut à Sybille une preuve de son admiration; elle se flatta de l'éblouir et même de le subjuguer par ses séductions : cette femme sans pudeur, comptait, au nombre de ses amans, Héraclius, le patriarche de Jérusalem. Ce chef de l'église de l'Orient, qu'il déshonorait par le scandale de sa conduite, portait en quelque sorte les livrées de Sybille; il n'avait pas craint d'avilir la dignité de son caractère, en déguisant l'habit ds son état, en le surchargeant d'ornemens aussi ridicules que révoltans, dans un ecclésiastique: l'or, les diamans et même les perles et les fleurs, brillaient sur lui avec tant de profusion, que Noureddin ne

pouvant reconnaître un vénérable prélat dans un déguisement aussi frivole, le prit pour une femme, pour une des vieilles coquettes de la cour. Sa méprise divertit beaucoup Sybille, qui commençait à se dégoûter d'Héraclius, et qui n'aurait pas été fâché de lui substituer le jeune et vigoureux Musulman.

Noureddin n'avait point encore connu les délices des harems; tout occupé de ses études, il avait jusqu'alors ignoré le pouvoir qu'un sexe aimable exerce sur les sens. Il eût même la naïveté d'en faire l'aveu à Sybille, qui se permit de l'interroger sur l'état de son cœur. Instruit qu'il avait jusqu'alors été insensible, la voluptueuse princesse n'en fût que plus ardente à redoubler de soins et de prévenances. Il lui parût important de soumettre ce cœur qui n'avait point encore aimé; elle se persuada même que c'était rendre service à la chrétienneté que de se l'attacher par des liens assez puissans pour l'arracher aux intérêts de sa nation, et l'engager à ne point porter les armes

contre Jérusalem; dès-lors, Sybille mit en usage tous les moyens de plaire et de charmer: elle avait vu en souriant le peu de succès des avances des plus jolies femmes de sa cour, elle avait cru être la cause secrète de la résistance de Noureddin; elle pensait que sa conquête lui était réservé, qu'il ne lui fallait que le secours des plaisirs qui amolissent l'ame et la disposent à la tendresse: ils lui furent prodigués jusqu'à la satiété. Sybille ne négligea rien de ce quelle supposait pouvoir toucher son cœur, les regards les plus encouragens, les propos les plus séduisans, tout fut inutile, rien ne pût vaincre l'indifférence de Noureddin; il fut plus révolté qu'ému des avances qu'on lui faisait; Sybille eût le dépit de voir le farouche Musulman se soustraire à l'empire de ses charmes; elle ignorait qu'elle avait perdu à ses yeux le plus précieux de tous, celui de l'innocence! et c'était le seul, peut-être, qui eût pû rendre notre héros sensible.

CHAPITRE IV.

Le peu de succès des diverses tentatives qu'on avait faites pour le séduire, commençait à changer les dispositions favorables qu'on avait d'abord montrées pour lui; on l'avait déclaré « un barbare, un sauvage, digne d'habiter les déserts de son Arabie, » et Noureddin lui-même dégoûté de cette cour, où l'impudeur se montrait avec tant de hardiesse, songeait à quitter ce séjour, où il trouvait peu de moyens d'éclairer et de former son esprit, lorsque la nouvelle du tournois qui devait avoir lieu à Constantinople, vint retentir à Jérusalem, et réveiller les chevaliers, endormis par la mollesse.

Noureddin, encore incertain de quel côté il porterait ses pas, ne fût pas plutôt instruit qu'un nouveau champ s'ouvrait à sa gloire, qu'il se décida à partir pour Constantinople, et à aller cueillir des lauriers qui ne se-

raient point arrosés du sang de ses semblables.

Près d'un mois devait encore s'écouler avant l'époque fixée pour le tournois ; mais Noureddin, impatient de quitter une cour où l'ennui commençait à le gagner, espérant trouver plus d'agrémens dans celle de Constantinople, qu'on lui dit être moins énervée, s'empresse de prendre congé du faible roi Beaudouin et de la voluptueuse Sybille ; il quitte les rives du Jourdain, non sans admirer ce beau pays, que la mer ne contribue pas moins que la terre à rendre délicieux et fertile.

Il comptait s'embarquer de suite à Jaffa, port déjà fameux dans la Palestine, et comptait arriver à Constantinople long-tems avant le jour du tournois ; il se proposait d'étudier les mœurs des Grecs et de connaître une partie de leurs usages avant de prendre part à leurs plaisirs ; mais une circonstance vint changer ses desseins ; il apprit, en arrivant à Jaffa, qu'aucun vaisseau ne devait sortir du port avant quinze jours, et qu'à

moins de faire un très-long détour, il ne pouvait espérer de partir aussi promptement qu'il se l'était proposé. Noureddin hésita quelques instans sur le parti qu'il devait prendre, et, après avoir réfléchi, il se décida à prendre sa route par la Syrie, d'où il pourrait regagner l'Arabie, et celui de ses ports qui donne sur la Mer Noire.

Noureddin avait entendu parler si avantageusement des ruines de Palmyre et de celles du temple du Soleil à Ralbeck, qu'il résolut de voir ses monumens si célèbres chez les anciens.

Les environs de Jaffa, anciennement Joppé, fixèrent quelques momens ses regards; ils n'étaient point encore dépouillés de cette forêt d'orangers, de limoniers, de cédras et de palmiers, qui les rendaient si agréables et si rians; la campagne était remplie d'oliviers, aussi élevés que des noyers; cette partie de la Palestine n'avait point encore été la proie des Musulmans, elle n'avait pas perdu ses avantages, ses agré-

mens, et n'offrait point, comme les environs de Jérusalem, l'image désolant de la guerre.

Empressé de gagner le sommet du mont Tabor, d'où l'on découvre la plus belle perspective, Noureddin parvint à gravir cette montagne, dont le sommet a près de deux lieues de circuit; il apperçoit au midi cette suite de vallées et de montagnes qui s'étendent jusqu'à Jérusalem; il reconnaît celles qu'il a traversées; il voit à l'Orient, la vallée du Jourdain et le lac de Tibériade, qui semblent s'encaisser sous ses pieds dans le cratère du volcan; il découvre au loin la superbe Tyr, qui semble dans l'éloignement n'être qu'un point dans l'horison. Il apperçoit au-dessus, la vallée de Becqua; c'est vers ce but qu'il dirige son voyage; c'est cette vallée qu'il doit traverser pour arriver à Balbeck.

Cette vallée, nommée par les anciens, l'Antiliban, est l'un des plus fertils cantons de la Syrie. Balbelk, célèbre chez les Grecs et chez les Latins, sous le nom d'Héliopolis, ou ville du Soleil, est située au pied de l'Anti-

liban. Elle ne se découvre qu'à la distance d'une lieue et demie, derrière un rideau d'arbres, d'où elle couronne la verdure par un cordon blanchâtre de dômes et de colonnes qui décorent son temple.

A l'aspect de cette ville, jadis si fameuse par la beauté de ses édifices et la magnificence de son temple, consacré au dieu du jour, Noureddin se sent pénétré d'un sein respect, il pense qu'il va contempler l'un des plus brillans chefs-d'œuvre qui soit sorti de la main des hommes, et cependant ce chef-d'œuvre est devenu la proie du tems! Les restes de ces monumens, qui subsistent encore, en attestant sa grandeur et sa magni cence, semblent accuser la négligence de ceux qui l'ont laissé périr. On n'apperçoit de toutes parts que des débris; il faut traverser des monceaux de ruines avant de parvenir à l'intérieur de ce monument, l'un des plus beaux, des plus célèbres et des mieux conservés de l'Asie. L'impatience de Noureddin ne lui permet pas d'appercevoir que déjà le jour est sur son

déclin, et qu'avant qu'il soit parvenu à franchir les décombres qui s'opposent à son passage, le soleil aura terminé sa carrière; qu'engagé parmi les ruines, il ne pourra peut-être ni retrouver son chemin, ni jouir de la vue de ces superbes et innombrables colonnes, dont l'œil saisit à peine l'élévation, et sur lesquelles les derniers feux du jour se réfléchissent si majestueusement; sans écouter les représentations des gens de sa suite, qui craignent de s'engager imprudemment dans des lieux qui peuvent servir de retraite aux brigands, et dont l'obscurité de la nuit favoriserait les attentats, Noureddin déclare qu'il ne redoute aucun danger; qu'accoutumé à les braver, il passera la nuit dans cet endroit plutôt que de se refuser le plaisir de satisfaire son avide curiosité; il permet à ses Musulmans, qui ne se sentent pas le courage de l'accompagner, d'aller chercher un autre asile; tous jurent qu'ils ne veulent pas l'abandonner, mais plusieurs murmurent de ce qu'après la fatigue d'une longue marche, il les

prive encore du repos qui leur est si nécessaire. Noureddin s'indigne de leurs murmures, il leur dit avec aigreur qu'ils sont des lâches, qu'il n'a pas besoin de tels compagnons; leur signifie l'ordre de se retirer à l'instant, ou de l'attendre, s'ils l'aiment mieux, dans l'un des pavillons ornés de pilastres qu'il apperçoit à sa droite, où ils seront libres de prendre le repos qui convient à des soldats, qui ne doivent dormir que sur le champ de bataille. Plusieurs profitent de cette permission; mais six d'entr'eux, plus attachés à leur maître, se jettent à ses pieds, et le conjurent de leur permettre de le suivre. Noureddin allait rejeter leur prière, mais son fidèle esclave Abdallah le presse avec tant d'instance de ne point s'engager seul, à l'entrée de la nuit, dans ces ruines, qu'il ne contemple qu'en tremblant, qu'il consent enfin à leur laisser la liberté de le suivre.

Il marche donc avec sa fidèle escorte, au milieu de cette enceinte, qui fût jadis une place. Un mur de

plus de cent soixante pieds sépare les deux pavillons, ornés de pilastres, dans l'un desquels partie de ces gens s'est déjà retirée. Cette façade le conduit à une espèce de terrasse qui domine le sol, au bord de laquelle il distingue avec peine les bâses de douze colonnes qui régnaient autrefois d'un pavillon à l'autre, et formaient le portique dont il n'apperçoit plus que les vestiges. Le portail, obstrué de pierres entassées, lui présente des obstacles à franchir; mais, aidé du secours de ses gens, il parvient à les surmonter, et se trouve dans une vaste cour, fermée de fûts de colonnes brisées, de chapitaux mutilés, de débris de pilastres, d'entablemens de corniches; tout au tour règne un cordon d'édifices ruinés, qui présentent à l'œil tous les ornemens de la plus riche architecture! Le globe du soleil prêt à terminer sa carrière apparaît entre les débris de ces édifices; il semble par le reste de sa lumière leur donner une partie de l'éclat dont il brille à son couchant; on eût dit que cet astre radieux chan-

geait à chaque instant d'horison, tant il paraissait se balancer à travers cette vaste perspective de ruines, dont la magnificence sollicite la curiosité; cependant quelques nuages errent sans ordre dans l'Orient, où la lune monte avec lenteur; le reste du ciel est pur, il annonce une de ces belles nuits d'été, où il est si doux de contempler la scène majestueuse du coucher de l'astre du jour et du lever de celui de la nuit. Cet instant rappelle aux Musulmans l'heure de la prière; ils se prosternent tous, et se tournant vers la Mecque, ils adressent au divin prophète l'hommage des vrais croyans. Noureddin reste seul quelques instans debout, tout occupé du spectacle brillant qui s'offre à lui; tout ravi des effets de lumière que lui montrent les brillantes couleurs du prisme, il oublie un moment les devoirs que sa religion lui impose; mais rappellé à lui même par la piété de ses esclaves, il se prosterne avec eux, et il élève son cœur au Dieu qui régit l'univers, avec cette ferveur qu'ins-

pire la contemplation de ses merveilles.

La prière est à peine terminée, que la lune se montre au-dessus des colonnes : l'astre solitaire monte peu-à-peu dans le ciel; tantôt il suit paisiblement sa route accoutumée, tantôt il repose sur des grouppes de nues, qui ressemblent à la cîme des hautes montagnes couronnées de neige ; ces nues ployant et déployant leurs voiles, se déroulent en joncs diaphanes, que rend plus éclatans la majesté des ruines où elles apparaissent. Le jour bleuâtre et velouté de la lune descend dans les intervalles de six énormes colonnes, qui saillent majestueusement sur l'horison, et forment un tableau vraiment pittoresque ; sa grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, enchantent Noureddin ; jamais ses yeux n'ont contemplé avec tant de délices le spectacle des cieux ; il sent qu'il ne peut être aussi imposant que dans un lieu tel que celui-là, et il ne peut assez l'admirer.

Cependant, les Musulmans, moins sensibles aux beautés qui s'offrent à leur vue, qu'effrayés de se trouver à l'entrée de la nuit dans un lieu où ils redoutent des dangers, au lieu de contempler les cieux, cherchent à découvrir si ces ruines ne récellent point quelques hordes errantes, prêtes à dépouiller les voyageurs; bientôt les ombres flottantes de la lune leur font prendre des débris de pilastres pour autant d'hommes qui s'avancent vers eux; ils se serrent les uns contre les autres; ils tirent leurs cimeterres, qu'ils agitent dans l'air; ils veulent engager Noureddin à ne point aller plus avant, et à reprendre sagement le chemin du pavillon où leurs compagnons sont restés; ils lui montrent les hommes qu'ils croyent apercevoir sur la gauche; mais lui, sans leur répondre, marche droit vers les objets qu'ils lui désignent; il reconnaît une file de colonnes qui s'annoncent pour le péristile du temple. La faible clarté de la lune ne lui permet pas de distinguer la beauté de ce péristile, dont il ne peut voir que l'ensemble; il se

hâte de le franchir et de pénétrer dans l'enceinte ; déjà il y portait ses pas, et les Musulmans rassurés marchaient sur ses traces, lorsque tout-à-coup un cri sinistre se fait entendre. Un aigle, qui avait choisi sa demeure dans ce vaste édifice, siégeait au faîte d'une colonne ; allarmé de voir son repos et celui de sa famille troublé par des humains dont le fer brille à sa vue, fond avec rapidité du faîte de la colonne sur ces téméraires, il vole au-dessus de la tête de Noureddin, et va frapper de ses aîles le turban de ses gens ; ils tombent saisis de frayeur, ils se précipitent les uns sur les autres, comme s'ils eussent été frappés de la foudre.

« Laches et pusillanimes soldats ! leur dit Noureddin, en se tournant vers eux, indigné de leur effroi, vous êtes armés, et vous tremblez à la vue d'un oiseau ! »

« Noble Prince ! noble défenseur des vrais Croyans, lui répondent-ils en même tems, n'insulte pas à notre valeur ! tu nous a vûs dans les combats, avons-nous tremblé ! avons-nous

jamais reculé devant l'ennemi ? . . . Donne-nous-en de visibles à combattre, et tu verras si notre courage se dément!..... Mais ne nous expose point, ne t'expose pas toi-même à tomber ici dans une embuscade, où toute notre valeur ne nous servirait de rien. »

« Sans doute, reprend l'un d'eux ; comment combattre dans l'obscurité qui nous environne ? qui sait d'ailleurs si le ciel lui-même ne nous défend pas l'entrée de cette enceinte; qui sait si ce n'est point la divinité qu'on adore en ces lieux, qui vient nous avertir de ne point les violer ? »

« Imbéciles et superstitieux que vous êtes, vous n'avez point reconnu un aigle? »

« Eh! quand ce serait un aigle, reprennent-ils en l'interrompant, qui nous dit qu'il n'est point l'emblême d'une divinité malfaisante ? Oui, tout nous en assure ; son cri sinistre nous a trop annoncé sa colère, ne nous exposons pas à l'allumer; le divin

prophète nous défend de braver les ordres du Très-Haut. »

Un nouveau cri de l'oiseau de Jupiter, réfugié sous une niche, d'où il appelle ses aiglons, les battemens des ailes de ceux-ci, paraissent aux Musulmans autant de signaux, qui leur annoncent qu'une prompte fuite peut seule les dérober à la vengeance de la divinité de ce temple; consternés, et sans écouter les ordres de leur maître, qui, cherchant à les convaincre que la prétendue divinité n'est qu'un animal ordinaire, voulait leur persuader de le chasser de ce lieu, leur donnant lui-même l'exemple, il poursuit l'oiseau qui les épouvante; il le menace de son cimeterre; déjà même il l'avait blessé, et l'élévation de son vol eût pû seul le dérober à un trépas certain; mais Abdallah, que sa tendresse pour son maître à empêché de suivre ses compagnons, se jette à ses pieds, et le conjure de respecter cet oiseau. « Que te reviendra-t-il, ô maître magnanime, lui dit-il, de l'avoir mis à mort?

une telle victoire peut-elle ajouter à ta gloire ? si tu ne redoutes la vengeance des dieux, si tu ne partages notre respect pour des êtres consacrés, crains au moins de ravir un père à sa famille, et que ton humanité t'engage à le ménager. »

Ces mots désarment Noureddin ; il se laisse entraîner par son fidèle esclave, qui le ramène vers le portique : une galerie se présente devant eux ; Noureddin qui ne l'avait point apperçu en traversant le péristile, voit qu'elle est divisée en différentes chambres ; il veut les visiter, et dirigé par la clarté qui pénètre à travers les fentes du mur, il entre dans la première. Une partie de sa voûte abbattue, permet à l'astre de la nuit d'y réfléchir ses rayons, ils brillent sur quelques-uns des pilastres, dont ils découvrent la beauté ; ils font remarquer à Noureddin l'effet singulier qui résulte du mélange des guirlandes, des feuillures des chapiteaux et des touffes d'herbes sauvages, qui pendent de toutes parts ; il semble que l'obscurité qui s'étend sur une

partie de la galerie, rende plus pittoresque celle qui est éclairée par un ciel parsemé d'étoiles et dans toute la richesse de la plus belle des nuits.

Cependant, Abdallah est doublement inquiet, son esprit n'est point exempt des craintes superstitieuses, qui ont frappé ses compagnons : nourri dans l'ignorance, il n'a point reçu, comme son maître Noureddin, une éducation qui le mette à l'abri des préjugés ordinaires aux Mahométans, et indépendamment de ceux que le fanatisme inspire, l'éloignement de ses camarades lui paraît redoubler le danger qui environne son maître. Il tremble au moindre bruit, il croit toujours qu'il vont être entourés. Lorsqu'il voit Noureddin déterminé à parcourir les autres chambres, il lui représente avec force, qu'elles peuvent être le refuge de quelques sectaires des Fatimites, dont il sait qu'un grand nombre habite les environs des montagnes de l'Anti-Liban; et que s'ils ont le malheur d'être surpris par eux, ils seront immolés sans pitié à leur

haine pour les descendans et les successeurs d'Abubeker, et leur amour pour la secte d'Ali.

Au nom des factions qui divisèrent si long-tems les Musulmans, Noureddin sent ranimer sa valeur; il témoigne qu'il voudrait en effet rencontrer quelques partisans de ces hordes errantes, qu'il les ramènerait à la soumission, ou qu'il leur ferait sentir le poids de son bras. Mais réfléchissant qu'il est seul et presque sans défense, dans un lieu dont il ignore les détours, il se décide à écouter encore une fois son fidèle Abdallah, et à remettre au lendemain ses recherches dans ces ruines.

Il reprend, non sans quelque peine, le chemin qu'il vient de parcourir; quelques voix qui se font entendre dans l'éloignement, tiennent un instant Abdallah incertain si ce sont des ennemis qui s'avancent; mais bientôt il reconnaît la voix de ses camarades, qui se reprochent mutuellement d'avoir abandonné leur maître; ils le cherchent avec presqu'autant d'empressement qu'ils l'ont quitté; la

frayeur qui a glacé leurs esprits, ne les empêche pas de sentir qu'ils ont tout à redouter de la fureur de Saladin, s'il apprend qu'ils ayent abandonné son neveu, qu'ils l'ayent exposé à périr sans défense. Le repentir les ramène au-devant de Noureddin, qu'ils retrouvent sain et sauf, avec l'expression de la joie la plus vive! Ce témoignage de leur tendresse l'engage à leur pardonner leurs torts: il leur épargne les reproches qu'il est en droit de leur faire, et leur permettant de se livrer au sommeil, il s'arrange pour jouir encore quelques instans du spectacle imposant de la perspective des ruines.

Il se place avec ses gens à l'ombre de six colonnes, dont les masses énormes et l'étonnante hauteur, leur offrent un abri contre l'inclémence du tems; les tronçons épars, les débris des pilastres leur servent d'oreillers et de carreaux pour appuyer leurs têtes; les six Musulmans entourent Noureddin, Abdallah se couche à ses pieds, il se place de manière qu'on ne peut parvenir jusqu'à

son maître, sans lui passer sur le corps ; la fatigue, la lassitude, ne tardent pas à plonger cette petite troupe dans un assoupissement profond. Noureddin résiste seul quelque tems à l'appesantissement qui ferme leurs paupières ; il contemple jusqu'à satiété, les divers points de vue dont le crépuscule dore les cimes vacillantes ; mais le calme de la nuit, la douce fraîcheur qui succède à la chaleur de la journée, le plonge peu-à-peu dans un sommeil d'autant plus délicieux, qu'il n'est troublé par aucun remords.

CHAPITRE V.

A peine l'aurore venait d'entr'ouvrir les portes de l'Orient, à peine le chant des oiseaux annonçait dans les bocages le réveil de la nature, que déjà Noureddin est debout ; il salue l'aube matinale, il adresse à l'Etre suprême cette prière que tout bon Musulman n'a garde d'oublier ; et sans se mettre en devoir de réveiller ses

gens, encore plongés dans un sommeil profond, il s'apprête à contempler dans tous ses détails ce que la pâle clarté de l'astre de la nuit ne lui a permis que de voir en masse.

Déjà cette cour, ces énormes colonnes où il est venu chercher un abri, qui lui ont paru, le soir, une ruine solitaire et sans accompagnemens, lui montrent toute une suite de bâses qui forment un quarré long. Il voit au-dessus de la colonnade une terrasse qui domine sur la campagne; Noureddin s'empresse de gravir le mur escarpé qui le conduit à ces espèces d'esplanades: il pense avec raison qu'il jouira de ce point, de la vaste perspective des ruines dont la magnificence sollicite sa curiosité. En effet, le lever de l'aurore les lui présente sous un jour encore plus riant, encore plus brillant, s'il est possible, que celui du coucher du soleil.

Les riches teintes de pourpre, de violet et d'aurore dont le ciel éclate de toutes parts, se réfléchissent sur ces masses de la plus noble architecture! Elles font ressortir la

hardiesse de leur conception, les gouttes de rosée que les plantes parasites qui les entourent ont retenues à leur extrêmité, semblent les décorer d'autant de pointes de diamant. Le brillant éclat dont elles jaillissent, éblouit tellement les yeux, qu'on ne peut les regarder fixément, à l'instant où le soleil sortant du sein des eaux, paraît comme un globe de rubis, qui répand une traînée d'or sur tout le cercle de l'horison.

Au superbe aspect de la naissance de cet astre radieux, Noureddin détourne ses regards fatigués de la vue des monumens dont il ne peut plus soutenir l'éclat; il les tourne vers le Mont-Liban, dont il apperçoit les cèdres si fameux! Leur cîme blanchâtre étincelle aussi des feux du dieu du jour. En contemplant les merveilles qu'il opère dans la nature, Noureddin ne peut s'étonner que les mortels lui aient élevé des temples: il s'étonne bien plutôt qu'on les ait laissés détruire, et jaloux de profiter du retour de la lumière pour admirer

celui dont les vestiges se montrent si imposans, il quitte l'esplanade, il abandonne la scène brillante et majestueuse du ciel, pour voir comment les audacieux mortels ont osé tenter de représenter l'auteur de tant de merveilleux effets.

Il rentre dans l'intérieur de l'édifice, non sans s'appercevoir que tout le terrain des cours a été rapporté, et qu'au milieu de ces amas de décombres et de débris, on distingue facilement qu'il composait deux temples différens. Le plus grand est celui sur lequel la main du tems a le plus fait sentir ses outrages: l'on n'y peut arriver qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de pierre et même un mauvais mur dont on l'a masqué. Mais au milieu même de ses débris, on apperçoit de si grandes beautés, que Noureddin s'arrête à chaque pas, ravis et surpris que la main des hommes ait pû imprimer sur la pierre d'aussi frappantes images, d'aussi superbes sculptures, dont la mousse verdâtre, qui couvre une partie de ces débris, n'empêche pas de distinguer les beau-

tés, et ne fait que mieux ressortir la blancheur que quelques autres ont conservé.

Après avoir admiré tout ce qui reste de l'ancien temple, Noureddin entre dans celui dont la cage et le péristile subsistent encore : c'est-là qu'il conçoit mieux à quel degré de perfection les arts ont été portés chez les Grecs ; c'est-là qu'il apperçoit toutes les richesses de l'ordre Corinthien. Les niches, les tabernacles, quoique privés d'une partie de leurs soutiens, quoique dépouillés des ornemens qui les ont embellis, offrent à ses yeux surpris, l'aspect de beautés dont il n'a point d'idées. Qu'on se représente un sauvage transporté au milieu des richesses de notre Musée Napoléon ! Qu'on lui donne le goût des arts qui lui sont encore inconnus, et l'on aura une image fidèle de la surprise de Noureddin à la vue des chefs-d'œuvre qui s'offrent à ses yeux. Ces monumens de l'industrie des hommes, ces superbes colonnes, qui l'avaient étonné par la hardiesse

de leur élévation, le surprennent bien davantage par le fini de leur travail, et la beauté de leur exécution : chaque morceau est un chef-d'œuvre dans son genre. Entre les Niches, règnent des pilastres cannelés dont le chapiteau supporte un entablement plein de brêches, mais ce qui reste conserve une riche frise de guirlandes, soutenues d'espace en espace par des têtes de satyre, de cheval, de taureau etc.

Cet étonnant édifice dont il serait trop long de rapporter les détails, excite tellement la curiosité de Noureddin, qu'il ne peut se lasser de le regarder. Il éprouve vivement le regret de n'avoir près de lui personne dont il puisse tirer des éclaircissemens sur tout ce qu'il désire savoir. Dans l'instant où il est le plus occupé des diverses sensations que cette vue fait naître en lui, un léger bruit qu'il entend derrière lui, le fait retourner ; que voit-il ? un homme, que son habit lui fait reconnaître pour un Egyptien, assis dans l'enfoncement de deux pilastres, sur le tron-

çon d'une colonne, l'équerre d'une main, le compas de l'autre, mesurant les dimensions du temple.

Le bruit que Noureddin a entendu est celui de l'équerre que l'Egyptien avait laissé tomber, tout entier à la contemplation de l'édifice, dont il essaie de tracer l'esquisse; cet amateur des arts, cet artiste des bords du Nil, n'a point apperçu le Musulman qui s'avance vers lui, enchanté de trouver quelqu'un qui lui promet de raisonner au moins sur les objets dont il est si vivement frappé.

« Etranger, lui dit-il, pardonne si j'interromps ton travail, si je viens distraire tes importantes remarques; mais ce n'est point sans doute la première fois, que tu pénètres dans cette enceinte? tu pourras, je l'espère, éclaircir quelques-uns de mes doutes, tu pourras m'apprendre ce que tu sais de l'antiquité de cet édifice. »

A ces paroles de Noureddin, l'Egyptien lève la tête. Au turban, au panache jaune et noir qui distingue les descendans d'Ayous et les triomphateurs de la secte d'Ali, il recon-

naît la marque distinctive de la famille de Saladin ; il s'incline, il se prosterne devant un des princes souverains de son pays.

« Ordonne, lui dit-il, ordonne à ton fidèle sujet : le voici prêt à obéir à tes ordres, et de satisfaire, autant qu'il est en lui, à tout ce qu'il plaira de lui demander. »

« Peux-tu me dire, peux-tu m'apprendre d'abord, par quel prodige la main des hommes a pu transporter à une telle élévation ces masses énormes, qu'il doit être si difficile de remuer ? »

« En effet, reprend l'Egyptien, ces pierres, dont une que je viens de mesurer, ne porte pas moins que soixante-neuf pieds de long, sur douze pieds de surface, doivent avoir été de terribles masses à transporter ! Le plus facile moyen d'expliquer ce problême, serait d'adopter la tradition des gens du pays, qui prétendent que cet édifice a été construit par les Djénoux, ou génies sous les ordres du roi Salomon. Mais j'ai trop grande opinion de la sagesse de Ta Hautesse,

pour oser tenter de lui persuader de semblables absurdités. »

« J'aime mieux croire, reprend Noureddin, que les génies aux ordres de Salomon, n'étaient que d'habiles ouvriers, qui avaient trouvé des leviers puissans. Mais l'antiquité de cet édifice est-elle donc si reculée, qu'on puisse l'attribuer au roi Salomon ? Les arts étaient-ils donc parvenus de son tems à un si grand point de perfection ? »

« Si l'on en croit la description de ce fameux temple qu'il avait élevé à Jérusalem, on peut croire qu'il a pû être le fondateur de celui-ci ; et si tu avais comme moi parcouru les monumens célèbres de notre Asie, tu saurais qu'on lui donne tous ceux dont la magnificence étonne encore nos regards. »

« J'avais cependant entendu dire que le temple d'Héliopolis avait été bâti par un Empereur romain, dont j'ai oublié le nom. »

« Oui, quelques-uns l'attribuent à Antonin-le-Pieux, et ils s'autorisent sur ce que l'ordre employé dans cet

édifice, est le corinthien, qui ne fût connu que sous les empereurs de Rome. Mais il serait encore possible que Salomon ait jeté les premiers fondemens de ce temple, et qu'il n'eût été fini que dans les beaux jours de Rome. Ce qui est certain, c'est que sous Auguste, Héliopolis était citée comme tenant garnison, et il reste sur le mur de la porte du midi, une inscription qui en fait foi. »

« Mais comment se fait-il que des masses qui paraissent si solidement établies, que des chefs-d'œuvre aussi précieux n'aient pas été mieux conservés, ayant si long-tems appartenu à des peuples policés et amateurs de l'antiquité? »

« Plusieurs causes concourrent à l'état de dépérissement où tu les vois parvenus : d'abord la nature du climat qui le rend sujet à des tremblemens de terre. Il n'y a pas très-long-tems que cette partie de la Syrie en éprouva un, qui fit périr un très-grand nombre de ses habitans. »

« — C'est donc à cette cause qu'il faut attribuer le peu d'habitations que j'ai apperçues? »

« — Précisément, Balbek, ou Héliopolis, comme l'appellaient les anciens, a éprouvé la plus cruelle dépopulation; cette ville n'est plus qu'un désert, et si l'on joint à la cause première de la destruction de son temple, celle des diverses guerres dont elle a été le théâtre, on cessera de s'étonner de la voir presque anéantie. »

Ces derniers mots, qui rappellent à Noureddin tous les fléaux dont la guerre est le fruit, lui arrachent un soupir : il n'avait pas le cœur d'un barbare, et il s'attendrissait en songeant aux maux qui assiègent les peuples toujours victimes des querelles des grands.

« — Il me semble, dit-il, en reprenant la conversation, que le temple où nous sommes maintenant paraît avoir été bâti plus nouvellement que le grand que j'ai remarqué dans la cour? »

« — Oui, celui-ci paraît avoir décidément été fondé par Antonin, à la

place de l'ancien qui tombait en ruine ; » et il fait remarquer à Noureddin divers bustes qui paraissent des figures d'empereurs et d'impératrices : une partie de la voûte du temple dont les débris épars offrent dans leurs ornemens de nouvelles preuves qu'il a été construit par les romains. On y voit les dieux qu'ils adoraient ; des encadremens en losange présentent, en relief, les scènes de Jupiter assis sur son aigle, de Léda caressée par un cygne, de Diane portant l'arc et le croissant.

Un seul point embarrasse l'Egyptien, que nous nommerons Mohamed, c'est l'oiseau sculpté sur la pierre du soffite du petit temple. Le corps de cet oiseau, qui de son bec soutient deux guirlandes qui aboutissent à deux génies, a bien dans ses dimensions, dans son bec crochu, dans ses grandes serres et le caducée qu'elles tiennent, tout ce qui doit le faire regarder comme un aigle, mais l'aigrette de sa tête n'est point celle de l'aigle romaine ; « — il est le même que vous verrez à Palmyre, dit Mohamed à Noureddin,

si vous portez vos pas jusqu'en cette ville fameuse. »

« — C'est bien mon dessein, dit notre héros, et je sens combien il me serait précieux d'être accompagné d'un homme aussi versé que toi dans l'histoire de l'antiquité. »

« — J'en ai déjà fait le voyage, et c'est pourquoi je reconnais ici l'aigle oriental, consacré au soleil, qui fût la divinité de ces deux temples. »

« — Eh bien, puis-je espérer qu'en ma faveur, tu voudras bien y retourner encore ? »

« — La proposition me flatte trop pour ne pas l'accepter, si tu fais ce voyage escorté d'une suite assez nombreuse pour en éviter les dangers ; car je t'avertis qu'il en présente beaucoup, et je ne te conseillerai pas de t'y rendre seul, comme tu me parais être venu ici. »

« — Tu vas voir, lui dit Noureddin, que je ne suis pas aussi imprudent que tu peux le penser : le désir de contempler ces merveilles de l'art m'a fait laisser mes gens endormis dans

l'une de ces cours.. Mais je les entends rôder dans ces galeries. »

En effet, les Mahométans réveillés de leur assoupissement, s'étaient mis à la recherche de leur maître, dont ils commençaient à être fort inquiets. Son fidèle Abdallah, sur-tout ne pouvait concevoir comment il avait pû passer sur son corps sans l'arracher au sommeil; il parcourait l'intérieur de l'édifice, et lassé de ne point le trouver, il l'appellait à grands cris, lorsque Noureddin se montre à lui, et dissipe, par sa présence, les inquiétudes qu'il commençait à concevoir.

Avant de sortir de l'enceinte du temple, Mohamed fait remarquer à Noureddin les fragmens d'un miroir qui servait jadis à rassembler les rayons du soleil : il lui explique comment il était placé, de manière qu'il réfléchissait durant tout le jour, les rayons de cet astre, dont tout le temple était illuminé. Pendant qu'ils cherchent à saisir le juste point du grand effet de cet astre de la lumière, il vient lui-même dominer avec tant

de force sur les voûtes entr'ouvertes de son ancienne demeure, qu'il semble être jaloux d'y venir reprendre son empire ; mais au lieu du spectacle imposant d'un peuple prosterné, et d'une foule de prêtres offrant des sacrifices, il n'a pour témoins de ses effets que deux hommes dignes de l'admirer !

Les autres sont plus impatiens de se remettre en marche avant qu'il ait atteint le plus haut point de sa course, qu'ils ne sont empressés de regarder l'expérience physique, qui arrête encore un instant Noureddin.

Enfin, l'on sort de ces amas de ruines et de décombres : déjà l'on a rejoint les Musulmans, laissés dans le pavillon ; les provisions confiées à leur garde sont étalées : Nouraddin fait partager à Mohamed les rafraîchissemens dont il s'est pourvu. Il obtient de lui une promesse positive de l'accompagner aux ruines de Palmyre, et ravi d'avoir rencontré un tel compagnon, il quitte l'ancienne Héliopolis, non sans jeter un regard

sur l'Obélisque dressé au milieu de la principale place de cette ville.

Mohamed lui explique les hiéroglyphes et les emblêmes placés des quatre côtés de l'Obélisque ; la colonne appelée l'aiguille de Pharaon, fournit à ce savant Egyptien une nouvelle occasion de développer son érudition.

Pendant que Noureddin examine l'Obélisque, une partie de ses gens se détache pour aller chercher les chevaux, laissés la veille à la garde des esclaves, dans l'une des habitations isolées que présente maintenant cette ville si fameuse dans les tems anciens.

Mohamed parle encore en sortant de ces murs, du culte qui existait à Balbek, dès la plus haute antiquité. Il dit que la statue qu'on y adora longtems, semblable à celle d'Osiris, avait été transportée en Syrie, d'Héliopolis. Il explique que le mot Balbek, qui signifie en syriaque *ville de bal*, c'est-à-dire du soleil, n'a été converti par les Grecs, en Héliopolis, que par une traduction orientale.

Le rapport de ce nom avec celui

de la ville de son pays, située aux environs du Caire et de Memphis, lui donne lieu de parler de ces villes fameuses, qui ne sont point inconnues à Noureddin, mais qui ne l'ont point aussi vivement frappé que les ruines de celle qu'il quitte. Mohamed parle en vain de ces pyramides, qui furent mises au nombre des merveilles du monde, Noureddin ne voit rien au-dessus de ce qu'il vient de contempler; tout ce qu'il a vu jusqu'alors est effacé de sa mémoire; de tous les édifices qu'éleva la main des hommes, aucun ne lui paraît comparable à celui du temple de Balbek.

En discourant sur cet objet, l'on arrive à Hassiâ, village situé dans le désert: déjà l'on n'apperçoit plus que la cîme des plus élevées des colonnes; bientôt l'on perd de vue ces monumens de l'industrie des hommes, et l'on n'a devant les yeux qu'une plaine stérile et inhabitée. Ce n'est plus cette fertile vallée de Béquàa, où les oliviers, les mûriers et les vignes offraient aux voyageurs altérés, des rafraîchissemens aussi délicieux que

salutaires dans la fatigue d'une longue marche, sous ce ciel brûlant où les montagnes concentrent les rayons du soleil.

De Hassiâ à Sodouh, on ne trouve aucune espèce d'abri : toute cette plaine stérile et desséchée produit à peine de quoi brouter aux gazelles qui sont presque les seuls animaux qu'on y apperçoit. Douces et faciles à apprivoiser, elles ne fuient point à l'aspect du voyageur, et semblent trouver dans leur faiblesse un de leurs plus sûrs moyens de défense.

Sodouh est un petit village si pauvre que les maisons en sont bâties de terre sèchée au soleil. La seule culture des habitans est celle de quelques coins de terre, suffisant seulement pour leur subsistance; quelques seps de vigne qui entourent leurs chétives demeures, leur servent à faire un vin rouge, qu'ils vantent beaucoup à nos voyageurs; mais cette boisson, si sévèrement défendue par Mahomet, offre de vains appas à nos fidèles Musulmans; quelques-uns cependant se laissent séduire à ses attraits, et se

persuadent qu'un article de l'alcoran permet en voyage de transgresser les règles ordinaires.

Une partie de la troupe se laisse tellement surprendre par les charmes d'une liqueur, d'autant plus séduisante pour elle, que les dangers lui sont inconnus et qu'elle l'a goûtée dans l'ombre du mystère, que ne pouvant résister au désir de se procurer, dans le cours de leur voyage, une nouvelle occasion de boire ce divin nectar, au lieu de remplir d'eau fraîche les oûtres dont ils se munissent pour se désaltérer dans le désert, ils en remplissent deux de vin, et se disputent le soin de s'en charger.

Cependant, Noureddin, qui avait bien voulu fermer les yeux sur la transgression faite à la loi du prophète, ne tarde pas à s'appercevoir que ceux de ses gens qui ont goûté le vin, s'en sont donné largement; ils n'ont pas plutôt quitté Sodouh, que, se plaignant de l'excessive chaleur qui les accable, ils s'empressent de recourir à leurs oûtres; mais au lieu d'y trouver le moyen d'étancher

leur prétendue soif, ils ne font qu'achever de s'énivrer, et bientôt les incommodités qui suivent l'intempérance se font sentir avec tant de force, qu'ils sont hors d'état de continuer leur marche.

Noureddin saisit cette occasion de faire sentir à leurs compagnons les dangers de se livrer à cette dangereuse et perfide liqueur, dont ils voient les plus violens effets. Sensible cependant à leur disgrâce, et voulant leur laisser le moyen de réparer leurs forces, il se décide à coucher à Haouarain, dont ils ne sont plus qu'à une petite distance.

Ce village a la même apparence de pauvreté que Sodouh; on y trouve cependant quelques ruines qui annoncent qu'il fût jadis plus considérable.

Noureddin les contemple avec cette attention qui cherche à découvrir de nouveaux alimens à la curiosité, mais il ne trouve rien qui puisse l'exciter d'une manière bien vive, il voit seulement que les ravages de la guerre se sont fait sentir

dans cette contrée, et il interroge Mohamed sur les diverses vicissitudes qu'elle a éprouvées.

« — Tout ce que nous voyons, lui répond celui-ci, toute cette étendue de pays qui s'étend jusqu'à Palmyre, faisait autrefois partie de cet empire, fameux par le regne de Zénobie. Cette reine, qui se disait issue de Cléopâtre, honora son sexe par des qualités qui appartiennent rarement aux femmes. Elle gouverna ses Etats avec sagesse, et les embellit de divers édifices, dont vous verrez encore les vestiges. Après la mort d'Odenas, son mari, qui partagea sa gloire, elle règna sous le nom de ses enfans; mais ayant eu la maladresse de se brouiller avec les Romains, dont son mari était l'allié, elle fût vaincue deux fois par Aurélien, et après avoir capitulé avec lui, elle servit à orner le triomphe de cet empereur. »

« -- J'ai entendu parler, reprit Noureddin, de sa gloire et des malheurs de cette reine célèbre; mais est-ce seulement sous son règne que

Palmyre acquit une place distinguée parmi les villes de l'Orient ? »

« — Non, reprit Mohamed; Palmyre, par sa situation à trois journées de l'Euphrate, fût de tout tems un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golphe persique. Elle dût sa fortune à l'avantage d'être sur l'une des routes du grand commerce de l'Europe et de l'Asie: devenue barrière entre les Romains et les Parthes, elle eût l'art de se maintenir neutre dans leurs démêlés, et de faire servir le luxe de ses puissans empires, à sa propre opulence. »

« — Je conçois, reprit encore Noureddin, qu'elle dût considérablement s'enrichir par l'avantage de sa situation; mais comment en fût-elle privée, même après l'invasion des Romains? Il me semble que leur propre intérêt devait les engager à lui conserver ses précieux privilèges ! »

« — Comptez-vous donc pour rien la liberté et la sécurité qui étaient les premiers mobiles de sa grandeur ?

Ruinée, dévastée par Aurélien, elle n'offrait plus un port assuré pour le commerce ; et depuis les guerres perpétuelles de ces contrées, les vexations des despotes, en appauvrissant les peuples, ont diminué et tari la source qui venait, au sein des déserts, faire fleurir l'opulence. Les faibles canaux qui ont survécu, ont pris un autre cours ; ils ne servent qu'à rendre son abandon plus sensible et plus complet. »

En discourant ainsi, l'on arrive à Gariatam : ce village, plus grand que les précédens, est le dernier par où l'on passe avant d'arriver à Palmyre. Le chemin qui reste à parcourir, n'est plus qu'une plaine sablonneuse sans arbres, sans eau, sans nulle espèce d'abri ; c'est un véritable désert, borné de droite et de gauche par une chaîne de montagnes stériles, dans lesquelles on ne s'égare point sans danger.

Il n'est plus question de songer à faire le reste de la route sans guide et sans se munir de montures accoutumées à braver les mauvais pas.

Mohamed déclare à Noureddín, qu'il faut se décider à laisser-là leurs chevaux, et tâcher de se procurer en échange de ces animaux dociles, si familiers aux Arabes et si commodes pour les voyages des déserts.

On pense bien que je veux parler des chameaux; la seule difficulté est d'en trouver pour toute la suite de Noureddin; la pauvreté du pays n'en offre pas un très-grand nombre. On rassemble tous ceux qui s'y trouvent; on y joint les ânes et les mulets; tous cela ne fournit pas encore des montures suffisantes pour tout son monde. Assez embarrassé de suppléer à ce défaut, Mohamed regrette de n'avoir pas songé à faire prendre les devans à quelques esclaves, on eût eu le tems d'en faire chercher dans les alentours; Noureddin témoigne d'ailleurs quelques inquiétudes pour les chevaux : il craint de les laisser à la garde des habitans, dont la pauvreté lui fait un peu douter de l'honnêteté. Sur cet objet, Mohamed le rassure entièrement : il lui conseille de s'adresser au Chaik, au notable, au

principal seigneur, de l'endroit, « vous êtes sûr, dit-il, qu'il fera respecter votre propriété, et qu'il fera d'ailleurs tout ce qu'il sera en lui pour vous obliger. »

D'après cette assurance, Noureddin se décide à aller trouver ce principal Chaik : c'était un chrétien Maronite, qui, malgré son aversion pour le turban, reçut parfaitement nos voyageurs ; il leur offrit l'hospitalité avec toute la franchise des peuples anciens ; leur répondit que tout ce qui leur appartenait, tout ce qui leur plairait de laisser à Gariatam, serait fidèlement conservé par ses soins ; et les engageant à remettre leur départ au lendemain, il leur dit qu'il espérait pouvoir leur procurer des montures par le moyen d'une caravanne qui, retournant à Emésus, devait, suivant qu'il le calculait, passer le soir même dans son village.

Cet espoir engage Noureddin à accepter les offres de l'obligeant Chaik ; quoique contrarié de devoir séjourner dans cet endroit, il accepte avec reconnaissance l'asile qui lui est

offert; il passe le reste de la journée chez son hôte, dont il goûte bientôt la conversation simple et sans apprêts.

Vers le soir, la caravanne annoncée arrive, le Chaik parle lui-même au chef, qui était de sa connaissance : il lui propose de cèder les montures aux étrangers qui sont chez lui; celui-ci y consent volontiers, si on veut lui prêter leurs chevaux pour se rendre à Emésus, le Chaik trouve cette proposition d'échange on ne saurait plus juste, et dit aux Musulmans, qu'il les fera accompagner par quelques-uns de ses gens, qui les ramèneront chez lui, où ils les trouveront à leur retour de Palmyre. Mais Mohamed, qui avait entendu dire à Noureddin, qu'il se proposait d'aller à Antioche, pense qu'il est beaucoup plus simple et beaucoup plus direct qu'il prenne au retour sa route par Emésus; en conséquence, on convient que les chevaux y resteront, et que le Chaik les recommandera à la garde d'un de ses parens, qui veillera à leur sûreté.

Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que Noureddin en avait plusieurs d'un très-grand prix, et qu'il eût été fort fâché de se les voir enlever par la cupidité des habitans de la Syrie, dont il se méfie un peu.

Tout étant arrangé à la satisfaction des Musulmans et des Chrétiens, chacun va se livrer au sommeil, et nos Mahométans se préparent à la fatigue du lendemain.

A peine l'aube du jour commençait à paraître, que Noureddin les réveille: il prend congé du bon Chaik, qui lui procure des guides sûrs et lui réïtère l'assurance de faire prendre soin de ses chevaux; cependant, malgré la confiance que lui inspire l'obligeance de cet homme, il juge convenable de laisser quatre de ses esclaves, qui faisant l'office de palfreniers, étaient nécessaires aux animaux qu'ils étaient accoûtumés de traiter.

Après avoir laissé aux gens du Chaik des marques de sa libéralité, Noureddin désirait offrir au chef lui-même, qui ne paraissait point dans

l'opulence, une marque de sa reconnaissance. Il avait bien essayé de lui faire accepter un cheval arabe dont il avait admiré la beauté, mais s'appercevant qu'il paraissait s'offenser de la proposition, il se contente, en l'embrassant et lui serrant affectueusement la main, de lui mettre au doigt un fort beau rubi, qu'il le pria de garder comme un gage de son amitié.

Ayant ainsi satisfait aux mouvemens de sa générosité, Noureddin se met à la tête de ses gens; la caravanne se met en marche, bientôt l'on perd de vue Gariatam, on entre tout-à-fait dans le désert de Tadmour. L'aridité de la scène, l'aspérité des chemins, qui rend plus sensible l'extrême chaleur du jour, rappèllent aux Musulmans les déserts de leur chère Arabie! Plusieurs ont reçu la naissance dans ces climats disgraciés de la nature; exercés dès leur enfance à braver l'inclémence de l'air, à vivre sous un ciel presque toujours ardent et sans nuages, ils ne souffrent point de s'y tenir de nouveau expo-

sés : il n'en est point de même de Noureddin, il n'a parcouru que l'Arabie heureuse et l'Arabie pétrée; il n'a pas encore traversé les immenses déserts de la troisième partie de ce pays, et moins accoûtumé que ses gens à supporter la brûlante chaleur qui les consûme, il s'en trouve bientôt extrêmement fatigué. Cependant, il n'est point de moyens de se soustraire à ce ciel brûlant : vainement on essaie de lui former un abri, en élevant sur sa tête une espèce de tente, l'ardeur du soleil a bientôt pénétré à travers les toiles, et Noureddin prétend que loin de lui procurer de la fraîcheur, elles ne font que lui renvoyer une chaleur plus étouffante. Convaincu qu'il ne gagnerait rien à s'arrêter, il reprend courageusement sa marche, et n'a recours, pour étancher sa soif, qu'à l'eau de ses oûtres, dans laquelle il fait exprimer le jus de quelques limons. Mohamed l'engage fort à ne point user d'autres rafraîchissemens; il l'assure que c'est le plus salutaire pour se préserver des indispositions;

et pour lui en prouver l'efficacité, lui-même recourt abondamment à ce spécifique.

Déjà le soleil a parcouru plus de la moitié de sa course, que l'on commence à se trouver moins incommodé de la chaleur ; bientôt l'on arrive au lieu où les montagnes semblent se joindre ; il existe entr'elles une vallée où l'on voit les ruines d'un aqueduc, qui portait autrefois de l'eau à Palmyre ; à droite et à gauche sont des tours quarrées d'une hauteur considérable. Mohamed reconnaît ce lieu pour celui des anciens sépulchres des palmyréniens. Noureddin, curieux de les examiner, ordonne de faire une halte dans cet endroit, dans lequel il espère trouver d'ailleurs un peu de fraîcheur. Mais à peine ses gens, suivant ses ordres, ont-ils commencé à mettre pied-à-terre, qu'ils entendent le bruit d'un grand nombre d'hommes qui s'avancent vers eux ; ils voyent sortir d'entre les montagnes une troupe qui leur paraît nombreuse ; ils se mettent aussitôt sur leurs gardes, et se hâ-

tent d'avertir leur maître. Noureddin ordonne d'aller à la découverte, d'aller reconnaître ceux qui s'avancent, et savoir s'ils sont amis ou ennemis.

On vient lui dire que ce sont des Druses, tribu de la secte d'Ali, que Saladin n'avait encore pû soumettre. Au nom de ces perfides ennemis de leur sultan, au nom de cette secte persécutée, qui, forcée de se réfugiér dans les montagnes du Liban et ses environs, se vengeaient des Mahométans, partisans d'Omar et d'Abubeker, en massacrant tous ceux qu'ils pouvaient trouver sans défense, une noble ardeur s'empare des guerriers de Noureddin: ils brûlent de verser le sang des Druses; ils croyent dignement venger ceux de leurs amis qu'ils ont immolé, en profitant de l'avantage qu'ils ont en ce moment de leur être supérieurs en nombre.

Cependant les Druses, qui, à la première vue des soldats de Noureddin s'étaient hâtés de se précipiter à leur rencontre, s'arrêtent bientôt, en s'appercevant qu'ils sont deux fois

plus nombreux qu'eux. En effet, la suite de Noureddin comprenait avec les guides plus de cent cinquante personnes ; et les Druses étaient à peine soixante, encore étaient-ils mal armés, et avaient-ils au milieu d'eux des femmes et des enfans incapables de se défendre.

Noureddin dédaigne une victoire qui lui paraît trop facile : il défend à ses gens d'attaquer, et leur ordonne de se tenir simplement sur la défensive. Cet ordre contient sa troupe impatiente, qui agite dans l'air ses redoutables cimeterres. Les Druses les examinent, ils hésitent quelques instans ; mais après avoir considéré leur bonne tenue, le peu d'espoir de triompher de gens si bien armés, d'une troupe si nombreuse en comparaison de la leur, ils prennent prudemment le parti de la fuite, se retirent avec précipitation dans les montagnes, en abandonnant ceux qui ne peuvent pas les suivre, et notamment les femmes et les enfans, dont la faiblesse ne permet pas une fuite aussi prompte.

Les soldats de Noureddin veulent poursuivre les fuyards ; ils veulent se disperser dans les montagnes, et mettre à mort cette horde de vagagonds, qu'ils traitent de scélérats ; mais Noureddin les retient, il leur défend expressément de s'opposer à la fuite de ces malheureux ; « contentez-vous, dit-il, de les avoir fait trembler, et ne versez point leur sang lorsqu'ils ne cherchent point à faire couler le vôtre. »

Malgré cet ordre positif, les Mahométans, furieux de voir les Druses leur échapper, cherchent à se venger sur les malheureuses victimes qu'ils ont abandonné ; plusieurs se précipitent sur les femmes et les enfans, qui n'opposent à leurs coups, que leurs prières et leurs larmes. Déjà ces féroces et sanguinaires Musulmans avaient levé leurs fers ohmicides sur ces innocentes victimes, leur sang allait couler, lorsque Noureddin, oûtré de colère, se précipite au milieu d'eux ; il jure de faire voler la tête du premier qui osera les frapper ; son ton, son action en impose à la cruauté de ses

gens, ils savent qu'il ne menace jamais en vain ; tous s'empressent de remettre leurs cimeterres dans le fourreau ; ils entourent encore le grouppe consterné des femmes et des enfans, qui se prosternent aux pieds de leur libérateur, en rendant grâce à sa clémence.

Noureddin les considère avec bonté, leur air faible, abbattu, le touche de compassion ; il voit qu'ils paraissent avoir beaucoup souffert, et que couverts des livrées de la misère, ils paraissent encore épuisés de besoin ; il les interroge, il apprend que depuis près de deux jours, ils n'ont pû se procurer une goutte d'eau, que leur seul aliment a été le lait de quelques chamêles : plusieurs femmes, qui tiennent leurs enfans contre leur sein, lui font entendre, par leurs signes, que le dépôt que la main bienfaisante de la nature leur avait confié pour leur soutien, est presque tari par le défaut de nourriture.

Noureddin est attendri par ce spectacle : il ne peut se décider à laisser périr faute de secours des enfans de

Mahomet, qui, pour être d'une autre secte que la sienne, n'en sont pas moins de la même religion; fussent-ils même de toute autre, son humanité le porterait encore à les secourir; il ordonne donc à ses gens de leur apporter des provisions: cet ordre excite de violens murmures; ils ne peuvent se décider sur-tout à faire part de leur eau; ils essaient de représenter qu'il leur reste encore à faire un assez long trajet, avant de pouvoir s'en procurer, et que la partager, c'est s'exposer à en manquer eux-mêmes. Noureddin n'écoute aucune de leurs raisons; il réitère son ordre de manière à se faire obéir, et à en imposer à leurs murmures; il charge son fidèle Abdallah de distribuer les alimens, et lui-même présente une coupe d'eau à une jeune femme qui se trouvait près de lui, et dont la pâleur, l'accent de sensibilité, en lui montrant son enfant, presque mort de fatigue et de besoin, l'avait vivement touché.

A la vue des alimens qu'on leur présente, toutes les femmes jettent

des cris de joie ; elles élèvent leurs enfans en l'air, en signe de reconnaissance, et se jettent avec avidité sur ce qui leur est offert.

Cependant, quelques Druses, plus faibles que les autres, moins habiles à fuir, atteignaient à peine le haut des montagnes ; ils sont témoins de l'humanité exercée envers leurs compagnes ; ils regrettent de ne point partager les soins dont elles sont l'objet ; quelques-uns se hasardent à revenir sur leurs pas, ils se jettent aux genoux de Noureddin ; du plus loin qu'ils l'apperçoivent ; ils le remercient de ce qu'il vient de faire pour leurs femmes, et le prient instamment de ne pas se montrer moins compâtissant à leur égard. Noureddin leur répond qu'ils peuvent approcher sans crainte, mais qu'il n'est pas en son pouvoir d'alimenter toute leur troupe ; qu'il ne peut écouter entièrement les sentimens de son cœur, qu'enfin il ne peut donner des secours qu'à ceux dont l'extrême faiblesse sollicite sa compassion.

Apprenez, dit-il, par mon exem-

ple, à ne point abuser de vos forces pour opprimer la faiblesse, et que l'humanité se fasse entendre à vos cœurs endurcis !

A ces mots, qu'il prononce avec noblesse, les femmes répondent par des acclamations, et partagent avec leurs maris le reste des alimens qu'on vient de leur donner ; ils les dévorent tous avec tant d'avidité, que Noureddin, combattu entre le désir de leur en faire distribuer de nouveaux et la crainte d'achever de révolter ses gens, déjà très-mécontens, prend le parti de se retirer, à la satisfaction de Mohamed, qui, tout en louant la générosité de sa conduite envers les femmes des ennemis de la secte régnante, craint de le voir manquer de prudence, en se dégarnissant d'une trop grande partie de ses provisions.

Enfin l'on passe au-delà des monumens vénérables qui ont pensé être funestes à notre héros ; bientôt les montagnes se séparant des deux côtés, découvrent une si grande quantité de ruines, que Noureddin reste dans l'étonnement. Mohamed jouit de sa

surprise, il lui demande en souriant s'il est encore persuadé que rien ne peut égaler les ruines de Héliopolis? Noureddin ne répond rien, la vaste scène qui s'offre à lui concentre toute son attention : il distingue l'Euphrate derrière les ruines, et une étendue de plat pays à perte de vue, sans le moindre objet animé ; ce qui achève de rendre ce tableau pittoresque, aussi étonnant qu'il est possible de se l'imaginer.

A mesure que Noureddin s'approche, il exprime de plus en plus sa surprise : les divers objets qui frappent ses regards l'étonnent autant par leur multitude que par leur magnificence. Là, c'est une file de colonnes, qui occupant un espace de plus de quinze cent toises, masque d'autres édifices cachés derrière elle. Dans cet espace, c'est tantôt un Palais dont il ne reste que les cours et les murailles; plus loin, un temple, dont le péristyle est à moitié renversé; c'est un portique, une galerie, un arc de triomphe, qui tour-à-tour fixent son attention : ici, les colonnes

forment des grouppes dont la symétrie est détruite par la chûte de plusieurs d'entr'elles : là, elles sont rangées en files tellement prolongées, que s'emblables à des rangs d'arbres, elles fuient sous l'œil dans le lointain, et ne paraissent plus que des lignes accolées : Si de cette scène mouvante la vue s'abaisse sur le sol, elle en rencontre une autre presque aussi variée : ce ne sont de toutes parts que des fûts renversés, les uns entiers, les autres en pièces, ou seulement disloqués dans leurs articulations : de toutes parts, la terre est hérissée de vastes pierres à demi-enterrées, d'entablemens brisés, de chapiteaux écornés, de frises mutilées, de reliefs défigurés, de sculptures effacées, de tombeaux violés et d'autels souillés de poussière.

Cet amas imposant de débris d'édifices, qui prouve à quel point de perfection les arts étaient déjà parvenus dans les tems reculés où ils ont été construits, pénètre Noureddin d'un si vif sentiment d'admiration, que voulant tout voir, tout

contempler dès ce jour même, il se refuse long-tems aux instances de Mohamed, pour l'engager à prendre un peu de repos. Mais celui-ci, quoiqu'amateur décidé des monumens antiques, n'est pas homme à se laisser surprendre par la nuit au milieu de ces ruines vénérables : l'âge lui a apporté le flambeau de l'expérience ; il sait conformer ses goûts aux mesures de la prudence, et faire entendre la voix de la raison au jeune prince, qui l'a choisi pour guide. Dès que les voiles de la nuit s'étendent sur l'horison, il l'entraîne du côté de l'ancien temple du soleil, et sans lui permettre de pénétrer, ce jour même, dans cet édifice, dont il lui promet de lui faire admirer le lendemain toutes les beautés, il lui présente, dans la cour même de ce temple, un spectacle intéressant pour le philosophe, qui compare la différence du tems et les vicissitudes des plus puissans empires.

C'est celui de voir s'élever sur ces ruines sacrées de la magnificence d'un peuple puissant et poli, une

trentaine de huttes de terre, où habitent autant de familles de paysans, qui ont toutes la livrée de la misère.

C'est au milieu de ces paysans, qui forment maintenant toute la population de ce lieu jadis si fréquenté, que Mohamed propose à Noureddin de chercher un asyle pour la nuit, et de nouvelles provisions pour lui et pour ses gens. A l'égard de la proposition de se réfugier sous leurs huttes, Noureddin la rejette entièrement; il préfère mille fois de passer la nuit, comme à Balbek, à l'ombre des colonnes, et se contente seulement de faire étendre une sorte de tapis sur l'herbe déjà humide et humectée de rosée. Mais il ne s'oppose pas à ce que ses gens demandent aux bons Arabes qui habitent ces cabanes, tout ce qu'ils peuvent leur fournir de denrées. L'industrie de ces Arabes se borne à cultiver quelques oliviers et le peu de bleds qu'il leur faut pour vivre; quelques chèvres, quelques brebis, qu'ils font paître dans le désert, leur fournissent un lait pur et doux, qu'ils s'empressent

d'offrir, avec les fruits de leurs oliviers, aux voyageurs dont les pièces d'or charment leurs yeux; accoutumés à être moins généreusement payés par les petites caravannes qui leur arrivent de tems en tems : heureux de n'avoir pas encore affaire aux Bédouins, qui leur font payer de fortes contributions, et leur ravissent souvent en un instant le fruit de leur labeur.

Noureddin mange leurs olives avec plaisir; jamais ce fruit ne lui parût si délicieux que dans ce moment où il humecte son palais desséché par le soleil brûlant qu'il a enduré toute cette journée; la coupe de lait qu'on lui présente n'a pas moins de charmes pour lui, ce breuvage achève de lui faire oublier ses fatigues, et il n'est pas plutôt étendu sur l'herbe fraîche, qu'il tombe, sans s'en appercevoir, dans un sommeil aussi profond que celui des Musulmans qui l'entourent.

CHAPITRE VI.

Au grand regret de notre héros, qui se faisait une fête de jouir, dans les ruines de Palmyre, du même spectacle du lever de l'aurore qui l'avait tant charmé à Balbek, la fatigue de la journée précédente a tellement accablé ses sens, qu'il ne se réveille qu'au grand jour; déjà son fidèle Abdallah, qui s'était apperçu la veille du plaisir que lui avait fait le breuvage salutaire des Arabes, avait eu soin de lui en faire conserver, avant de laisser partir les chèvres pour le désert; il ne le voit pas plutôt debout, qu'il s'empresse de lui en présenter, ainsi qu'à Mohamed: tous deux prennent une coupe de lait, et s'enfoncent ensuite dans les débris des édifices.

Noureddin passe la journée entière à les contempler; peut-être même que son admiration l'eût retenu encore plus long-tems, s'il n'avait senti que le tems s'approchait de se rendre à Constantinople. Le

désir d'assister aux fêtes qui vont avoir lieu dans cette grande cité, l'arrache aux ruines de celle dont la célébrité ne fût pas moins éclatante chez les anciens.

Mohamed, selon l'engagement qu'il avait contracté la veille, avait eu soin de lui faire voir en détail toutes les richesses que l'architecture avait prodiguées dans le temple du soleil. Il lui avait fait remarquer que cette divinité de Palmyre, n'avait pas été adorée avec moins de magnificence et de goût dans cette ville, que dans celle d'Héliopolis. Il lui avait fait sur-tout remarquer le soffitte, qui porte un oiseau de la même forme que celui de Balbek, placé sur un fond semé d'étoiles; et un peu plus loin, le soffitte d'une porte tombée par terre, qui offre un zodiaque dont les signes sont les mêmes que ceux maintenant en usage dans toute l'Europe. Il lui fit encore observer que la façade du portique a douze colonnes, comme celle de Balbek (*).

(*) Ce qui est plus remarquable pour les

Enfin, après avoir considéré sous leurs divers aspects tous ces monumens de l'industrie et de la puissance des Palmyriens, ils distinguèrent deux genres de ruines, dont les unes appartiennent à des tems très-reculés, et ne sont que des débris informes; les autres, qui sont des monumens parfaits, se reportent à des siècles plus modernes. Ce furent ces dernières qui donnèrent matière à de nouvelles questions de la part de Noureddin, et de nouvelles réflexions de Mohamed, sur l'accroissement et le développement de la puissance de Palmyre. Mais nous craignons que ces détails, qui sont du ressort de l'histoire, ennuient la plupart de nos lecteurs, et nous nous hâtons de les sortir de cet amas de ruines, sur lesquelles nous avons crû devoir nous arrêter quelques instans, et donner une sorte de des-

---

artistes, c'est que ces deux façades ressemblent à la galerie du Louvre, bâtie par Perrault, avant l'existence des dessins qui ont fait connaître les ruines de l'une et l'autre ville.

cription de ces lieux peu connus, et qui méritent tant de l'être. L'un des meilleurs voyages en Syrie nous a servi de guide.

Mais revenons à nos voyageurs qui, après s'être munis de tout ce que les Arabes ont pû leur fournir d'olives, et fait remplir leurs outres, aux deux sources d'eau douce que ce sol possède (et qui fûrent ses plus puissans attraits pour amener des habitans au milieu de ce désert, sec et aride par-tout ailleurs), reprennent, en discourant, le chemin qu'ils ont traversé précédemment ; ils passent le désert sans autre événement que la rencontre de quelques Arabes-Bédouins, qui, les voyant en trop grand nombre pour essayer de les dépouiller, les laissent tranquillement continuer leur route. En rentrant dans les terres, ils dirigent leur marche vers Emésus ; c'est-là qu'ils doivent, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, reprendre leurs chevaux ; c'est aussi le lieu de la séparation de Mohamed et de Noureddin. Celui-ci a vainc-ment fait à l'Egyptien les propositions

les plus avantageuses pour l'attacher à sa personne; il a senti de quelle utilité il lui serait d'avoir toujours près de lui un homme aussi instruit, et a particulièrement insisté pour qu'il l'accompagnât à Constantinople; mais Mohamed se refuse à ses instances, l'amour de sa liberté l'emporte sur tous les avantages que Noureddin peut lui offrir, et il déclare positivement qu'il va se séparer de lui.

Enfin l'on arrive à Emésus (*), ville forte et très-peuplée, située sur la rive de l'Oronte: elle présente à nos voyageurs un aspect d'autant plus flatteur que, fatigués de l'aridité de la plaine qu'ils ont traversée, leurs yeux se reposent volontiers sur la scène mouvante qui s'offre à leurs regards.

Ils se font indiquer la demeure du parent du Chaik de Gariatam; ils n'en sont pas moins bien accueillis qu'ils

(*) Maintenant Homs, et qui n'est plus qu'un gros bourg ruiné.

ne l'ont été par Le Chaik lui-même. On tâche de les engager à séjourner quelques jours dans cette ville, où tout annonce qu'ils pourront faire de la dépense; mais Noureddin est trop impatient pour s'arrêter ainsi : il craint trop de manquer l'instant de s'embarquer pour l'Europe, où il brûle d'arriver; et content d'avoir retrouvé ses chevaux en bon état, il récompense magnifiquement ceux qui ont pris soin de les lui conserver; et après avoir généreusement satisfait ses guides, il les charge de remettre de sa part au bon Chaik un cheval richement harnaché, qu'il lui envoie comme un gage de son estime et de sa reconnaissance. Il fait le même présent à Mohamed, dont il se sépare avec beaucoup de regret, et pendant que celui-ci songe à retourner dans sa patrie, Noureddin, suivant le cours de l'Oronte, arrive à Hama, célèbre en Syrie, par ses roues hydrauliques. Ces roues qui sont, dit-on, les plus grandes que l'on connaisse, sont disposées de manière qu'en tournant dans le courant du fleuve, elles en-

voient l'eau dans un bassin, d'où elle se rend, par des canaux, aux bains publics et particuliers. Noureddin qui voit tout avec fruit, donne un coup-d'œil à ces machines, dont il admire l'art; puis reprenant sa route, et continuant de descendre l'Oronte, il rencontre dans un terrain marécageux un lieu intéressant par le contraste de fortune qu'il présente. Ce lieu, appelé aujourd'hui Famie, l'était sous celui d'Apaméa, l'une des plus célèbres villes de ce canton. C'était-là, dit Strabon, *que les Séleucides avaient établi l'école et la pépinière de leur cavalerie.* Le terrain des environs nourrissait jusqu'à trente mille cavales, trois cents étalons, cinq cents éléphans. Les soldats vétérans d'Alexandre en avaient fait le lieu de leur repos; mais depuis que ce pays a été exposé aux invasions des Sarrazins, qu'il a été successivement enlevé et repris par les Chrétiens, dans les deux premières croisades, il a singulièrement perdu de son ancienne population. Le prince régnant à Antioche s'efforce cepen-

dant, dit-on à Noureddin, de rendre à ses habitans une partie de leur sécurité et de leurs anciens privilèges ; c'est dans cette ville qu'il a établi son magasin d'armes ; ses ateliers sont dans ce moment occupés à forger des armures de toutes espèces, pour le prince et toute sa suite, qui s'apprêtent à partir pour Constantinople.

A cette nouvelle qui l'intéresse vivement, Noureddin s'empresse d'aller visiter les ateliers, et de choisir pour lui-même des armures brillantes; comme il n'a pas le tems d'attendre qu'on lui en forge de nouvelles, il se contente d'indiquer les changemens qu'il veut qu'on fasse à celles qui sont à moitié fabriquées ; et comme il paye généreusement, on promet de le servir promptement et de lui livrer, sous deux jours, les armures qu'il a demandées.

Il laisse une partie de ses gens pour les attendre, et ne pouvant rester en place, il parcourt avec le reste de sa troupe tous les environs d'Apaméa, qui lui offre, en se rapprochant d'Antioche, les plus charmans points de

tir, et il était tout-à-fait tombé lors de l'événement dont nous parlons.

Nous n'entretiendrons point plus long-tems nos lecteurs de la suite des jeux qui terminèrent la soirée; nous nous contenterons de leur apprendre que dans ceux qui suivirent *les plaids amoureux*, Noureddin trouva deux occasions d'adresser à Zoé des choses agréables, aussi spirituelles que tendres, qui ne purent être entendues que par elle, et qui l'embarrassèrent beaucoup moins que son aveu. Notre héroïne rentra chez elle très-satisfaite, et ne se vit pas plutôt en liberté de causer avec sa nourrice, qu'elle lui confia tout ce que Noureddin lui avait dit.

La bonne Roxa fut fort aise de voir que les premiers pas était faits de la part du prince, mais elle demande à Zoé quelles mesures elle comptait prendre pour traiter avec son amant de l'affaire de sa conversion. Zoé répondit qu'elle comptait lui en parler la première fois qu'elle le rencontrerait chez Agnès. Ce n'est point là, ce n'est pas devant des témoins qui vous

gêneront, que vous devez traiter une question aussi importante, répart la bonne nouurrice, il faut que vous donniez un rendez-vous au prince. — Moi, ma bonne! un rendez-vous! y songez-vous? oh, je n'oserai jamais faire une telle démarche. — Je me charge de tout, mon enfant, Dieu qui connaît les motifs qui me guident, me pardonnera les moyens que les circonstances me forcent d'employer : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et ne point perdre d'instans lorsqu'il s'agit de gagner une ame au Seigneur.

En conséquence de ce zèle ardent à s'occuper du salut de Noureddin, Roxa n'est pas plutôt éveillée le lendemain, qu'elle se rend chez le prince sarraziu, auquel elle fait part, qu'instruite de ses sentimens pour sa maîtresse, et voulant lui ménager l'occasion de l'entretenir, elle l'engage à se rendre dans deux heures dans une partie de la galerie qu'elle lui désigne, et qu'elle y amenera la princesse. Noureddin est aussi enchanté que surpris de ce message de la bonne nourrice;

dans le transport de sa reconnaissance il lui met au doigt un superbe rubis, et promet d'être exact au rendez-vous.

Roxa retourne près de Zoé, qu'elle informe de ce qu'elle vient de faire, mais au lieu de la remercier, son élève lui reproche de l'engager dans une démarche qui lui paraît hazardée, elle oppose beaucoup de difficultés au zèle de sa nourrice; mais enfin celle-ci l'emporte et la conduit, malgré sa répugnance, dans la galerie où Noureddin l'attend déjà.

La partie désignée pour le rendez-vous était celle où était située la chapelle de l'impératrice; c'était auprès de l'un des piliers que les amans devaient se trouver. Ce n'était pas sans dessein que Roxa avait choisi ce lieu: d'abord, une fois l'heure de la messe passée, on ne venait guère de ce côté, il n'y avait par conséquent point de surprise à craindre; puis elle espérait tourner au profit de la religion le trouble inséparable d'un premier rendez-vous; elle comptait profiter du moment où le prince serait le plus ému et incapable de se refuser aux dé-

sirs de son amante, pour l'entraîner dans la chapelle et lui faire jurer aux pieds des autels, aux pieds du Dieu de son amante, de se faire instruire dans son culte, et d'abjurer les erreurs de sa fausse religion. Se reposant sur la foi d'un serment aussi sacré, Roxa pensait que si elle l'obtenait du prince, il l'observerait fidèlement. Roxa avait déjà préparé le beau discours qu'elle devait tenir à Noureddin : elle comptait beaucoup sur son éloquence, et encore plus sur les charmes de sa séduisante élève.

Enfin l'on arrive à la galerie : Noureddin qui a devancé l'heure, distingue les pas de son amante, qui paraît bientôt appuiée sur sa nourrice ; il se précipite au-devant d'elle, il veut la remercier de la faveur insigne qu'elle lui accorde ; mais Roxa, qui craint que leurs voix ne soient entendues dans cette partie, fait signe de ne point parler qu'on ne soit plus éloigné des gardes. Notre héros observe donc le silence prescrit, et se contentant de serrer entre les siennes la main que son amante a de libre, il

marche à côté d'elle. Parvenus à l'endroit marqué par Roxa, il porte un genou en terre, et fait à Zoé les plus tendres protestations. Trop émue pour pouvoir d'abord lui répondre, notre héroïne ne peut que le regarder en silence : mais qu'il lit bien des choses dans ses regards ! qu'il trouve d'éloquence dans ce muet entretien ! La nourrice jouit quelques instans de leur trouble réciproque, mais bientôt rappellant à elle-même la princesse Zoé, elle lui rappelle le devoir qu'elle a à remplir. Un soupir échappe au prince sarrazin ; il se doute à-peu-près de ce que va lui demander la princesse, et cependant il attend avec patience qu'elle s'explique ; Zoé s'est recueillie, elle va parler, elle va commander au nom de l'amour et de la religion, lorsque des pas précipités se font entendre dans la partie de la galerie qui conduit à l'appartement de Zoé. On distingue plusieurs voix ; Roxa écoute ; elle entend qu'on demande où est la princesse, qu'on la cherche avec empressement. Sur la réponse d'un garde qui dit l'a voir

vue passer du côté de la chapelle, on accourt aussi-tôt de ce côté. Nos amans se troublent, ils s'effraient ;.... Roxa plus maîtresse de ses sens, dit à Noureddin de se cacher dans l'enfoncement des piliers, et prenant la tremblante Zoé, elle va au-devant de ceux qui la demandent. Ce sont deux pages de l'impératrice-mère, qui lui fait dire de se rendre à l'instant chez elle. Cet ordre achève de déconcerter notre héroïne; elle se figure que Xéna est déjà instruite de son entrevue avec le prince, et qu'elle ne la fait appeller que pour l'accabler de reproches. Roxa calme ses craintes, offre d'entrer avec elle chez l'impératrice, et de la justifier si on ose l'accuser; Zoé n'en est pas plus tranquille, ses jambes la soutiennent à peine en entrant chez Xéna. Mais elle n'a pas plutôt porté les yeux sur l'impératrice, qu'elle voit qu'il n'est point question de Noureddin. « Approchez, mon enfant, approchez, ma chère Zoé, lui dit avec douceur l'impératrice, j'ai des dépêches à vous communiquer. — Des dépêches! à

moi! — Oui, mon enfant, j'ai reçu des nouvellees de Chypre. — De Chypre! j'espère que mes parens?... — Votre père se porte bien, mais votre mère est sérieusement malade... — ô ciel! ma mère, ma tendre mère!... — Vous savez qu'elle est depuis longtems souffrante et que c'est même le mauvais état de sa santé qui l'a empêchée de venir aux fêtes du tournois. — Oui, je le sais, et j'en ai eu une véritable douleur, mais j'espérais..... — Mon enfant, je ne dois pas vous le dissimuler, sa situation est fort aggravée, on la regarde comme très-dangereuse.... — Oh Dieu! » Et notre héroïne, accablée d'une si cruelle nouvelle, tombe sans connaissance aux pieds de l'impératrice; on lui donne les plus prompts secours; un torrent de larmes soulage son cœur; Xéna la secourt, la caresse et la console de son mieux; elle lui dit que c'est avec regret qu'elle lui donne une si triste nouvelle, mais que la lettre d'Isaac est positive; qu'elle pense qu'il vaut mieux la préparer à la perte qu'elle va faire; elle lui dit ensuite que

tière obscurité qui règne dans la partie du bois où ils se trouvent, n'a pas encore permis au prince d'Antioche de le reconnaître pour un Musulman ; mais, lorsqu'en sortant des sombres et épaisses allées de sapins, ils atteignent les mélèses, dont les têtes moins élevées et moins rapprochées, permettent au crépuscule du soir de faire entrevoir ses rayons, Boémond distingue avec autant de surprise que d'indignation le turban détesté des enfans de Mahomet.

« — Que vois-je, s'écrie-t-il avec douleur? un turban! la livrée d'un Musulman!..... O ciel! quelle honte! Quoi, je dois la vie à un Musulman? Moi! moi! prince Chrétien, qui ne desire que leur ruine! »

« — Pour voler à votre secours, reprend Noureddin avec une noble fierté, je n'ai point examiné si nous servions le même dieu! il m'a suffit d'être homme, et de voir mon semblable en danger. »

Cette réponse paraît étonner Boémond. « Pardonnez, dit-il, un premier mouvement dont je n'ai pas été le

maître, et apprenez-moi le nom d'un Mahométan qui montre une humanité si rare dans sa nation! »

« — Je pourrais vous répondre, réplique notre héros, qu'elle en a peut-être plus que vous ne pensez, et qu'on n'en trouve souvent même chez les Chrétiens; mais je dédaigne de repousser votre mépris pour ma nation, par des représailles; et malgré l'impression que pourra vous faire mon nom, je ne crains pas de vous le dire, je suis Noureddin, le neveu de Saladin. »

« Vous, Noureddin! ô ciel, l'un des plus redoutables ennemis des Chrétiens! »

« — Je ne suis leur ennemi que sur le champ de bataille : par-tout ailleurs, je les honore, je les estime, et je me fais un devoir, un plaisir de leur rendre service, quand je suis assez heureux pour en trouver l'occasion. » A cette noble réponse, faite avec toute la dignité d'un grand cœur, Boémond fait un nouveau geste de surprise; il ne peut concevoir qu'un Mahométan montre tant de grandeur

d'ame: ne pouvant dissimuler à Noureddin la l'étonnement que lui causent ses sentimens, il tâche au moins de réparer le peu d'estime qu'il marque pour sa nation, par l'assurance de celle qu'il lui inspire personnellement.

Dans ce moment, Abdallah, qui a suivi son maître de loin et qui vient de contempler avec effroi le terrible animal qui a succombé sous ses coups, s'approche de Noureddin, et le félicite sur sa victoire avec des expressions qui prouvent combien il lui est attaché. Boémond, témoin de la joie de ce fidèle esclave, commence à croire que les infidèles peuvent avoir des qualités et des vertus morales; il leur avait jusqu'alors refusé ces avantages, et ne les regardait guère que comme des brutes, à qui la nature avait refusé, avec la foi, tous les dons précieux de l'ame et de l'esprit.

Un peu désabusé de ses préventions, Boémond demande à Noureddin, s'il peut connaître le motif qui l'a engagé à voyager dans ses états? « — J'y suis venu, reprend celui-ci, avec le projet de les traverser et de

visiter les monumens les plus curieux de la Syrie, avant de me rendre à Constantinople, où je vais assister au tournois.... »

« — Vous vous rendez à Constantinople? vous allez assister au tournois! mais, vous êtes donc chevalier? « — Oui, je le suis: j'ai reçu l'ordre sacré de la chevalerie, des mains de Hugues de Tibériade, qui me l'a conféré en même tems qu'à mon oncle Saladin. « — Ah! reprit Boémond, Hugues de Tibériade vous a armé chevalier! il vous a appris les devoirs que cet état impose ; je ne m'étonne plus de vous voir des sentimens si généreux! »

« — Prince, repart fièrement Noureddin, je suis chevalier, je m'honore d'en connaître et d'en pratiquer les devoirs, mais je crois que je n'avais pas besoin de l'être pour connaître ceux que l'humanité impose! »

« Tout me porte à le penser, prince Sarrasin, dit alors Boémond, qui ne pouvait refuser son admiration à notre héros; je vois que vous n'avez dû qu'à vos grandes qualités l'hon-

neur que vous a fait Hugues de Tibériade, de vous associer à tant de nobles et dignes chevaliers, qui font la gloire de la chrétienneté; et puisqu'il en est ainsi, je veux être votre ami; je veux, malgré la différence de nos religions, vous donner une preuve de mon estime particulière, et je vous engage à venir loger chez moi, à m'accompagner à ma maison de plaisance, dont nous sommes fort près; vous vous y reposerez de vos fatigues, et dans quelques jours, nous nous embarquerons ensemble pour Constantinople. »

Noureddin reçoit avec reconnaissance cette offre, d'autant plus flatteuse de la part de Boémond, qu'il est instruit de son aversion pour les Mahométans; il se montre infiniment sensible à ce trait d'amitié, il l'accepte avec la même franchise qu'elle lui est faite; mais il refuse de loger chez le prince d'Antioche; il s'excuse sur ce que sa suite, trop nombreuse, pourrait l'embarrasser; et comme il parlait d'elle, on la voit s'approcher, pendant que

de l'autre côté du bois, s'avance celle de Boémond, qui le cherche avec inquiétude, et qui fait voir beaucoup d'étonnement, en le trouvant au milieu des Musulmans. Boémond explique le service que lui a rendu Noureddin : aussi-tôt sa suite lui témoigne toute sa sensibilité et sa reconnaissance.»

Noureddin, tranquillisé sur la blessure du prince d'Antioche, veut prendre congé de lui, en lui promettant de venir le voir le lendemain ; mais Boémond, ne peut se résoudre à laisser partir ainsi son libérateur ; il lui fait tant d'instances de venir loger chez lui avec ceux de ses gens qu'il lui plaira de choisir, que Noureddin craint de marquer une défiance injurieuse en persévérant dans ses refus. Il ordonne donc à sa suite de se rendre à Antioche, et ne gardant avec lui que le seul Abdallah, il arrive avec Boémond à sa maison de plaisance. La noble confiance avec laquelle Noureddin se livre aux Chrétiens, ajoute à l'estime qu'il leur inspire ; tous se feraient scru-

pule de le regarder comme un ennemi, puisque le prince lui doit la vie, et qu'il vient au milieu d'eux, sans nulle sorte de défiance, comme s'il était au milieu de ses frères.

Cependant, à son entrée dans l'appartement du prince d'Antioche, Noureddin eût une nouvelle occasion de s'appercevoir de l'espèce de haine que tout ce qui lui touche, porte à sa nation. Bohémond n'était pas encore marié, et Constance, sa mère, veuve alors de Renaud de Chatillon, était venue se retirer chez son fils, dont elle habitait sa maison de plaisance avec Amélie, fille de son second mariage.

A l'instant où Noureddin entrait avec Boémond dans l'appartement de ce dernier, Constance, instruite que son fils revenait de la chasse, et ignorant encore l'accident qui lui était arrivé, se hâte de se rendre chez lui avec la jeune Amélie.

A l'aspect du Musulman qui l'accompagne, Constance fronce le sourcil, et sans lui rendre même son salut, elle se tourne vers son fils, et

lui demande d'un ton sévère, ce que signifie cette intimité avec un ennemi de sa religion ? Est-ce vous, dit-elle, qui nous amenez ici cet infidèle ? à moins que ce ne soit comme prisonnier, j'espère que vous n'avez pas dessein de lui donner asyle chez vous?

Amélie, qui n'ose exprimer aussi fortement l'espèce d'horreur que lui inspire un Mahométan, se contente de faire une vive exclamation, en se cachant les yeux pour ne pas voir une figure qu'elle suppose ne pouvoir être qu'affreuse !

Mais bientôt tout s'éclaircit. Boémond apprend à sa mère, les obligations qu'il a au prince sarrazin ; il lui rend ses nobles réponses, qui lui ont inspiré tant d'estime ; Constance, instruite qu'il a sauvé les jours de son fils, se reproche son premier accueil, et elle cherche à le faire oublier, en comblant d'honnêteté celui qui lui a conservé un fils si digne de sa tendresse par son zèle pour sa religion.

Amélie, qui aime tendrement son frère, se sent aussi disposé à regarder

favorablement celui qui l'a sauvé: elle lève timidement ses grands yeux noirs sur ce visage à moitié caché par un énorme turban, qui lui paraît aussi ridicule qu'effroyable! Mais, à sa grande surprise, malgré son costume, le Sarrazin lui paraît un fort bel homme, et en le considérant attentivement, elle dit naïvement à son frère : « Quel dommage que cette figure soit ombragée par une coëffure d'un si mauvais goût! » Regrettons plutôt, lui répond Boémond, que son esprit soit offusqué des erreurs de l'Islamisme! Ce que j'ai vu de lui m'annonce qu'il serait digne d'être éclairé par le christianisme. »

Après ces propos et quelques autres du même genre, Boémond, s'empresse de faire prodiguer à son hôte les soins officieux de l'hospitalité. Pendant que, suivant l'usage oriental, on prépare à Noureddin un bain parfumé, le prince d'Antioche fait poser un appareil sur ses blessures; son écuyer les visite, il exprime le suc des plantes convenables pour les morsures, et lui ré-

pond d'une guérison prochaine. Satisfait de cette assurance, Boémond vient retrouver Noureddin, qu'il trouve sorti du bain, et couvert des vêtemens qu'il a donné ordre de lui présenter, pour respirer plus librement : il le ramène près de sa mère et de sa sœur, qui l'attendent pour se mettre à table.

Boémond fait placer Noureddin près de sa mère : il se met en face de lui avec sa sœur Amélie, qui, charmée de voir le Musulman sous un costume Syrien, le trouve mille fois plus beau, et le regarde souvent avec une complaisance qui ne laisse pas que d'embarrasser Noureddin : peu accoutumé à se trouver en société avec des femmes, ignorant l'art de leur dire des choses agréables, il est beaucoup plus embarrassé près d'elles, qu'elles-mêmes ne le sont avec lui. La gêne qu'il éprouve chez le prince d'Antioche est même plus grande que celle qu'il a ressentie à Jérusalem, parce que, jetté dans un cercle plus nombreux, il n'était point l'unique objet de l'attention, et que les

prévenances des femmes galantes de cette cour voluptueuse, le dispensaient de chercher lui-même à faire des frais ; les honnêtetés qu'il reçoit à la cour d'Antioche ont un caractère tout différent ; Constance même, en le comblant de politesses, a un ton imposant de sévérité et de décence. La jeune Amélie montre toute la réserve et l'aimable modestie qui conviennent à son sexe, et sur-tout à son âge ; elle se livre cependant à d'agréables plaisanteries sur la malencontreuse rencontre de l'hyène : rassurée sur les suites que peut avoir cet accident, elle agace son frère ; elle égaie le souper, en s'abandonnant à une joie aussi pure qu'innocente, qui offre à Noureddin le véritable tableau de l'âge d'or. Il ne peut encore regarder sans étonnement une jeune personne sage et décente, qui ne montre aucune espèce de trouble à la vue d'nn étranger, et qui se livre devant lui à toute la gaîté de son caractère. Mais il commence à comprendre que cet usage des Chrétiens prête des charmes à leur société, et

que la présence d'une femme aimable, anime et embellit une conversation.

Il admire l'aisance avec laquelle la jeune Amélie, dont la figure annonce à peine seize ans, badine son frère et lui-même, sans jamais sortir des bornes de la plus exacte bienséance; il est beaucoup plus embarrassé de ses réponses, qu'elle ne l'est de ses attaques; il balbutie et rougit souvent sans trop savoir pourquoi: cette preuve de son inexpérience paraît amuser Constance et encore plus Boémond, qui se plait à exciter sa sœur à achever de le déconcerter.

Le souper se termine, et l'on se sépare enfin, à la grande satisfaction de notre héros, qui n'est point fâché de se trouver seul et de pouvoir réfléchir sur le peu d'esprit qu'il vient de montrer; il se promet bien d'être moins sot le lendemain, et de ne plus se laisser intimider par une jeune personne.

CHAPITRE VII.

Comme l'écuyer de Boémond l'avait pensé, l'appareil apposé sur les blessures de son maître opère un si bon effet, qu'il se trouve le lendemain presque guéri et en état de faire voir à Noureddin ses superbes jardins.

Il s'y promène long-tems avec lui, et, en l'entretenant de leur prochain départ pour Constantinople, il lui demande si son projet est de se faire présenter, de se faire connaître à la cour de l'Empereur grec, avant l'ouverture des joûtes ?— Pensez-vous, répond Noureddin, que je doive garder l'*incognitò* ? » — Mais, peut-être feriez-vous bien de ne vous faire connaître qu'après le tournois: si, comme je n'en doute pas, votre valeur s'y distingue et que vous remportiez l'un des prix donnés par les Princesses, vous vous découvrirez avec beaucoup plus d'avantages. »

« — Bien plus de moyens, reprend Noureddin, en souriant, d'effacer

l'impression désavantageuse que fera ma vue sur les Chrétiens. N'est-il pas vrai que c'est votre pensée ? Vous êtes persuadé qu'on ne me verra pas avec plaisir à la cour de Constantinople ? — Je suis très-convaincu, qu'on vous y recevra avec tous les égards dûs à votre naissance et à votre haute renommée ; mais je ne vous dissimule pas que les chevaliers chrétiens ne seront pas très-flattés de voir un Musulman venir leur disputer des lauriers qu'ils sont tous jaloux de recevoir des mains de la beauté, et qu'en vous faisant connaître avant les joûtes, vous risquerez d'animer des ressentimens religieux, qui les engageront à réunir leurs efforts pour vous ravir une victoire qu'ils se trouveraient honteux de devoir vous céder. »

« — J'en aurai plus de gloire à la remporter, dit Noureddin avec fierté ; la crainte de me la voir vivement disputer, ne me fera certainement pas cacher mon nom et mon pays, dont je ne rougirai point tant que je ne l'aurai pas avili par des bassesses ; ce qui, je

l'espère, ne m'arrivera jamais Mais, d'ailleurs, n'est-on pas obligé de se faire connaître aux juges du camp? »

» — Non, lorsque quelqu'un répond pour vous, et c'est ce dont je me serais chargé volontiers » ....

— « Vous auriez répondu pour moi? vous, prince chrétien! qui haïssez tant les Mahométans, dit notre héros, en souriant? »

« — Ne me rappellez point, je vous prie, le tort que j'ai eu de vous laisser connaître ma haine pour votre nation; vous m'avez appris à distinguer les individus; l'esprit de parti ne m'égarera plus, au point de confondre dans une même classe tous ceux que la foi n'a pas éclairés! et en me félicitant d'être né dans le sein du christianisme, je vous prouverai que mes sentimens religieux ne m'empêchent pas de rendre justice à vos vertus, de me rendre le garant de votre loyauté, de votre fidélité à observer les lois de la chevalerie; car je ne doute nullement que vous ne soyez incapable de les trahir, et je n'hésiterai point à me rendre votre caution,

si, comme je viens de vous le dire, vous consentez à garder l'*incognitò*. »

« — Je crois m'appercevoir que vous desirez que je prenne ce parti ? » « — Oui je vous avoue qu'il me paraît le plus convenable pour tous deux: en vous y décidant vous m'obligerez, et me laisserez la liberté de faire paraître hautement l'estime que vous m'inspirez. » — « Elle m'honore trop, pour ne pas m'empresser de faire tout ce qui peut vous plaire. » — Ainsi, voilà qui est décidé : vous laisserez le turban de côté, vous prendrez les armes et le costume d'un véritable chevalier tout le tems que dureront les fêtes, et même pendant la traversée, dit le prince d'Antioche, en tendant la main à Noureddin.

Celui-ci la lui serre affectueusement, en répondant qu'il prendra à ce sujet toutes les mesures qui lui paraîtront convenables ; mais il ne lui cache pas que cet espèce de déguisement répugne à sa façon de penser, et lui paraît inutile. « Non s'écrie Boémond, il n'est point inutile ; il ne

mère ! et l'innocente enfant mettant aussitôt un genoux en terre, prie avec ferveur devant le crucifix de Laodicée. Rodolphe est d'abord étonné de cette action, de cette piété simple et touchante qu'il n'attendait pas d'une jeune princesse élevée dans les délices de la cour d'Orient, dont, à dire vrai, il suspecte un peu la foi, et que regardant comme ensevelie dans les ténèbres du schisme et de l'erreur, il honore à peine du nom de chrétienne. Qu'on n'augure point de ceci que Rodolphe est l'un de ces prêtres fanatiques, qui refusent des secours aux partisans de l'erreur, et semblent oublier que leur divin maître accueillait les Scribes et les Pharisiens. Non, Rodolphe n'est point un fanatique, il est un digne ministre de Jésus-Christ, et s'il attaque fortement l'erreur, s'il cherche à la détruire avec le zèle le plus ardent, il n'en est pas moins humain et charitable envers les Chrétiens séparés de l'église romaine, dont il est l'un des plus fermes appuis dans l'Orient.

Mais revenons à l'impression que

fit sur lui la touchante prière de la princesse Zoé; surpris d'abord, ensuite touché, il lui répond : ma fille!.. mettez votre confiance en l'Eternel, et croyez que vos innocentes prières le toucheront plus encore que les miennes!.... je ne cesserai cependant pas de l'invoquer pour la guérison de la reine, et pour la continuation des heureuses dispositions de son ame....

Un long silence succède à ces mots : l'évêque d'Antioche lève les yeux au ciel ; au saint recueillement qu'on lit sur son visage, on voit qu'il invoque le Très-Haut! Zoé n'ose faire un seul mouvement, elle croit qu'à sa voix les cieux vont s'ouvrir, et que nouvel Elie, il va éloigner la mort qui plane sur la tête de Laodicée.

Cette scène de recueillement est interrompue par l'arrivée de Roxa, qui vient saluer la reine. Laodicée se retourne vers celle qui prit soin de l'enfance de sa fille; elle l'accueille avec bonté; la bonne nourrice, cherchant à dissiper l'attendrissement qu'elle voit sur tous les visages, ne dit qu'un mot sur la maladie de Lao-

dicée, qu'elle s'apperçoit bien être sans espoir de guérison ; et tâchant de détourner son attention, elle demande à la Reine, comment elle a trouvé sa fille. Les approches de la mort n'avaient point encore éteint tout sentiment de vanité dans l'ame de la reine de Chypre ; elle n'avait point vu avec une stoïque indifférence, les charmes de sa chère Zoé, quoiquelle n'en n'eût encore rien dit ; elle avait déjà remarqué combien elle était embellie ! La question de Roxa, fixant de nouveau son attention sur la beauté de sa fille, elle la considéra avec ce plaisir si flatteur pour une mère tendre ! La conversation prenant ainsi une tournure moins grave, on se mit à parler de l'heureux developpement qu'avaient subi les traits de la jeune princesse. La nourrice, qui ne perdait aucune occasion de faire valoir son élève, dit à Laodicée qu'elle ne la voyait pas dans tous ses avantages ; que l'inquiétude de la savoir malade, et la fatigue de la route avaient beaucoup altéré ses traits ; et pour faire paraître dans tout son jour

le bon cœur de l'aimable Zoé, elle décrit son impatience d'arriver près de sa mère, comment elle n'avait pas voulu prendre un instant de repos, et fait marcher nuit et jour pour être rendue plutôt à Idalie. Cependant, ajouta la bonne nourrice, Dieu sait si cette enfant était en état de soutenir tant de fatigue; elle qui est si délicate, et qui depuis quinze jours était indisposée. A ces mots, la tendresse de Laodicée s'allarme; elle avait d'abord remercié tendrement sa fille de son empressement à se rendre près d'elle, et en effet sa diligence avait été telle que le courrier parti de Famagouste, aussitôt son entrée dans le port, l'avait à peine devancée de quelques heures à Idalie; Laodicée savait aimer; elle appréciait mieux que personne les attentions délicates, l'empressement qui part du cœur; et la preuve qu'elle acquérait de l'attachement de sa fille lui fût aussi sensible qu'agréable; elle la serra entre ses bras, lui donna les noms les plus tendres; mais lorsque Roxa lui eut dit que Zoé venait d'être indis-

posée, elle la gronda de lui avoir permis de s'exposer à une trop grande fatigue; inquiète pour son enfant, dont la vie lui est mille fois plus précieuse que la sienne, Laodicée exige qu'elle aille se mettre de suite au lit, qu'elle répare par quelques heures de repos, celui dont elle est privée depuis plusieurs jours. Zoé se défend d'obéir à cet ordre; elle prie instamment sa mère de lui permettre de rester près d'elle, et prétend, que n'ayant nulle envie de dormir, elle se reposera aussi bien et même beaucoup plus tranquillement près de sa bonne et tendre mère; mais Laodicée insiste, elle dit même à sa fille qu'elle a besoin d'être seule, et qu'elle l'obligera de se retirer; il faut obéir; Zoé se laissa donc conduire dans l'appartement qui lui était destiné.

CHAPITRE XVIII.

Suivant l'ordre de la reine, les femmes préparent un bain pour rafraichir et délasser l'aimable Zoé;

pendant qu'elles s'occupent de la préparation des aromates, celle-ci, laissée à ses réflexions, et négligemment étendue sur un sopha, compare l'élégante simplicité de son appartement avec le faste et la magnificence des vastes et somptueux appartemens des palais de Constantinople et d'Andrinople.

La jeune princesse est d'un goût trop éclairé, pour ne pas préférer la fraîcheur et la moderne élégance de l'ameublement qu'elle a sous les yeux, à la fastueuse richesse de ceux des palais impériaux ; mais elle sent qu'il est un éclat qui appartient au rang suprême, et quoiqu'amie de la simplicité, elle pense qu'elle ne conviendrait pas chez un prince aussi puissant que son oncle. Du souvenir des ameublemens et des palais de l'Empereur grec, elle passe à celui de sa personne; elle songe à sa chère Agnès, à l'Impératrice Xéna, dont elle se rappelle les bontés ; le souvenir de Noureddin se trouve nécessairement lié à celui d'Alexis ; pour la première fois, depuis que la princesse est ins-

truite de la dangereuse maladie de sa mère, elle ne repousse point le souvenir du prince sarrazin. Pendant toute la route, elle n'avait pas permis à ses pensées de s'arrêter sur lui ; elle se serait crue criminelle envers sa mère, si elle avait permis qu'une autre image l'occupât essentiellement, lorsqu'elle savait Laodicée, luttant avec la mort, et peut-être au moment d'expirer sans la revoir ? le cruel tableau qui s'était plus de vingt fois offert à son esprit, avait imposé silence à l'amour ; il s'était opposé à tous les regrets, à toutes les images qui la rapprochaient de son amant ; mais maintenant que sans être entièrement rassurée sur le sort de sa mère, elle est au moins un peu plus tranquille, et qu'elle peut se rendre la justice de dire qu'elle a rempli tous les devoirs que la nature lui prescrit, elle pense pouvoir songer à tout ce qu'elle a laissé à Constantinople. Elle se représente quel a dû être l'étonnement, la douleur du prince sarrazin, en apprenant son départ précipité ; qui sait, hélas ! s'ils se reverront jamais !..

Que cette cruelle pensée afflige l'aimable Zoé ! que l'idée d'être séparée de celui qu'elle aime pèse sur son triste cœur !... Et cependant elle sent, elle ne peut se dissimuler, qu'en s'éloignant, elle a elle-même rompu les liens que pouvaient retenir Noureddin parmi les Grecs. Comment se flatter de le voir désormais s'allier aux Chrétiens, devenir l'un de leurs frères, si celle qui devait allumer dans son âme le flambeau de la foi, est séparée de lui ? Zoé n'ignore point que dans toutes les hypothèses, elle ne peut retourner à Constantinople de fort long-tems ; si Laodicée guérit, sa maladie sera longue ; le devoir de sa fille est de rester près d'elle ; si, au contraire, Zoé a le malheur de perdre sa mère, elle devra rester près de son père, pour le consoler ; Isaac, d'ailleurs, a toujours annoncé qu'il la rappellerait lorsque son éducation serait finie. Ainsi, de telle manière qu'elle envisage sa position, elle comprend qu'il faut renoncer à l'espoir de retrouver le prince Noureddin à Constantinople,

que son costume musulman, qu'il a repris le matin, ne l'empêche pas de paraître a vecavantage. Une des jeunes femmes, qui est même la plus jolie, soutient que son turban placé avec grâce ne messierait pas à une jolie femme. Amélie qui n'en veut rien croire, conseille étourdiment à la jeune femme qui vient de parler, de faire l'essai de cette coiffure, et d'engager Noureddin à lui céder un moment son turban. Un regard sévère de Constance, avertit la jeune Amélie que cette plaisanterie est déplacée. Noureddin, qui s'apperçoit de ce signe de mécontentement, conçoit que près d'une mère prudente, une jeune personne élevée avec toute la liberté que permet l'usage des Chrétiens, court moins de risque au milieu des hommes qui la respectent, que sous la garde sévère des eunuques et des vieilles femmes du sérail, qui ne savent point lui inspirer des principes et des sentimens de décence qu'ils ne connurent jamais.

Amélie n'est point belle, elle n'a qu'une physionomie gracieuse et spiri-

tuelle; mais elle plait, elle intéresse par son tendre attachement pour son frère, et par un enjouement qui ne la quitte jamais. Elle a d'ailleurs une naiveté si aimable, un si grand air d'innocence et de douceur, qu'elle paraît beaucoup plus intéressante et beaucoup plus jolie que toutes les femmes qu'il a vues jusqu'alors; il n'en excepte pas même les deux beautés qu'il a sous les yeux; il sent qu'on peut les admirer, mais elles ne lui inspirent rien; il sait qu'elles sont mariées, et le lien conjugal est encore trop respecté de notre héros, pour qu'il se permette un seul désir pour des objets qu'il regarde comme sacrés; il s'étonne seulement de la confiance des maris, qui laissent leurs femmes sur leur bonne foi, s'exposer à des dangers qui lui paraissent difficiles à vaincre, lorsqu'elles sont environnées d'hommes plus aimables qu'eux.

La journée se passe sans événement, d'une manière qui n'est pas sans agrémens pour Noureddin; pour la première fois de sa vie, il trouve

quelque plaisir à causer avec une femme, et voulant détruire la mauvaise opinion qu'il pense avoir donné de son esprit à l'intéressante Amélie, il tâche de se rapprocher d'elle, et d'amener la conversation sur des sujets dans lesquels il puisse briller. Il lui parle des ruines d'Héliopolis et de Palmyre, mais il s'apperçoit que sans être très-éloignée de ces monumens fameux, elle n'a sur ces objets que des notions très-fausses, et qu'elle n'est guère plus instruite des diverses révolutions de la Syrie, et de la diversité de son climat. Cependant, notre expérimenté Noureddin ne voit autre chose à lui dire que de l'entretenir de ses remarques sur son pays; il ignore l'art de dire de jolis riens, et quand il saurait tenir des propos galans, il n'aurait pas la hardiesse d'en adresser à la sœur du prince d'Antioche; elle lui inspire trop de respect; mais bientôt elle-même lui fournit l'occasion de parler de choses qui excitent sa curiosité. Elle n'a entendu parler que confusément des usages des sérails, et fort curieuse de savoir

ce qui s'y passe, elle lui fait avec beaucoup de naïveté diverses questions sur celui du sultan Saladin. Noureddin lui répond avec toute la réserve que mérite un tel sujet, et touché de la candeur avec laquelle cette jeune personne exprime son innocente curiosité, il se garde bien de mêler à ses réponses d'indécentes plaisanteries, et ne dit pas un seul mot qui puisse effaroucher sa pudeur. Néanmoins, Constance remarque avec inquiétude la conversation qui s'engage, et craignant que sa fille prenne trop de plaisir à causer avec le prince Sarrazin, où que lui-même conçoive pour elle des sentimens que la différence des religions ne permet pas entre eux, se hâte de rompre leur entretien; et pour éviter qu'il se rapproche d'elle, le jour suivant, elle engage son fils à le mener à Antioche, dont il lui fait voir les divers édifices.

Par la prudence de sa mère, Amélie n'a pas le tems de connaître assez notre héros, pour s'y attacher; et lui-même dans les quatre jours

qu'il a passés dans sa société, n'a pû concevoir qu'une idée avantageuse de son caractère, et de la manière dont elle est élevée; mais elle a fait sur lui une impression trop légère pour être durable; elle lui a seulement appris à ne point se flatter de résister à l'empire d'un sexe aimable.

Depuis le lendemain de son arrivée, Noureddin n'avait pû avoir un instant de conversation particuliere avec la princesse Amélie; il aurait crû manquer aux devoirs que l'hospitalité lui impose, s'il s'était procuré ce plaisir en allant la joindre dans le jardin où deux fois il l'a apperçue se promener seule; mais tel est son respect pour l'usage établi dans tout l'Orient, de ne point se permettre de s'approcher indiscrètement des femmes, qu'il aurait cru se rendre coupable envers Boémond, s'il s'était procuré un tête-à-tête avec sa sœur; cependant la veille de son embarquement, il n'eut pas la force de résister au désir de l'entretenir un moment, et il prit sur lui de l'arrêter, comme elle traversait une galerie

pour rentrer dans l'appartemement de sa mère.

Voici sur quel prétexte Noureddin eût la hardiesse de la retenir sur son passage : on venait de lui apporter d'Apamée, les armes qu'il avait commandées, il était occupé à les examiner, et donnait ses ordres à son fidèle Abdallah, sur la manière dont il devait les emballer, pour qu'elles ne souffrissent point du transport, lorsqu'un pas léger se fait entendre, et lui annonce l'approche d'une femme; Noureddin distingue facilement celui de la jeune Amélie, et se hâte d'aller à sa rencontre : il la presse, il la conjure de jeter un coup-d'œil sur les armures, qui viennent de lui être apportées, et la prie de vouloir bien lui indiquer celle qu'il doit choisir pour le premier jour du tournois. « Moi ! dit Amélie, mais je n'ai sur ce sujet, nul conseil à vous donner. C'est à votre goût à décider votre choix. » — Il me serait si flatteur que vous donnassiez me le vôtre, reprend notre héros d'unton suppliant ! ah ! daignez de grâce me

dire votre sentiment. Amélie cédant à ses prières, s'approche en rougissant de ces brillantes armures; elle les considère attentivement, et regarde sur-tout les boucliers. -- « Comment! s'écrie-t-elle, ils sont tous sans devise! » — Sans doute, répond Noureddin, lorsque j'ai commandé ces armes, je portais un cœur libre! L'amour ne m'avait point encore fait sentir son empire. -- « Et vous n'avez sû quelles devises mettre sur vos boucliers, dit Amélie, en tâchant de n'avoir pas l'air d'entendre ce qu'il voulait lui dire. » Vous avez eu raison de ne rien mettre ajoute-t-elle en souriant, il vaut mieux qu'un bouclier soit sans *devises*, que d'en porter qui renferment des bravades contre l'amour; un chevalier ne doit jamais défier les belles, et lors même qu'il n'a pas encore choisi une *dame de ses pensées*, Il doit le respect le plus profond au sexe qui doit le soumettre un jour, et le guider aux sentiers de l'honneur et de la gloire.

« De l'honneur et de la gloire! Quelle noble destinée est donc la

vôtre, Si vous guidez les guerriers dans les champs de la gloire! s'ils peuvent vous invoquer au milieu du camp, comme une divinité tutélaire qui soutient et anime leur vaillance? O! heureux chevaliers chrétiens! Combien la victoire doit vous être facile, si le même objet qui vous enflamme d'amour, est aussi celui qui vous enflamme d'honneur. »

-- « Oui, reprend Amélie, telle est la force des sentimens qu'on nous inspire dès notre enfance, que nous ne saurions aimer un lâche! et que celui qui prétend à nous plaire, doit mériter par sa valeur que nous tournions les yeux vers lui: oui, le plus sûr moyen de fixer nos regards, est de se couvrir des lauriers de la victoire! »

-- « Amélie! que j'aime à vous entendre parler ainsi: de quelle ardeur vous animez mon cœur! votre voix me paraît celle d'une fille du ciel, d'une de ces célestes houris que le divin prophête..... » -- Oh! si vous voulez que je vous écoute, ne me parlez point de votre prophête; et

sur-tout gardez-vous de croire qu'un Musulman! . . . Ici la voix d'Amélie s'arrête, elle va prononcer une sentence sévère, que son cœur rejette en secret. « Je vous entend, dit Noureddin, en soupirant; et sans la laisser finir sa phrase, je vois que vous voulez rejetter l'hommage que je suis prêt à vous offrir; mais daignez me pardonner de vous avoir comparé à ce qu'on m'apprit à révérer, les houris sont pour moi..... »

« C'en est assez, dit Amélie, une plus ample explication est inutile; tâchez seulement, si vous le pouvez, d'oublier les erreurs dont on vous a bercé, et de vous rendre digne d'être agrée..... » — Pour ton chevalier! dit Boémond en s'avançant; il venait d'entendre la fin de la conversation, et content de la conduite de sa sœur, il n'hésite pas à faire usage de l'inclination qu'il croit s'apercevoir qu'ils commencent à prendre l'un pour l'autre, pour ramener Noureddin à la foi. — « Oui, dit-il, je ne t'en dédirai pas, si le prince Sarrazin veut me donner sa parole de se faire

on traite Noureddin avec la plus grande froideur, on semble s'attacher à lui faire sentir qu'un Mahométan n'a nuls droits à la considération des Chrétiens; on le traite enfin avec une indifférence si marquée, que dans le mouvement de son dépit, il est prêt à se retirer, et à renoncer au projet de se rendre à Constantinople avec le prince d'Antioche; mais la réflexion qu'il lui reste trop peu de tems pour attendre le départ d'un autre vaisseau, ou prendre le parti d'aller s'embarquer dans un autre port, le décide à surmonter son ressentiment: bientôt il voit arriver dix à douze chevaliers des plus distingués de la Syrie, qui se rendent chez le prince d'Antioche, avec le projet de partir avec lui pour Alexandrette, où ils doivent être rendus le lendemain de très-grand matin.

Au moment où les chevaliers entraient dans la cour, Amélie qui était alors à la fenêtre, dit à Noureddin avec ironie, qu'elle serait bien curieuse de lui voir rompre une lance avec ces chevaliers. — « Je voudrais

dit-elle, vous voir essayer vos forces et votre adresse contre celui aux armes rembrunies; j'imagine que vous êtes peu accoutumé à manier les armes émoussées, qui sont d'usage dans les tournois? et il ne pourrait vous être qu'avantageux de vous exercer. »

« — Oui certainement, réplique notre héros, et je vole vous prouver que malgré le peu d'habitude que j'ai de la lance, je ne redoute aucun guerrier. » — Aussi-tôt il s'élance hors du salon, et sans écouter Amélie qui se reprochant le propos qu'elle vient de lui adresser, commence à craindre d'occasionner quelques malheurs. Elle voudrait retenir celui dont elle vient d'exciter la valeur; mais elle s'efforce vainement de la rappeler; et pendant que son frère descend recevoir ses amis, Noureddin se fait armer à la hâte, et prie l'écuyer de Boémond, car il craint que le sien ne fasse pas bien son message, d'aller proposer au chevalier aux armes brunes, de rompre une lance en l'honneur des dames.

La proposition ne pouvait être re-

jettée, par l'un des plus vaillans et des plus galants chevaliers de la Syrie. Il l'accepte donc volontiers, et charge l'écuyer de dire à celui qui l'envoie, qu'il se fait un honneur de répondre à son défi, et qu'il l'attendra dans cette cour, puisqu'il l'a choisie pour champ de bataille.

Cependant Bohémond est fort étonné de voir Noureddin s'avancer tout armé, et la visière de son casque levé, lui demander la permission de combattre; il n'ose refuser son consentement; et se place avec deux des plus anciens chevaliers, de manière à être juge du combat qui s'engage.

Les autres chevaliers entourent les deux champions, et jaloux de partager leur gloire, ils semblent regretter de n'être point appellés au combat. Les deux chevaliers courent l'un contre l'autre; ils s'attaquent d'abord avec des forces égales, mais bientôt Noureddin animé par le dépit et le désir de prouver à Amélie qu'il était digne d'être son chevalier, montre une grande supériorité sur

son adversaire ; il évite adroitement tous les coups qu'il lui porte ; et les siens ne tombant jamais à faux, il parvient à rompre la visière du casque, et à le renverser sur la poussière. Honteux de sa défaite, le chevalier aux armes brunes se relève, et veut demander le combat à outrance ; mais le prince d'Antioche s'avance, il déclare qu'il ne souffrira point qu'un simple jeu de galanterie dégénère en une véritable querelle ; et tout ce qu'il permet, c'est de rompre une nouvelle lance. Tous les jeunes chevaliers réclament le droit de venger leur compagnon, et Noureddin les désarçonne tous l'un après l'autre ; cependant comme il se conduit avec autant de courtoisie que d'honnêteté, ils sont forcés de rendre hommage à sa valeur, sans pouvoir se plaindre qu'il s'énorgueillisse de sa victoire ; ils semblent ne l'attribuer qu'à l'avantage qu'il avait sur eux d'être frais et reposé, pendant qu'ils étaient déjà fatigués d'une longue course.

Amélie, quoique mécontente du refus que Noureddin a fait le matin

de devenir son chevalier, est intérieurement satisfaite de la gloire dont il vient de se couvrir; alors s'agenouillant devant son balcon, il lui présente sa lance victorieuse, en la priant d'agréer qu'il la lui consacre; si elle n'écoutait que les sentimens de son cœur, elle n'hériterait pas à l'accepter. Cependant, les chevaliers vaincus sont les premiers à dire hautement que le vainqueur mérite un prix, et que c'est à Amélie à le lui décerner. Noureddin ose demander le ruban qui lui sert de ceinture ; Amélie consulte sa mère d'un regard; Constance, instruite de ce qui s'est passé le matin, craint que cette faveur ne soit un aquiescement à lui laisser porter les couleurs de sa fille, et elle décide qu'il recevra seulement un nœud d'épée.

Pendant qu'on va chercher ce gage précurseur d'une plus grande victoire, Boémond conduit Noureddin aux pieds de sa sœur, qui lui dit à demi-voix, en lui présentant, le nœud d'épée : « Songez qu'il ne suffit pas d'être vaillant ! — Je pense, répond

notre héros, en souriant et baisant avec grace le nœud qu'on lui présente, que vous venez de me procurer la plus heureuse occasion de vous prouver avec quel zèle je me dévouerais à votre service, s'il m'était permis d'y prétendre ; et considérant la couleur du nœud, qui est de la plus éclatante blancheur, il ajoute : Vous avez refusé ce matin de me décider sur le choix de mes armes, mais ceci règle celles que je porterai jusqu'à ce que j'aye remporté un nouveau prix. L'emblême de l'innocence et de la candeur sera mon seul ornement ; et je jure de ne rien porter que de blanc, tant que je n'aurai point été couronné au bruit des fanfares. »

« Voilà un serment qui convient à un chevalier Candide, dit en riant Amélie; eh ! bien, Candide, soit: j'aimerai assez ce nom, s'il peut vous prouver la pureté des sentimens que vous m'inspirez.

Leur conversation fut ici interrompue par le chevalier aux armes brunes, que nous nommerons Florido; il avait infiniment d'élévation

dans l'ame, et loin d'en vouloir à Noureddin de l'avoir renversé, il se montra le plus grand de ses admirateurs, et servit beaucoup à dissiper le nuage de froideur qui restait entre lui et le prince d'Antioche.

L'on se sépara de bonne heure, afin de se disposer à partir le lendemain de grand matin. Nous laisserons nos chevaliers se livrer au repos, et nous dirons que Noureddin, malgré l'espèce d'attachement qu'Amélie lui inspirait, dormit assez tranquillement pour la veille d'une séparation.

CHAPITRE VIII.

A peine l'aube du jour commençait à paraître, que déjà les écuyers sont sur pied ; suivant les ordres qu'ils ont reçus la veille, ils viennent arracher leurs maîtres au sommeil ; en rappelant aux chevaliers qu'il faut songer à se rendre au lieu de l'embarquement.

Tous se jettent à bas du lit ; ils

s'habillent, ils s'arment à la hâte, et sur l'invitation du prince d'Antioche, qui ne veut point les laisser partir à jeûn, ils se rendent à la salle à manger, où ils trouvent un déjeûner préparé : plusieurs refusent d'en profiter, et notre héros est de ce nombre ; peu accoutumé à prendre quelque chose de si bonne heure, il songe moins à satisfaire son appétit, qu'à presser ses compagnons de ne point trop se livrer au leur, afin de ne pas les mettre dans le cas de leur faire manquer le départ du vaisseau ; Boémond le tire d'inquiétude, en disant que le capitaine, absolument à ses ordres, ne mettra pas à la voile avant son arrivée.

Il presse les chevaliers de faire honneur au superbe déjeûner qu'il a fait préparer : les viandes froides, les fruits les plus exquis, les vins les plus délicieux leur sont tour-à-tour offerts ; on badine Noureddin sur son refus d'en faire usage, on s'égaie sur le chapitre de l'Alcoran qui les défend ; il supporte facilement ces plaisanteries et celles qu'on se permet sur le Muphti, qui se dispense de la loi

qu'il fait respecter ; mais pour arrêter les Chrétiens sur ce sujet, il se contente de leur rappeler que les ministres de leur religion n'observent souvent pas mieux les préceptes dont il leur font un devoir, et que dans toutes les sectes, les gens honnêtes et véritablement religieux ne doivent jamais s'autoriser des infractions de leurs chefs, pour enfreindre eux-mêmes les lois. Le pieux Boémond approuve fort cette opinion, et craignant que le Mahométan ne se venge des sarcasmes qu'on vient de lui lancer, en se permettant d'user de représailles sur le Christianisme, il se hâte de donner un autre ton à la conversation : il la porte sur les progrès de la civilisation, et sur les avantages qu'ont les Européens de réunir au luxe asiatique, le goût des lumières et des arts, portés au dernier point de perfection. Il dit que l'empire grec va leur offrir la vue des chefs-d'œuvres les plus parfaits, et que la réunion des artistes les plus célèbres, appelés de toutes les parties du monde pour l'embellissement de Constantinople,

va leur faire voir dans cette superbe cité, tout ce que le génie et les arts ont inventé de plus sublime.

Ces éloges pompeux redoublent le désir de Noureddin de ne point différer de se mettre en marche ; les chevaliers, aussi impatiens que lui, de jouir à-la-fois du brillant spectacle qui les attend dans la capitale de l'Empire grec, et de la vue de ces chefs-d'œuvres des arts dont Boémond enflamme leur imagination, se joignent à notre héros, pour le presser de partir; il cède a leurs instances: voyant qu'on ne peut plus leur rien faire accepter, il donne l'ordre de faire avancer les chevaux.

On va partir, sans songer à saluer les dames; on pense qu'il est trop matin pour réclamer l'avantage de prendre congé d'elles : les chevaliers chargent l'un des pages, de présenter leurs adieux. Mais à l'instant même la porte s'ouvre ; on voit entrer la jeune Amélie, qui tient une écharpe brodée de ses mains, qu'elle vient présenter à son frère; elle veut lui attacher avant s n départ, elle l'ap-

pelle, elle l'arrête comme il sortait de la salle ; elle le prie, du ton le plus touchant, de ne point rejeter son offrande, de se laisser décorer de ce gage de son amitié. « — Moi, rejetter un don de mon Amélie, dit Boémond, en se retournant vers elle avec tendresse ; oh ! non, jamais ! ne sais-tu pas combien j'attache de prix à tout ce que je tiens d'une sœur chérie ! » « Eh ! bien, laisse-moi donc embellir ton bras de cette écharpe, dit-elle en la lui passant avec grace ; puisse-t-elle être le présage de la victoire que tu va remporter dans les tournois ! .... Puisse-tu, dit-elle en soupirant, revenir couvert de lauriers, sans qu'ils ayent jamais été arrosé de ton sang !.. Une larme qui s'échappe de ses yeux à l'idée cruelle que son frère peut être blessé, est aussitôt essuyée par Boémond qui l'embrasse, et serre contre son sein cette sœur si digne de l'attachement qu'il lui porte. « — Rassure-toi, dit-il, et songe, mon Amélie, à ne point montrer de faiblesse... Ne t'allarme point vainement ! montre-toi digne d'être un jour l'épouse d'un

guerrier, dont tu devras soutenir et non amollir le courage ! » Puis se baissant à son oreille, il ajoute quelque chose que Noureddin, qui était revenu sur ses pas pour voir une dernière fois la sœur de Boémond, ne peut entendre ; mais le sourire qui accompagne ses paroles, et celles qu'Amélie lui adresse à demi-voix, lui font comprendre qu'il est question d'amour ! « — Hélas ! dit-elle en achevant d'étendre son écharpe, dont elle développe toute la beauté : Ce sera probablement la dernière que tu recevras de ma main ! une autre, poursuit-elle, avec un regard malin, réclamera le droit de te parer de son œuvre !.. Mais, la gloire, l'amour et l'hymen te couvrent à-la-fois de myrtes et de lauriers ; songe que ton bonheur ne sera jamais aussi complet que les vœux de ta sœur sont étendus... Ah ! puisse celle qui va fixer ton choix, celle qui couronnera ton front victorieux, sentir, desirer comme moi le plaisir de n'offrir qu'à toi les palmes de la gloire et les brillantes marques de l'honneur ! . . . .

« — Arrête Amélie ! c'en est trop, tu va rendre ces chevaliers jaloux de l'avantage de t'avoir pour sœur. »

« Il est vrai, s'écrient à-la-fois plusieurs voix, qu'on ne peut en trouver une plus tendre et assurément plus aimable ! »

« Dieu ! dit en même-tems Noureddin, que vos usages vous procurent de jouissances délicieuses ! Qu'il est doux d'avoir une sœur ! de la voir, de l'embrasser même au milieu de ses amis ! que vos mœurs sont douces ! quelles sont agréables pour vous ; mais qu'ellessont cruelles pour ceux qui ne peuvent goûter le même bonheur ! »

Cette sortie de Noureddin fait sourire les chevaliers et rougir Amélie, qui s'arrache des bras de son frère, salue en rougissant les chevaliers, qui, prenant congé d'elle, montent sur les chevaux couverts de riches harnois. Nourreddin n'est plus le premier à presser le départ, il met au contraire un peu de lenteur dans les apprêts de son départ, afin de voir plus long-tems Amélie, qui, revêtue

d'une simple robe du matin, lui paraît mille fois plus belle que dans l'éclat de la plus brillante parure. Tant qu'il peut l'appercevoir, il reste tourné sur son cheval, ne cessant de la regarder avec l'expression de l'admiration et de l'intérêt qu'elle lui inspire. Boémond observe ses mouvemens sans paraître y prendre garde, et il jouit intérieurement de l'espoir que sa sœur ramenera cet infidèle au culte du vrai Dieu.

Cependant, les chevaliers discourent entr'eux, et pressant le pas de leurs coursiers, ils arrivent en peu d'heures à Alexandrette, où ils trouvent rassemblés sur le rivage un grand nombre de chevaliers, qui attendent avec impatience l'instant de l'embarquement. Boémond donne ses ordres, et pendant qu'on se prépare à à mettre à la voile, il ne manque pas de faire remarquer à Noureddin une tour qui s'élève non loin du port. A la faveur d'une lunette, il lui fait distinguer des armes et des inscriptions gravées sur cette tour; il lui apprend que ces armes sont celles de

Godefroi de Bouillon : il ne perd pas cette occasion de rappeler les hauts-faits de ce vaillant capitaine, et le mérite distingué qui lui valut l'estime même des infidèles ; il parle aussi avec complaisance de quelques-uns des guerriers qui partagèrent la gloire de son expédition, et notamment de Boémond, prince de Tarente, son bisayeul, qui, après s'être distingué à la prise d'Edesse et dans les divers combats livrés aux Sarrazins, vint attaquer Antioche, et l'emporta d'assaut, après un siège de huit mois. Les chevaliers qui sont instruits de ce fait, le confirment en disant que c'est depuis ce tems que la principauté d'Antioche appartient à sa maison, que le prince de Tarente a reçu pour son partage cette ville importante. Boémond, non content de cet hommage rendu à la valeur de son bisayeul, se plait à retracer tous les hauts-faits, tous les combats, tous les assauts dans lesquels il acquit une gloire qui l'élève au-dessus de celle de tous les autres guerriers ; à l'entendre, la prise de Jérusalem fut au-

tant due au génie du prince de Tarente, qu'à celui de l'illustre Godefroi de Bouillon.

Florido, piqué de l'entendre rabaisser les autres guerriers, pour faire un plus grand éloge du fondateur de sa maison, se plait à opposer au tableau de sa grandeur celui de la modestie et de l'humilité du grand Godefroi de Bouillon, qui, entrant en vainqueur dans Jérusalem, refuse le titre de roi, que son armée veut lui conférer, et ne veut accepter que celui de *baron du St.-Sépulchre*, disant que la ville sainte où le roi des rois a été couronné d'épines, ne doit avoir d'autre souverain que lui-même; c'est sur son tombeau, c'est sur le St.-Sépulchre, qu'il dépose les couronnes dont on veut orner sa tête.

A cette image si frappante de l'humble piété d'un si grand capitaine, Noureddin ne peut refuser toute son admiration; il oublie qu'il fût le destructeur d'une partie de sa nation; il unit ses louanges à celles des chevaliers émus de ce souvenir.

Les cris des matelots qui appellent

les passagers, les avertissent qu'on n'attend plus qu'eux ; ils arrachent les chevaliers aux souvenirs des premières croisades ; ils se rendent à l'appel ; ils montent à bord, et bientôt le vaisseau, déployant toutes ses voiles, cingle en pleine mer : il entre dans la Méditerrannée.

Les chevaliers à bord sont au nombre de soixante, suivi chacun d'un écuyer fidèle ; le prince d'Antioche a seul une suite nombreuse ; Noureddin, comme il en est convenu avec lui, n'emmène qu'Abdallah, dont il a fait son écuyer, et deux esclaves, pour prendre soin de ses chevaux et de ses armes ; tout le reste de sa suite est restée en Syrie, et ne doit s'embarquer, pour venir le rejoindre, que huit ou dix jours après son départ ; ce n'est point sans murmurer que ses Musulmans se sont soumis à cet arrêt ; ils ne voyent pas sans inquiétude leur maître se livrer à la foi des Chrétiens ; mais non-seulement Noureddin est loin de les croire capables d'une perfidie qui déshonererait à jamais Boémond ; mais, pres-

que seul et sans défense, il leur vendrait chèrement sa vie, et ne se laisserait point mettre aux fers sans verser le sang d'un grand nombre d'entr'eux.

Que dis-je! est-il besoin de rassurer sur son sort; il n'est que des Mahométans qui puissent craindre pour lui? il est sous la garde de l'honneur, sous celle de cette noble confiance, dont les Chrétiens sont trop honorés pour s'en rendre indignes par une trahison. Malgré la différence des religions, les chevaliers qui ont été témoins la veille de la force et de l'adresse qu'il développa chez le prince d'Antioche, ont conçu une grande idée de lui; et en rendant justice à sa valeur, ils lui marquent une considération qui prouve leur estime; aucun ne lui en donne des marques plus sensibles que Florido, très-distingué lui-même dans la carrière des armes; il aime dans les autres les qualités qu'il possède; il se plait à leur rendre hommage par-tout où il les trouve, et moins pieusement attaché que Boémond, aux seuls intérêts de sa religion, il ne craint

pas de se lier intimement avec un prince Sarrasin, dès qu'il lui paraît digne d'estime ; il se montre empressé de s'entretenir avec lui ; il se place à ses côtés sur le tillac, et le voyant très-occupé de la vaste scène qui s'offre à la vue de cette grande étendue d'eau sur laquelle les yeux errent de toutes parts, il lui demande s'il a souvent voyagé sur mer ? Noureddin convient n'avoir fait que de très-courtes traversées.

—Celle que nous allons faire, sera donc pour vous, reprend Florido, une source d'observations aussi instructives qu'intéressantes.—«Je crois m'appercevoir que vous aimez les sciences...--Il est vrai, dit notre héros, j'ai toujours cherché à m'instruire de celles qui ont été à ma portée ; et avant de quitter les bords du Nil, avant d'abandonner les rives fortunées de l'Euphrate et du Tigre, de tous ces climats divers soumis à l'empire de Saladin, j'avais crû avoir fait quelques progrès dans les sciences humaines ; je croyais être instruit dans la plupart de celles connues en Asie ;

mais je sens maintenant combien il me reste encore à acquérir, et la vue des monumens de votre Syrie, m'a seule fait sentir que je n'avais qu'une très-faible idée des arts. »

—« Si vous les aimez, reprend Florido, si vous avez le goût de ceux que les Européens ont porté à un si grand point de perfection, vous aurez lieu de les admirer dans cette superbe ville, bâtie par le grand Constantin; dans cette Constantinople, qu'il prit soin d'orner des mêmes édifices qu'on admirait dans l'ancienne Rome.

En discourant ainsi, nos chevaliers avançaient en pleine mer; un vent frais et léger agitait les voiles; déjà le vaisseau était parvenu à la hauteur de l'île de Chypre; le vent continuant à leur être favorable, leur fit bientôt dépasser ce lieu jadis consacré à Vénus; ils le laissent sur leur gauche, et se dirigeant vers l'île de Rhodes, ils traversent l'Archipel, entrent dans la mer de Marmara. Le tems les sert si bien, qu'après trois jours de navigation, ils arrivent au Bosphore de

Thrace. Ils approchent de cette ville fameuse, si avantageusement située qu'elle commande aux deux mers blanche et noire; son port agréable et commode frappe Noureddin d'admiration; il contemple avec ravissement cette péninsule, qui, se terminant en pointe, s'avance à l'extrêmité de la Thrace, qui joint la Propontide au Pont-Euxin, et qui sépare l'Europe de l'Asie; il considère le grand triangle, où elle forme cette bâse qui regarde la Thrace vers l'Occident; le côté droit la propontide; au midi, se terminent les grandes et fortes murailles qui sont doubles du côté de la terre, et fortifiées de bonnes tours, qui semblent mettre cette grande ville à l'abri de toutes espèces de surprise. Le troisième angle, situé au fond du port, tournant de l'Occident au Septentrion, dans cette plage du golphe, qu'on appellait les Blaquernes, offre encore des restes du superbe palais et de l'église que l'impératrice Pulcherie avait fait bâtir en l'honneur de la Ste.-Vierge.

Le prince d'Antioche les fait re-

marquer à notre héros; et il allait l'entretenir du malheureux embrâsement qui réduisit en cendres ces monumens de la magnificence et de la piété de Pulcherie, lorsque les cris des mariniers qui entrent dans le port, les avertissent de songer à descendre bientôt du vaisseau; la multiplicité des édifices qui s'offrent aux yeux étonnés de Noureddin, ne lui laissent plus le tems d'écouter ce que le prince d'Antioche voulait lui dire des malheurs incroyables qu'éprouva Constantinople.

Quoiqu'on lui dise, que cette ville a singulièrement perdu de son ancienne splendeur, et que les tremblemens de terre, les divers embrâsemens qu'elle a soufferts ont détruit un grand nombre des superbes édifices élevés par le grand Constantin, Noureddin ne cesse de s'écrier sur la beauté de ceux qui restent encore. A dessein de lui donner une plus haute idée de cette ville bâtie sur le modèle de l'ancienne Rome, le prince d'Antioche lui fit traverser la place dite de Théodose; une partie de l'obélisque

de Thèbes, en Egypte, subsistait encore à cette époque, et fixa les regards de notre héros; mais l'attention qu'il y donne est bientôt détournée par la vue de la célébre colonne de Porphire, qui ornait la place du grand Constantin; il voudrait, il désirerait contempler à loisir ce superbe monument, mais le prince d'Antioche ne lui en laisse pas le tems; il le presse de se rendre avec lui dans la maison où il doit loger, l'engageant à se remettre des fatigues de la mer, avant de songer à satisfaire son avide curiosité, qui, dit-il, ne manquera pas d'aliment.

Nos chevaliers ne jettent donc qu'un coup-d'œil rapide sur les objets qui se présentent sur leur passage: mais comme ils approchent du fameux temple de Sainte-Sophie, ils voyent les rues environnantes remplies d'une foule immense qui se dirige vers le temple. On s'inquiète, on s'informe du sujet de ce rassemblement; nos chevaliers, apprennent qu'il est occasionné par une procession solemnelle, qui va précéder les fêtes du

tournois. L'empereur et toute sa cour, ainsi que tous les chevaliers déjà rendus à Constantinople, vont en grande pompe implorer les grâces du Très-Haut, et lui rendre grâce, avant de célébrer par des jeux l'heureux avènement d'Alexis.

A cette nouvelle, le pieux Boémond, oublie qu'il a besoin de repos, il vole avec empressement du côté où l'on apperçoit que le nombreux cortège vient de défiler; il fend la presse, en engageant Noureddin à venir avec lui jouir du spectacle imposant que la religion va leur offrir. « --Vous » verrez, lui dit-il, combien sont » augustes les cérémonies de notre » culte! Combien elles sont faites » pour élever l'ame au Créateur! » Mais Noureddin hésite à l'accompagner; malgré la curiosité qui l'excite à suivre le prince d'Antioche, il se sent retenu par la crainte de manquer aux devoirs de l'islamisme, en assistant aux cérémonies des Chrétiens; il en fait l'observation au prince d'Antioche, qui n'ayant pas le tems de s'arrêter à vaincre ses scru-

pules, le laisse avec une partie de sa suite à laquelle il ordonne de conduire le prince Sarrazin à son logement. Cependant Boémond ne l'a pas plutôt quitté, que Noureddin sent le regret de ne l'avoir pas suivi; un instant de réflexion a triomphé de ses scrupules; il sent qu'il n'eût point dû les écouter, et désire rejoindre celui qu'il vient de laisser partir. Mais vainement il marche sur ses traces, une foule immense les sépare. Déjà les rangs qui se sont rompus pour laisser passer le prince d'Antioche et sa suite, son entièrement fermés pour le neveu de Saladin. Malgré tous ses efforts, il ne peut parvenir jusqu'au temple, et fatigué d'une inutile poursuite, il est trop heureux de pouvoir reprendre le chemin du logis que son ami a fait préparer. Il attend son retour avec impatience, il brûle de lui communiquer tous les regrets qu'il a ressentis de ne l'avoir pas accompagné; mais cependant harassé par la fatigue, il ne tarde pas à tomber dans un sommeil si profond, qu'il n'entend

point rentrer le prince d'Antioche, et ce n'est que le lendemain que celui-ci peut lui rendre compte de l'enthousiasme qu'il a éprouvé dans la plus belle cérémonie qu'il ait vue de sa vie.

CHAPITRE IX.

Dès que les sons bruyans des trompettes ont annoncé qu'on va ouvrir la lice aux combattans, nos chevaliers s'empressent de se rendre dans le grand cirque ; ils y trouvent déjà réuni un grand nombre de chevaliers attendant l'ouverture des barrières.

Pendant que le prince d'Antioche se fait connaître aux juges du camp, et que suivant l'usage, il répond de ceux des chevaliers de sa suite, qui désirent garder l'incognito ; Noureddin considère cette grande réunion de chevaliers qui s'apprêtent à signaler leur courage et leur adresse dans le tournois qui va s'ouvrir ; la beauté de leurs armes, l'éclat qui re-

jaillit de ces armures riches et brillantes ornées avec le goût qui distingue les Européens, fixent un moment l'attention de notre héros ; mais un spectacle plus riant, et tout nouveau pour lui, le frappe bientôt d'un autre genre d'admiration.

Une douce symphonie, des cris d'acclamation ont annoncé l'arrivée de l'empereur et des deux impératrices. L'auguste famille vient se placer au bruit des fanfares, sous un superbe dais qui domine sur le milieu de la lice, et au même instant toutes les femmes de la cour viennent occuper les balcons qui leur ont été destinés ; brillantes de leurs propres attraits et richement parées, elles forment un cercle où toutes les grâces de l'univers semblent être rassemblées. Noureddin est ébloui de ce charmant spectacle ; jamais ses yeux n'ont contemplé un si grand nombre de beautés ! Jamais il n'a senti si vivement quel doit être le pouvoir d'un sexe aimable, lorsque sa présence vient animer la valeur et commander l'admiration. Les regards de chaque

chevalier qui se dirigent vers le balcon où se place l'objet de leur amour, lui indiquent assez que presque tous ont une dame de leur pensée ; il n'ignore point quelle est celle du prince d'Antioche ; les paroles échappées à Amélie au moment du départ de son frère, ont donné occasion à une explication à ce sujet ; Boémond n'a pas fait mystère à notre héros, de son attachement pour la princesse Erine ; il lui a appris, que sa main lui avait été promise par l'empereur Manuel, et que les guerres seules que les Chrétiens eurent à soutenir contre les infidèles, avaient jusqu'alors retardé son mariage ; mais jaloux de profiter de la trève avec les Sarrazins, pour terminer enfin une alliance qui le flattait sous tous les rapports, il venait avec tout l'empressement d'un brave et fidèle chevalier, s'efforcer de lui prouver qu'il était digne d'être son époux. Il voulait triompher à ses yeux, il était sur-tout ambitieux de remporter le prix de la première journée, qui devait être donné de sa main. La va-

leur que Noureddin avait manifestée la veille de son départ d'Antioche, avait donné à Boémond la crainte de trouver en lui un adversaire redoutable, et il ne lui dissimula pas qu'il le redoutait plus qu'aucun autre ; en même-tems il lui apprit combien il serait fâché, de n'être point déclaré vainqueur de la première joûte. Cet aveu imposait à notre généreux Musulman la loi de ne point lui disputer le prix qu'il était si jaloux d'obtenir ; il lui donna sa parole de ne pas se mettre au rang des tenans, et de se contenter de rompre quelques lances en l'honneur des dames.

Sensible à cette déférence, Boémond se regarda sûr du succès; il se croyait le premier des chevaliers Chrétiens ; le seul à qui il accordait la gloire de lui disputer cet honneur, Conrad, marquis de Mont-Ferrat, n'était pas encore arrivé à Constantinople ; un vent contraire ne lui permit de s'y rendre que le soir même de l'ouverture des joûtes ; son absence favorisant les désirs du prince d'Antioche, il eût la gloire de remporter le prix

qu'il ambitionnait tant! Il fût couronné des mains de la belle Erine, et reçut une superbe écharpe, qui toute brillante de pierreries, vint remplacer celle de la jeune Amélie.

Pendant que le prince d'Antioche s'énivrait du plaisir d'être couronné des mains de celle qu'il aime, qu'il prolongeait les instans qu'il doit passer à ses genoux, Noureddin contemplait un objet qui lui paraissait bien plus digne d'être adoré; l'aimable princesse de Chypre avait fixé tous ses regards; la beauté de cette princesse l'avait tellement frappé, qu'il ne pouvait concevoir que le prince d'Antioche admirât les appas d'Erine, lorsqu'il voyait près d'elle un objet mille fois plus enchanteur. En effet les charmes de la jeune Zoé effaçaient tous les autres; et l'expression de bonté répandue sur sa physionomie, annonçait que son ame était aussi belle que sa figure. Au contraire, le trait principal de la physionomie de la princesse Erine, était une expression de fierté, qui déno-

tait toute celle de son caractère. Aussi malgré l'éclat qui l'environnait, et sa qualité de première princesse du sang, ne fit-elle aucune espèce d'impression sur Noureddin ; il ne se sentit point disposé à envier le sort de Boémond, mais il pensa que s'il eût été question de la princesse de Chypre, il aurait eu bien de la peine à remplir sa promesse de ne point disputer le prix de la première journée.

Le tendre attachement que la jeune impératrice avait toujours eu pour Zoé, s'étant ranimé avec plus d'ardeur que jamais, depuis qu'elle était éclairée sur les artifices d'Erine ; elle n'avait point voulu consentir qu'on la séparât de sa chère Zoé : pendant le cours de la cérémonie, il avait fallu qu'elle fût placée près d'elle, sous le dais impérial où le jenne Alexis, semblable à un lis qui sort du sein des roses, parut entre sa mère et sa jeune épouse ; Xéna ayant, de l'autre côté, la princesse Erine, et l'aimable Agnès.

En voyant près l'un de l'autre ces objets de l'amour et de l'admiration des

peuples, Noureddin n'aurait pû discerner la souveraine de l'Empire grec, si elle n'eût été à côté de l'Empereur. Par suite de sa tendre amitié pour Zoé, Agnès avait voulu qu'elles fussent mises absolument de même ; et pendant que la princesse Erine s'était surchargée de diamans, les deux jeunes amies, ne s'étaient parées que de fleurs. Mais plus belles sous le costume de Flore qu'Erine ne pouvait le paraître sous des habits couverts de pierreries, elles semblaient, en lui cédant le droit d'éblouir par sa magnificence, se réserver celui de ne s'énorgueillir que des charmes dont la nature les avait si libéralement pourvues. Les marques de sa dignité impériale, qu'Agnès ne pouvait se dispenser de porter en ces jours solemnels, étaient la seule chose qui la distinguât de la princesse Zoé.

Nous avons dit que cette aimable princesse avait captivé l'attention de Noureddin : il ne cessait de la considérer, et lorsque toute la cour félicitait le prince d'Antioche, sur la victoire qu'il venait de remporter, il vit

la princesse de Chypre se tourner vers lui d'un air gracieux, et joindre des paroles obligeantes aux éloges que l'Empereur et les Impératrices lui prodiguaient; il regretta vivement de ne pouvoir entendre les mots qui sortaient de cette belle bouche, et il commença à envier le bonheur de Boémond. Cependant celui-ci, au milieu de son triomphe, n'avait point oublié le prince sarrazin, et lorsqu'on l'engagea à venir se délasser des fatigues de la journée, à venir se reposer dans le palais impérial, en attendant qu'on ouvrît le bal qui devait terminer la fête de ce jour, il détacha un de ses écuyers à Noureddin, pour l'inviter à le suivre au Palais où il voulait le présenter à l'Empereur, en qualité de son frère d'armes. Mais notre héros, qui, comme nous l'avons dit, avait formé le dessein de ne se faire connaître que l'orsqu'il se serait illustré par les palmes de la victoire, refusa de se rendre à l'invitation du prince d'Antioche, et il allait se retirer dans sa tente, lorsque Florido et quelques autres chevaliers,

qu'on venait d'engager à prendre part à la fête, l'entrainèrent presque malgré lui, l'assurant qu'il serait parfaitement libre de garder *l'incognitò*, et de conserver même la visière de son casque baissée, s'il voulait se borner au rôle de spectateur.

Sur cette assurance, notre héros se laisse conduire dans une des salles du Palais, où toute la cour était déjà rassemblée. Je ne peindrai point l'effet que fit sur lui la vue de ces beautés qui l'avaient déjà si vivement frappé à l'ouverture du tournois : le feu, l'éclat des lumières qui éclairent la salle, les fait paraître avec encore plus d'avantages; mais, au milieu de ces essaims de belles, qui se disposent à développer leurs grâces et leur légéreté, dans le ballet qui s'apprête, Noureddin n'est occupé que d'un seul objet, c'est de chercher des yeux Boémond, qu'il a d'abord peine à reconnaître, depuis qu'il a substitué des habits riches et somptueux, aux armures qui le couvraient, et que la joie du triomphe donne à sa figure une expression de gaieté dont Nou-

reddin ne l'avait point cru susceptible. Il paraît rayonnant de bonheur et de plaisir ; toute sa personne semble être embellie ! il tient la main de la princesse Erine : c'est avec elle qu'il va ouvrir le bal, et Florido instruit Noureddin que c'est le droit du vainqueur, de danser le premier avec celle qui l'a couronné.

Boémond jouit de ce droit, qu'on peut regarder comme un second triomphe, au bruit des acclamations qui s'élèvent ; mais il est bientôt facile de voir qu'elles n'ont été données que par la bienséance. Le prince d'Antioche n'était rien moins que bon danseur, et la princesse Erine, elle-même, malgré toutes ses prétentions, ne se distinguait point dans cet art : elle était également éloignée des grâces naturelles et de la légèreté de la jeune et charmante impératrice Agnès de France et des mouvemens nobles, aisés, remplis d'une grâce majestueuse qui formaient le caractère de la danse de la princesse Zoé, dont toutes les attitudes attestaient la haute naissance, et semblaient commander

le respect, en même tems que sa charmante figure faisait naître l'amour.

Aux danses de caractère, succédèrent d'autres danses vives et légères, dans lesquelles plusieurs femmes de la cour rivalisèrent la jeune Agnès ; mais aucune ne pouvait égaler, ou même fournir un objet de comparaison avec la princesse de Chypre : tout annonçait en elle la souveraine des jeux. Quoiqu'elle fût à peine âgée de quatorze ans, elle était d'une taille très-élevée, et semblable à Calypso, au milieu de ses nymphes, elle surpassait presque de la tête, la plupart des femmes qui l'entouraient. Aux avantages de la taille, elle joignait ceux de la tournure ; on ne pouvait voir une beauté plus parfaite ; chaque mouvement en elle développait une grace.

Florido partageant l'enthousiasme que cette jeune princesse inspirait généralement, formait les vœux les plus ardens, pour remporter le prix de la journée du lendemain. Noureddin sachant qu'il devait être donné par l'aimable objet qui concentrait toute

son admiration, se proposait bien de le lui disputer; et s'il n'osait exprimer aussi librement que Florido, toutes les sensations que la princesse Zoé lui inspirait, il ne les éprouvait pas moins vivement. Un trouble inconnu remplissait son cœur; il avait peine à le dissimuler; enfin, craignant de se trahir et de laisser paraître des sentimens qu'il pensait ne pouvoir concevoir pour une Chrétienne, il témoigna le désir de se retirer, sous prétexte d'avoir besoin de repos, et sortit du bal avec deux chevaliers, dont les sens appesantis commençaient à se laisser gagner par le sommeil; au lieu de suivre leur exemple et de se mettre au lit en rentrant, notre héros passa le reste de la nuit à s'exercer, à repéter les pas qu'il avait vu faire, afin d'être en état de figurer le lendemain avec la belle Zoé, si, comme il l'espérait, il était assez heureux pour recevoir le prix de sa main.

La pâle clarté de la nuit avait déjà fait place aux premiers rayons du jour, que Noureddin s'exerçait en-

core à danser ; enfin son fidèle Abdallah, aussi inquiet que surpris, de le voir ainsi rester debout et dans cet exercice, parvint à obtenir qu'il songeât à se mettre dans le cas de supporter les fatigues du lendemain.

Cependant le prince d'Antioche qui s'était beaucoup fatigué au bal, ne se trouva point en état de figurer au second tournois ; il se décide à ne point paraître au nombre des combattans; mais si son amour pour la gloire souffre d'être privé de l'occasion d'en acquérir une nouvelle, il en est dédommagé par l'avantage d'assister au tournois près de sa belle; admis dans le balcon impérial, il est placé derrière l'impératrice Xéna et la princesse Erine ; c'est de-là qu'il voit Noureddin s'élancer dans la carrière, dès que les trompettes ont donné le signal de la première joûte.

Fidèle à l'espèce de serment qu'il à fait à la sœur de Boémond, de ne se parer que de blanc jusqu'à ce qu'il ait été couronné, il paraît couvert d'armes blanches ; il monte un superbe cheval Arabe de la plus écla-

tante blancheur, et le panache qui ombrage son casque, est également entièrement blanc. Son coursier seul annonce l'opulence de son maître; ses harnois sont enrichis de pierreries, mais les armes de Noureddin sont de la plus grande simplicité; son bouclier sans devise n'est orné que d'un croissant en gros diamans, et une espèce d'escarboucle qui soutient le panache de son casque, est le seul ornement de sa tête.

Son attitude noble et guerrière le fait bientôt distinguer; aux premiers coups qu'il porte, on le reconnait pour ce même chevalier blanc, qui la veille à reçu, sans paraître ébranlé, les coups de lance des plus fameux chevaliers; sans s'en douter, il avait fixé les regards des princesses, et sa soudaine retraite les avaient étonnées. Après avoir long-tems conservé sa lance entière, et au moment où, selon l'usage des tournois, il allait jouir de l'avantage de conserver sa place, et d'être l'un des tenans de la seconde joûte, Noureddin ne ménageant plus ses coups, en avait porté

un si violent à son adversaire, que sa lance se brisant en éclats, il ne lui en resta plus que le pommeau avec lequel il se défendit encore quelques instants, et fit une assez belle retraite, pour qu'on s'étonnât de ne point le voir revenir sur les rangs; mais les motifs qui avaient enchaîné sa valeur dans la première journée, n'existant plus dans la seconde, notre héros mit toute son adresse à conserver cette fois sa lance bien entière; il a le soin de la tenir toujours de droit fil, et de diriger ses coups à la visière de son adversaire. Déjà plusieurs chevaliers grecs avaient été désarçonnés par lui, déjà vainqueur des deux premières joûtes, il allait l'être de la troisième, lorsque s'avance vers lui Conrad, marquis de Tyr et de Mont-Férat, qui avait jusqu'alors dédaigné d'entrer en lice, et qui veut débuter par un coup d'éclat, en renversant celui qui vient d'être vainqueur des premières joûtes. La princesse Zoé, qui avait été frappée de l'air noble de Noureddin, et qui formait en secret le désir de le voir

remporter le prix de cette journée, voit avec regret s'avancer vers lui un adversaire tel que Conrad, dont la force des coups est connue; elle craint que le jeune guerrier ne soit forcé de lui céder la victoire; elle est attentive à tous les coups du combat, qui s'engage entr'eux : du côté de Conrad, est la force unie à la grande habitude de ces sortes d'escrimes. Noureddin supplée à l'usage qui lui manque, par l'adresse avec laquelle il sait éviter les coups puissants de son adversaire; il détourne ou reçoit sur son écu, tous ceux que Conrad lui décharge avec furie; enfin après une lutte assez longue, la lance de Conrad se brise entre ses mains, et dans le même instant, Noureddin lui rompt la visière de son casque et le renverse presque sans effort, en conservant toujours sa lance entière. Les chevaliers qui s'avancent ensuite ont le même sort que Conrad; tous sont désarçonnés l'un après l'autre, et l'honneur des joûtes lui est décerné d'une voix unanime.

Les juges du camp l'ayant déclaré

vainqueur, le conduisent en triomphe au balcon de l'empereur; le régent s'avance au devant de lui, et se dispose à le conduire lui-même aux genoux de la princesse Zoé; le prince d'Antioche, qui s'approche au même instant, le félicite sur sa victoire, et lui délace son casque : ses beaux cheveux bruns tombent en boucles flottantes sur son front et sur ses épaules; la chaleur du combat a animé son teint des plus vives couleurs; sa beauté, sa jeunesse, frappent tous les regards; on demande avec empressement à Boémond, le nom de ce chevalier; pendant qu'il se plait à exciter quelques instans la curiosité des dames de la cour, la Belle Zoé a posé sur le front de Noureddin la couronne de lauriers; déjà elle tient en ses mains un riche bracelet dont elle va orner son bras. De quel doux frémissement notre héros n'est-il pas saisi, lorsqu'il voit la charmante Zoé prendre en tremblant sa main entre les siennes, et dégager la manche qui couvre son bras; il fixe les yeux charmans de celle qui le couronne,

il rencontre ses regards, et achève de la troubler tellement, qu'elle ne peut parvenir à fermer le bracelet qu'elle vient de lui mettre. La jeune Agnès veut venir au secours de son amie, et en relevant un peu plus la manche qu'elle imagine empêcher de fermer l'agraffe, elle s'étonne de voir un homme avoir le bras si blanc; elle s'écrie avec naïveté que le chevalier vainqueur a la peau aussi belle qu'une femme! Noureddin rougit à cette exclamation, et le teint de la princesse Zoé se colore au même instant des plus vives couleurs.

Cependant Boémond vient de faire connaître Noureddin; il vient de déclarer à Andronic le nom et la qualité du prince Sarrazin, en apprenant que le vainqueur des joûtes est ce même neveu de Saladin, dont les exploits ont déjà rendu le nom célèbre, et qui a fait couler tant de fois le sang des Chrétiens. Le jeune empereur Alexis, dont l'ame neuve et pure ne connaît point encore la dissimulation, serait prêt à laisser paraître l'espèce d'horreur que lui

inspire un Mahométan ; mais son tuteur Andronic, qui connaît toute la puissance de Saladin, a grand soin de faire sentir au jeune empereur de quelle importance il est de ne point manifester ses sentimens ; il lui rappelle avec quelle adresse son père Manuel sût toujours ménager les infidèles ; et combien il lui est encore plus essentiel de vivre politiquement avec eux, et de ne point s'exposer au ressentiment du grand Saladin, en accueillant mal son neveu. Il l'engage au contraire à le recevoir et l'accueillir à sa cour avec tous les égards dûs à sa naissance et à sa valeur.

Docile au conseil d'Andronic, le jeune Empereur s'approche de Noureddin, lui témoigne sa satisfaction de le voir à sa cour, et l'engage à profiter des avantages de sa victoire, en venant jouir au palais des honneurs qui l'attendent ; l'Impératrice Xéna, qui vient d'être prévenue par Andronic, s'avance aussi vers notre héros, et joint aux complimens que son fils lui adresse, tout ce que la dignité de

son rang et le grand usage des cours, peut faire dire de plus obligeant à un jeune vainqueur. Il est ensuite présenté à l'Impératrice Agnès, qui exprime encore naïvement l'étonnement qu'elle éprouve de voir un Mahométan si beau, si bien fait. « Comment, dit-elle, ces hommes dont je me faisais une si affreuse idée, sont aussi beaux que des Français. » On sourit à l'exclamation de la jeune souveraine, et comme l'on est accoutumé à l'entendre toujours vanter sa nation et trouver rarement des objets dignes de lui être comparés, les femmes qui l'entourent se disent tout bas, que le Mahométan vient de recevoir un éloge qu'aucun Grec n'a encore obtenu, mais on convient qu'il mérite cette distinction.

Cependant, Andronic fait monter notre héros sur son char ; il le mène au palais en triomphe, et le conduit lui-même dans un appartement où un bain parfumé lui a été préparé. Il le laisse entre les mains des gens de Boémond, qui s'empressent de le

désarmer et de le mettre dans le bain. Il y reste fort peu de tems ; il se sent impatient de rejoindre l'aimable princesse qui vient de faire sur son cœur une si vive impression, et donne à peine aux gens de Boémond le tems de le revêtir des habits magnifiques qui lui ont été proposés, dans la crainte qu'il ne fût tenté de reprendre ses vêtemens musulmans. Boémond avait donné ordre qu'on lui en prêtât de semblables à ceux que lui-même avait portés la veille, et Noureddin les trouvant plus commodes pour la danse, se prêta volontiers à cette espèce de déguisement.

Sa toilette venait de finir, lorsque le prince d'Antioche vint le prendre pour le conduire dans la salle du bal : un murmure flatteur d'applaudissemens s'élève, en les voyant paraître ensemble ; mais la beauté, la riche taille du vainqueur de la seconde journée, efface à tous les yeux le vainqueur de la première ; chacun se dit : quel dommage que ce beau guerrier ne soit pas l'un des princes, l'un des défenseurs de l'Etat, et qu'en s'en

montrant l'appui, il ne puisse, comme le prince d'Antioche, épouser l'aimable objet, qui couronna son front; la princesse Zoé et lui feraient un si beau couple. Cependant on doute que ce prince sarrazin se tire avec avantage de la danse; Boémond, lui-même, qui l'a conduit à la princesse Zoé, est intérieurement persuadé que l'ignorance dans laquelle il suppose que doit être Noureddin des danses européennes, va le faire paraître bien supérieur à notre héros. Mais, à son grand étonnement, celui-ci, qui, comme nous l'avons dit, avait passé une partie de la nuit à répéter les pas et les figures qu'il avait vus faire la veille, se tire encore de cette espèce de lutte avec une grâce et une noblesse qui ne peuvent être comparées qu'à celle de la princesse Zoé; il semble que tous ses mouvemens sont modélés sur les siens, et que l'avantage de figurer avec elle, donne au prince une partie des grâces qui la distingue; animé par le désir de lui plaire, soutenu par les encouragemens qu'il reçoit, Noureddin fait voir ce que peut

le véritable désir de réussir, et personne ne veut se persuader que ce soit la première fois qu'il essaie la danse européenne.

Un des privilèges du vainqueur du tournois était de pouvoir, s'il le desirait, continuer de danser toujours avec celle qui l'avait couronné. Noureddin, instruit de ce privilège, était disposé à en profiter ; mais la jeune Zoé, qui craignait beaucoup de se faire remarquer, n'a pas plutôt figuré avec lui les deux premières danses, que, se supposant fatiguée, elle l'engage à s'offrir pour danseur à l'Impératrice Agnès, qui, dit-elle, se tire bien mieux des danses vives et légères qui vont succéder à celles d'un genre noble.

Noureddin obéit à l'ordre de Zoé ; il offre la main à la jeune Impératrice ; mais n'étant plus souteuu par celle qui régnait déjà sur son ame, il se montre bien inférieur dans ses succès, et ce n'est que lorsque la princesse l'a repris de nouveau pour partenaire, qu'il peut entendre l'exécution de ce nouveau genre d'exer-

cice, et développer la légéreté et la grâce qui doivent briller dans les danses françaises, qui, comme on le pense bien, étaient le triomphe d'Agnès.

Au bal, qui fut très-brillant, succéda un magnifique festin, auquel l'Empereur et le Régent furent les seuls hommes assis à la table des Impératrices et des princesses, à laquelle furent admises les principales femmes de la cour. Les chevaliers qui s'étaient distingués dans le tournois furent admis à l'honneur de les servir. Boémond, couronné la veille par la princesse Erine, s'empara du dos de son fauteuil, Noureddin se sentait bien le désir d'occuper la même place près de Zoé; mais, retenu par sa timidité, par la crainte d'être trop téméraire en s'arrogeant les mêmes droits que Boémond près de sa prétendue, il hésitait à s'approcher de Zoé, lorsqu'un chevalier grec plus hardi, vint pour s'emparer de cette place; ce qu'appercevant la jeune Impératrice, elle l'arrêta, en lui disant que cette place devait être celle

du vainqueur des joûtes. Encouragé par ces paroles, Noureddin s'approche. Ce ne fut pas sans émotion, que Zoé le vit si près d'elle, et si constamment occupé de la servir, de prévenir tous ses désirs. La liberté du bal et la gaieté qu'elle inspire, n'avaient pu donner à notre héros la hardiesse d'entamer une conversation avec la princesse Zoé ; à peine avait-il osé lui adresser quelques mots, et le souper se serait passé de même, sans que ni l'un ni l'autre eussent fait usage de l'esprit dont ils étaient doués, si la jeune Agnès, vive et curieuse, n'eut fait à Noureddin mille questions sur son pays, et à ce sujet, des plaisanteries adressées à Zoé, qui lui donnèrent occasion de montrer toute la finesse et la délicatesse de son esprit.

Le festin cessa trop-tôt au gré de Noureddin : c'est à regret qu'il voit mettre fin aux douces fonctions dont il avait été chargé ; un seul espoir le console : c'est celui de les remplir encore le lendemain.

CHAPITRE X.

C'était encore la princesse Erine qui devait donner le prix, le troisième jour du tournois ; Noureddin croit devoir, par délicatesse, ne point le disputer à Boémond ; et pour se dispenser de concourir, il se prétend fatigué, et reste au nombre des spectateurs.

Cependant les concurrens entrent en lice : à la tête des chevaliers qui se distinguent, on remarque ce même Conrad, marquis de Mont-Ferat, qui, la veille, voulut enlever le prix à Noureddin. Un motif plus puissant le porte à le disputer aujourd'hui à Boémond ; il n'avait pas encore offert ses hommages à Isabelle, sœur du roi de Jérusalem ; il ambitionnait la main de l'une des princesses grecques ; la faveur, l'autorité dont jouissait Andronic lui faisaient sur-tout desirer celle de la princesse Erine, dont il ignorait les engagemens avec Boémond ; jaloux de l'avantage qu'avait

eu le prince d'Antioche de remporter le prix de la première journée, Courad avait juré qu'il ne le laisserait pas une seconde fois couronner par Erine; il avait même juré de lui enlever cette belle écharpe dont il se parait à ses yeux : c'était un trophée de sa victoire qui déplaisait d'autant plus à Conrad, qu'il lui avait valu la faveur de se parer des couleurs d'Erine et de se déclarer ainsi publiquement son chevalier. Mais quelqu'ardent que soit Conrad à humilier Boémond, il semble ne vouloir le combattre que lorsqu'il le verra couvert d'assez de gloire, pour en trouver une véritable à le vaincre : déjà deux fois Boémond l'a cherché dans le combat, Conrad l'a toujours évité, il a toujours laissé entr'eux plusieurs chevaliers; semblables à deux foudres de guerre, ils renversent autour d'eux, tous ceux qui les entourent; déjà les plus vaillans chevaliers ont été vaincus, tout plie sous leurs efforts ; il ne reste plus parmi les Grecs renommés par leur valeur que Théodore Lascaris, qui résiste encore

aux coups victorieux de Conrad et Alexis Ducas, qui combat contre Andronic.

Les deux chevaliers grecs opposent aux Syriens une assez longue résistance, mais Conrad parvient enfin à désarmer et renverser Théodore Lascaris ; presqu'au même instant Boémond a brisé la lance de son adversaire, qui, ébranlé du dernier choc, n'oppose plus qu'une faible défense. Conrad pense bien qu'il va vaincre, et le jugeant digne de combattre alors contre lui, il achève de se frayer un chemin pour le joindre, en renversant les chevaliers qui les séparent.

Boémond qui voit son intention, se hâte de voler à sa rencontre : tous les yeux sont attentifs sur l'action qui va s'engager entr'eux. Les deux rivaux en gloire et en amour, veulent tous deux puiser un nouveau courage dans les regards de la princesse Erine. Avant de s'attaquer, ils se tournent vers elle comme de concert, et semblent réclamer l'assistance de ses vœux; mais si son cœur bat dans cette circonstance, on ignore positivement

pour lequel des adversaires; plus coquette et ambitieuse que tendre, elle était plus jalouse de se ménager les hommages de ces deux aspirans, qu'empressée de former des vœux pour l'un d'eux, et celui qui se couvrira de plus de gloire, est celui qui peut espérer d'être accueilli avec plus de faveur. Cependant les deux chevaliers fondent l'un sur l'autre; ils s'attaquent avec tant de fureur, que leurs lances se brisent en éclats, et que leurs boucliers même sont entamés; alors s'engage un combat corps à corps, ils se pressent, ils se serrent, chacun cherche à enlever de terre son adversaire, mais la victoire ne pût rester longtems incertaine dans cette espèce de lutte. Conrad avait sur Boémond l'avantage de la taille, et par suite celui de la force; toute l'adresse du dernier fut inutile, il fallut qu'il succombât. Conrad lui serre les flancs, lui fait perdre haleine, et l'enlevant, en le serrant toujours dans ses bras, il le porte presque privé de connaissance aux pieds du balcon des princesses.

Les acclamations qui s'élèvent de toutes parts, irritent notre héros, qui partage l'humiliation de Boémond, qui lui paraît d'autant plus sensible, que Conrad lui a arraché son écharpe, et qu'il s'apprête à se parer de ce trophée de la victoire. Noureddin veut venger le prince d'Antioche; il veut au moins reconquérir le gage du triomphe qu'il a remporté au premier tournois, et disputer à Conrad celui qu'il se croit sûr d'obtenir; plein d'ardeur il veut s'élancer dans la carrière; déjà il porte un défi à Conrad; mais il est arrêté par les juges du camp, qui lui signifient que les joûtes sont trop avancées pour qu'on permette à un nouveau combattant d'entrer en lice, et de venir disputer à un chevalier déjà épuisé par ses divers combats, un prix qu'on ne doit obtenir que par une suite de succès. Noureddin sent la force et la justesse de ce raisonnement; et se retirant en arrière, il laisse à Conrad la liberté d'achever de soumettre le petit nombre de chevaliers qui restent encore sur pied; il est proclamé vain-

queur, et reçoit des mains d'Erine une riche épée, prix du troisième jour du tournois.

Noureddin jouit dans la fête qui termine cette journée, des mêmes avantages que la veille; placé près de la princesse de Chypre, dansant avec elle presque toute la soirée, il s'énivre du bonheur qu'il doit à sa première victoire, et puise dans les yeux de l'aimable Zoé, le plus vif désir d'être encore une fois couronné par elle.

Noureddin paraît dans la lice du quatrième jour, monté sur ce même cheval arabe, dont la beauté et l'éclatante blancheur, ont fixé les regards des princesses; mais si son coursier conserve les mêmes ornemens, aux armes blanches, simples et unies, sous lesquelles il a paru aux premiers combats, il a substitué une cuirasse semée d'étoiles d'or en champ d'azur; son bouclier azuré est parsemé de diamans; son casque en est orné avec une telle profusion, qu'on ne peut le regarder sans en être ébloui; la verte émeraude s'unit à l'éclatant rubis: sous ses magnifiques

armes, le prince sarrasin paraît mille fois plus beau ; sa riche armure fait ressortir tous les avantages dont l'a comblé la nature ; sa taille est si bien proportionnée, que l'œil le plus difficile n'eût pû lui trouver un défaut ; son attitude noble et guerrière, son aspect imposant annoncent qu'il est formé pour vaincre les plus fameux chevaliers, et pour soumettre les beautés les plus fières.

Cependant, on s'apprête à lui disputer vivement le prix de cette journée. Les chevaliers grecs irrités d'avoir vu les étrangers leur ravir les honneurs du tournois, ont juré que celle-ci ne s'écoulera point sans que l'un d'eux soit couronné ; ils ont rassemblé leurs efforts pour s'opposer aux vainqueurs des premières joûtes ; ils se sont disposés de manière à fatiguer leurs bras avant de leur opposer leurs plus fameux guerriers ; les Syriens ont reçu un renfort dans l'arrivée de deux chevaliers du Temple, renommés pour leur haute valeur. Le célèbre Arnaud de Torrège, qui joint une valeur éprouvée à

la plus haute sagesse dans ses projets et sa conduite ; Théodoric de Tremelei, moins distingué par ses vertus, mais aussi brave, aussi redoutable dans les combats : voilà les guerriers dont le nom seul a souvent épouvanté les infidèles ; voilà ceux dont la réputation vient encore faire craindre aux Grecs de se voir enlever l'honneur des joûtes ; mais Théodore Lascaris, qui a le matin même juré à la belle Anne, fille d'Alexis l'Ange, que lui seul remportera le prix de cette journée, qu'il viendra déposer à ses pieds le gage de la victoire, sent animer son courage par le nombre même de ses rivaux ; il espère les voir détruire l'un par l'autre, et ne s'attache principalement qu'à fatiguer Boémond et Noureddin, contre lequel il est sur-tout acharné ; c'est au fier Conrad qu'il laisse la gloire d'attaquer et de vaincre les Templiers ; et pendant qu'un combat savant s'engage entre ces fameux guerriers, il n'est occupé que de suivre les mouvemens de notre héros, pour saisir l'instant de l'attaquer au moment où

il s'appercevra que son bras las et fatigué ne frappe plus que des coups mal assurés. Pendant que semblable à un torrent qui renverse tout sur son passage, Noureddin se fraye un chemin vers Conrad, sur lequel il veut venger l'affront que son ami reçut la veille, Boémond, encore harrassé du combat de la veille, n'oppose qu'une faible résistance aux atteintes qu'on lui porte. Les Grecs ne reconnaissent plus en lui ce guerrier dont les coups sont si sûrs; et Théodore s'appercevant qu'il chancèle, s'empresse de venir achever de l'abattre. Boémond lui cède une victoire facile: une sorte d'étourdissement qui lui prend, lui fait abandonner sa lance demi-brisée; il s'incline sur le cou de son cheval, il va tomber aux pieds de son adversaire, lorsqu'Arnaud de Torrège qui s'approchait pour le combattre, s'apperçoit qu'il est hors d'état de défense; il arrête le bras de Théodore Lascaris, levé contre lui. « Brave chevalier, lui dit-» il, ne déshonorez point votre vic-» toire, en frappant un ennemi hors

» de combat, voyez l'état et la faiblesse
» où se trouve le prince d'Antioche,
» et tournez vos armes contre moi. »
Théodore répond à son appel, et rougissant d'avoir pû faire croire un instant qu'il voulait frapper un ennemi sans défense, s'empresse de faire secourir Boémond, qu'il entraîne hors du champ de bataille, en assurant qu'il ne s'était point apperçu de l'étourdissement qui lui prenait; et après l'avoir remis entre les mains de ses gens, il revient combattre Arnaud de Torrège, qui, joignant la force à l'adresse, lui oppose une longue résistance. Un moment il faiblit, et la victoire va lui échapper; mais que ne peut l'amour! un regard lancé sur la belle Anne, rend à Théodore sa force et son courage: il a juré à sa belle qu'il vaincrait, il veut tenir son serment. Toute la valeur d'Arnaud de Torrège ne l'empêche pas d'être renversé par Théodore, qui énorgueilli par cet honneur, s'avance rempli de confiance au-devant de Noureddin, qui vient de vaincre une seconde fois le fier Courad, et de

renverser Théodoric de Trémelei. Nul chevalier de marque ne dispute plus le prix des joûtes : Alexis Ducas, et les deux l'Ange, ont tombé sous les coups de notre héros, et la victoire ne reste plus incertaine qu'entre Théodore et lui. Tous les regards sont attentifs sur l'action qui s'engage : tous les vœux des Grecs sont pour Théodore ; Zoé seule et la jeune impératrice, forment en secret le désir de voir encore triompher le beau Musulman.

Les coups sont d'abord d'égale force ; mais on distingue dans ceux de Théodore tout l'acharnement de la fureur ; son adversaire qui se possède mieux, a bientôt sur lui de l'avantage, et pendant que Théodore, qui s'abandonne tout-à-fait, décharge sur la tête de Noureddin, un coup dont il espère l'étourdir ; celui-ci l'évite avec adresse ; et sans être ébranlé, il en porte un plus adroit à la visière du casque de Théodore, qu'il renverse sur la poussière. Pendant que les acclamations qui s'élèvent, le déclarent vainqueur, il sai-

sit les rênes du cheval de son adversaire qui cherchait à s'échapper, il le ramène au chevalier encore étourdi de sa chûte; et achève par cette courtoisie de se montrer digne du prix qu'il va recevoir.

Avec quel plaisir la princesse de Chypre couronne de nouveau son front! Elle ne définit point le sentiment qu'il lui inspire, elle est même loin de chercher à s'en rendre compte, mais nul chevalier ne lui parait mieux mériter les lauriers; et la modestie avec laquelle il triomphe, les égards qu'ils témoigne aux chevaliers vaincus, achèvent de prouver que les qualités de son ame égalent son courage et sa valeur.

Le jeune empereur Alexis, que les grandes qualités de Noureddin, commencent à étonner, l'accueille avec plus d'affabilité que la première fois, et, en le félicitant sur la nouvelle victoire qu'il vient de remporter, il lui serre tendrement la main, lui dit qu'il se regarderait comme le plus heureux des monarques, s'il comptait au nombre de ses sujets,

où même de ses alliés, des guerriers tels que lui. Noureddin répond comme il le doit à cette preuve de son estime; mais c'est aux genoux de la princesse Zoé, qu'il sent expirer son courage, et non moins ému en recevant la superbe écharpe qui est le gage de sa nouvelle victoire, qu'il ne l'avait été en recevant un premier prix, il se trouve si interdit et si tremblant, qu'il trouve à peine la force de lui adresser ses remercimens.

Le prince d'Antioche se trouve si étourdi, si ébranlé de sa chûte, qu'il est hors d'état de paraître à la fête qui termine cette journée; son indisposition fait craindre qu'il ne puisse prendre part aux combats du lendemain; cependant comme vainqueur des premières joûtes, sa présence est nécessaire au cinquième tournois, qui doit être le plus brillant de tous; c'est, cette fois, la jeune impératrice, qui doit elle-même décerner le prix; les chevaliers vainqueurs sont seuls admis à être les tenans de cette jour-

née, pour laquelle on fait des préparatifs qui surpassent toute la magnificence des journées précédentes.

La nouvelle de l'indisposition de Boémond répand l'allarme dans toute la cour; on craint d'être forcé de retarder la superbe fête qui doit terminer avec tant d'éclat toutes celles qui viennent d'avoir lieu. La jeune impératrice, l'intéressante Agnès, témoigne sur-tout beaucoup d'inquiétude et de mécontentement de voir différer un moment qui lui promet tant de plaisir; il paraît si doux, si agréable de couronner un vainqueur, qu'elle a envié aux princesses le droit dont elles ont joui dans les journées précédentes; c'est d'après le désir qu'elle a témoigné, qu'on a continué les joûtes un jour de plus; et pour rendre ce dernier tournois plus solemnel, on a publié de nouveaux appels. Cependant le prince d'Antioche instruit de la contrariété qu'occasionne la maladie dont il est menacé, soutient malgré l'avis des Médecins chargés de le visiter, que ses forces lui permettront de

combattre le lendemain; mais ceux-ci insistant pour qu'il prenne au moins deux jours de repos, on convient que le tournois n'aura lieu que dans trois jours, pendant lesquels le prince d'Antioche rappellera la vigueur de son bras; et les ouvriers termineront avec plus de loisir les superbes édifices qu'ils élèvent.

Il avait été convenu que tous les chevaliers seraient divisés en quatre quadrilles; qu'ils seraient commandés par les quatre vainqueurs des premiers tournois; mais la double victoire qu'avait remportée Noureddin, ayant dérangé le plan arrêté, et aucun des chevaliers grecs, n'étant du nombre des vainqueurs, il fût décidé que ce serait parmi eux, et par la voix du sort, que serait choisi le commandant du quatrième quadrille. Quel fût l'étonnement des juges, lorsqu'ils virent le jeune empereur se mettre au nombre des aspirans; par une sorte de galanterie pour Agnès, il voulut essayer au moins de disputer le prix qu'elle devait donner; vainement on voulût

qui n'avait fait que céder aux instances réitérées du jeune empereur, se justifie d'avoir participé aux résolutions de son pupille, et renfermant en lui-même tout le ressentiment que lui iuspire l'accusation de Xèna, il attend le moment de se venger d'elle et de son fils, pour la sûreté de qui il l'assure quelle n'a rien à craindre, qu'on prendra des précautions pour qu'il combatte sans danger.

Enfin, arrive ce jour si impatiemment attendu, si vivement désiré par un couple auguste; Agnès n'a sû que le matin même que son époux serait du nombre des combattans; à cette nouvelle, sa tendresse allarmée a commencé à redouter l'instant qu'elle avait désiré; mais Alexis, qui a lu, et s'est fait conter tous les traits que l'histoire a transmis des jeunes héros dont la valeur devança l'âge, ose croire qu'il marchera sur leurs traces, et rempli d'une ardeur martiale, il embrasse sa jeune épouse en l'assurant qu'elle ornera son front des lauriers de la victoire. Il part, il va s'armer, et bientôt suivi

de son brillant cortège, il va se mêler aux escadrons nombreux qui attendent l'ouverture de la lice.

Aux ornemens somptueux qui décorent la place publique, on reconnaît le goût et l'élégance des artistes qui ont été chargés de ce soin : d'après le désir d'Agnès, on avait appellé à Constantinople des ouvriers français pour orner le cirque ; aux décorations imposantes, au genre noble et majestueux, mais souvent dépourvu de grâce, en usage parmi les Grecs, on avait substitué tout ce que le génie français imagina de plus brillant, et sur-tout de plus propre à faire ressortir les attraits des belles qui devaient faire le principal ornement de cette superbe fête. Une sorte d'uniformité règne dans les balcons qui s'élèvent de toutes parts; tous sont ornés de gazes d'argent, relevées en plis ondoyans, par des nœuds et des glands qui varient de forme et de couleurs ; la pourpre impériale se marie agréablement au brillant et léger tissu qui en fait ressortir la riche couleur. En ce jour, les deux

impératrices sont séparées ; la jeune Agnès est placée sous un magnifique dais, entre les deux princesses ; les branches de lauriers, qui les environnent, annoncent celles qu'elles ont décernées aux vainqueurs, et le trophée posé aux pieds de la charmante impératrice, est un monument du goût et de la galanterie des artistes qui l'ont composé ; les roses s'entremêlent aux lys, et les tiges des fleurs semblent seules soutenir un trône qui parait élevé par l'amour.

D'autres emblêmes analogues à l'âge et aux éminentes qualités, qui distinguent l'impératrice - mère, ornent le balcon non-moins brillant où elle est placée avec les autres princesses du sang. Autour des deux magnifiques balcons impériaux, sont ceux des femmes de la cour, tous ornés et décorés d'une manière galante; dans l'un des plus remarquables et le plus près de celui de la jeune impératice, on distingue deux jeunes personnes dont la beauté ne peut être effacée que par celle de la princesse Zoé ; ces jeunes personnes

sont sœurs, filles toutes deux d'Alexis l'Ange, l'un des seigneurs les plus distingués de la cour: l'aînée nommée Anne, est une de ces belles Grecques, dont la régularité, la majesté des traits, semblent avoir servi de modèle pour la déesse Pallas. Eudoxie, la cadette, avec des traits non moins beaux, a dans les yeux et le port de tête, toute la fierté de Junon; mais plus sensible que l'épouse de Jupiter, l'amour lui a fait sentir son empire. Alexis Ducas a la gloire d'avoir soumis cette fière beauté, elle l'a agréé pour son chevalier; il se pare de ses couleurs, et n'attend pour obtenir sa main, que l'instant où Théodore de Lascaris aura lui-même épousé Anne, dont la main lui est promise.

Pendant que des nombreux spectateurs parcourent ce brillant théâtre, et que quelques-uns demandent où est l'empereur, qu'on ne suppose pas dans les quadrilles, quelques personnes se persuadent le voir à côté d'Andronic, qui passe alternativement d'un balcon impérial à l'au-

tre, pour entretenir les princesses. Les juges du camp divisent en quatre bandes les nombreux chevaliers que cette fête solemnelle a attiré ; tous les chevaliers Syriens, et même ceux de Jérusalem, ceux des divers royaumes d'Asie, sont partagés entre Conrad et Boémond ; tous les Grecs sont rangés sous la bannière de leur jeune souverain, et Noureddin reçoit sous la sienne tous ceux des divers Etats de l'Europe : Helvétiens, Allemands, Italiens, Polonais, Français, tous sont rassemblés sous l'étendard du Musulman ; quelques-uns, dans le premier moment, murmurent d'avoir pour chef un prince Mahométan ; mais ceux qui ont été témoins de sa valeur dans les précédens tournois, se félicitent au contraire d'être guidés par un héros dont la victoire marqua toujours les pas.

Enfin le signal est donné, le tournois commence, les nombreux escadrons s'ébranlent ; les juges du camp après avoir, comme nous l'avons dit, formé les divers quadrilles, et mar-

qué les distances d'où doivent s'élancer les chevaliers, se retirent en arrière; les trompettes donnent le signal de la première joûte. Un chevalier s'élance au même instant de chaque quadrille, la rencontre des quatre combattans, se fait en face du balcon impérial, devant lequel les chevaliers s'inclinent respectueusement; ils courent l'un contre l'autre, brisent leurs lances sur leurs boucliers, sans être ébranlés; ils passent, font un demi volte, saluent de nouveau respectueusement les princesses qui les applaudissent; ils vont reprendre leurs rangs, et font place à quatre autres chevaliers, auxquels succède bientôt un même nombre de remplaçans. Parmi ceux-ci, la princesse Zoé reconnaît Noureddin, qui a orné son casque du riche bracelet qu'il reçut dans le premier tournois; il est cette fois paré de ses couleurs, c'est une faveur qu'il a obtenue de l'empereur, en raison des deux couronnes qu'il reçut de sa main, faveur d'autant plus juste, que les chevaliers couronnés par la

princesse Erine, Boémond et Conrad, ont paru au précédent tournois, tous deux ornés de cette marque honorable de leur victoire. Cependant en raison de la différence de religion, on a hésité un moment à l'accorder au prince Sarrazin, mais il a été décidé que cela ne pouvait tirer à conséquence, et qu'il serait injuste de le traiter plus mal que les autres chevaliers. Fier d'avoir obtenu un droit qu'il ambitionnait, Noureddin a voulu assortir son armure aux couleurs de la princesse Zoé; le ruban qu'il a reçu d'elle est aurore; il a fait représenter sur son bouclier, le brillant lever de l'aurore. La douce teinte que l'astre de la lumière reprend à son lever, les diverses nuances qu'il présente ont été rendues avec infiniment d'art, et le feu qui jaillit des riches pierreries qui ornent tout le reste de son armure, contribue à faire ressortir tout l'art du travail du bouclier. En arrivant devant le balcon des princesses, Noureddin lève timidement les yeux vers Zoé, qui n'ose l'en-

courager par ses regards, et qui paraît au contraire s'occuper d'un autre objet. Noureddin prend tant de plaisir à la regarder, qu'il oublie qu'il s'agit de combattre; mais son adversaire le lui rappelle en lui portant un si terrible coup de lance que son bouclier en est entamé; cependant notre héros le reçoit sans être ébranlé, et prenant bientôt sa revanche, il ne tarde pas à désarmer celui qui avait crû profiter de sa distraction. Conservant comme les autres fois, sa lance entière et toujours victorieuse, il allait encore remporter l'honneur des joûtes, mais le nombre des chevaliers qui surpasse beaucoup celui des autres tournois est si considérable, que quoique les joûtes fussent commencées depuis plus de trois heures, tous n'ont encore pû y prendre part; cependant les juges arrêtent les nouveaux combattans qui se présentent; ils annoncent qu'un autre genre de combat va s'ouvrir, et faisant enlever les tronçons amoncelés des lances brisées, ils ordonnent aux chevaliers de se remettre en escadron,

et de se disposer à un nouveau genre de combat.

Afin de donner aux princesses et aux dames de la cour le spectacle d'une bataille simulée, on avait imaginé de remettre en usage cet ancien genre d'escrime qui présentait l'image d'une véritable bataille. On divise en conséquence les quadrilles en deux bandes; la troupe du jeune Empereur est réunie à celle de Noureddin, qui ignore encore le nom du chef des Grecs; leurs escadrons réunis forment un corps d'armée, qui ne tarde pas à charger celui que commande Conrad et Boémond. Les lances volent bientôt en éclats; ceux dont l'arme est brisée dans ce premier choc, remplacent la lance par l'épée; il combattent bientôt corps à corps, cherchent à renverser leurs adversaires, à leur arracher leurs écus, leurs casques ou leurs épées, et même à les faire prisonniers.

Les combats particuliers qui s'engagent, les escadrons qui se mêlent, et qui se chargent tour-à-tour, présentent bientôt l'aspect d'un vrai

champ de bataille ; au milieu de cette mêlée, l'Impératrice Xéna et la jeune et charmante Erine, suivent d'un œil allarmé les pas du coursier d'Alexis ; son panache blanc les aide à le distinguer au milieu des escadrons ; ce n'est pas sans effroi que la tendresse maternelle l'y contemple. Dans les joûtes qui ont précédé le béhourdit, il n'a paru que deux fois, et les chevaliers chargés de veiller au soin de sa personne ont si bien saisi l'instant de le faire entrer en lice, qu'il a paru avec avantage. N'ayant à se défendre que contre de faibles adversaires, il a soutenu sans danger la fatigue des joûtes, mais celle du béhourdit effraie bien plus Xéna ; elle craint qu'il ne se laisse emporter par trop d'ardeur et qu'il déjoue la surveillance des guerriers auxquels il est confié. Cependant il est environné des quatre plus vaillans chevaliers grecs ; ils veillent sur tous ses pas, ils écartent tout ce qui paraît le presser de trop près. Le jeune Alexis, à la tête de ses troupes, avait pris en flanc celles de Boémond, pendant que Noureddin était tombé

sur celles de Conrad, dans lesquelles déjà il portait le ravage ; mais par principe d'humanité, il s'attachait moins à renverser ses adversaires qu'à les désarmer et les faire prisonniers. Déjà un très-grand nombre ont été conduits par lui aux juges du camp, lorsque Conrad, furieux du désordre qu'il porte dans sa troupe, s'avance vers lui, et le défie : Noureddin répond à son appel ; ils courent l'un sur l'autre avec impétuosité. Bientôt la force des coups qu'ils se portent mutuellement, fait briser entre leurs mains leurs lances, qui, jusqu'alors, avaient résisté à tous les efforts ; ils s'attaquent l'épée à la main, ils sont presqu'aussitôt séparés par le choc violent des escadrons, dont les uns cherchent à faire des prisonniers et les autres conduisent ceux qu'ils viennent de faire. Au milieu de cette mêlée, Conrad, séparé de Noureddin, apperçoit six chevaliers syriens qu'Alexis a désarmés et qu'il conduit prisonniers. Il vole pour les délivrer, il attaque leur fier conducteur, il rompt les liens qui retiennent les

armes des captifs, et les leur remettant, il les engage à ne plus les rendre si facilement. Cependant Alexis est furieux de s'être vu enlever sa proie; il charge Conrad, qui repousse les coups terribles qu'il lui porte par d'autres qui ne le sont pas moins, et enfin, après une assez longue défense, il parvient à le renverser. Noureddin, pendant ce tems, a soutenu divers combats, dont il est toujours sorti vainqueur ; quoiqu'il soit attentif à ne frapper que du plat de son épée, il est peu de chevaliers qui puissent en supporter la pésanteur; mais fidèle à éviter autant qu'il le peut ceux des chevaliers syriens avec lesquels il eût quelque liaison, deux fois Florido a tâché de le joindre, et autant de fois Noureddin l'a évité. Il craint de mesurer ses armes contre un chevalier qui lui est cher ; se croyant sûr de vaincre, il ne veut point faire usage de ses forces contre un ami. Cependant Florido est piqué de la conduite de Noureddin: il court une troisième fois à sa rencontre, et lui portant un défi en règle, il le force de combattre

contre lui. Alors s'engage entr'eux un combat, dans lequel Noureddin ménage d'abord son adversaire, et se contente seulement de repousser les coups terribles qu'il lui porte ; mais s'appercevant que Florido prend avantage de ses ménagemens, et qu'il l'attaque en véritable ennemi, il sent expirer les mouvemens de délicatesse qui l'avaient jusqu'alors retenu, et mettant en usage toute sa force et son adresse, il parvient à désarmer Florido, et le conduit, avec les autres prisonniers, sous le balcon des princesses, où les juges du camp en ont établi la garde. A chaque prisonnier que Noureddin conduit, il ne manque jamais de s'incliner respectueusement devant la princesse Zoé, et semble lui faire hommage de chaque nouvelle victoire. Dans le même-instant où il remet Florido entre les mains des juges, le fier Conrad succombait sous les coups de Théodore Lascaris, qui venait de venger la défaite d'Alexis Ducas et conduisait en triomphe le fier Marquis de Mont-Férat, qui, étonné d'avoir été vaincu, baissait

son front humilié, et n'osait lever les yeux sur la princesse Erine, qui le regardait en silence. Dans le même moment, le jeune Empereur, secondé par Alexis l'Ange, vient de faire prisonniers quatre chevaliers de Boémond. La joie étincelle dans ses yeux, en les remettant aux juges du camp, et les deux Impératrices encouragent ses succès par leurs applaudissemens. Agnès et Zoé lui sourient, leurs regards enflamment son conrage ; il brûle de voler à de nouveaux combats ; mais son fidèle surveillant a grand soin de le diriger vers ceux qu'il juge moins dangereux.

Cependant Théodoric de Tremelei, et Arnaud de Torrège qui se sont distingués l'un et l'autre dans les divers combats qu'ils viennent de livrer, cherchent notre héros, qu'ils ont remarqué comme un digne rival de leur gloire. Celui-ci n'en est pas moins empressé de se mesurer avec eux : il se précipite à la rencontre de Théodoric, qui lui a porté le défi le premier, et engage Arnaud de Torrège à l'attendre un instant ; mais ce-

lui-ci est bientôt joint par Théodore Lascaris, et le combat qui s'engage entre ces quatre fameux chevaliers, offre un spectacle si savant par la force et l'adresse qu'ils déploient les uns et les autres, qu'il fixe bientôt tous les regards. La victoire balance long-tems entr'eux : l'on ne sait encore qui sera vainqueur, lorsque les juges du camp, qui voyent à regret s'épuiser d'aussi vaillans chevaliers, viennent les séparer, en leur annonçant que le nombre des prisonniers est si grand, qu'on vient d'arrêter de les transférer dans une petite forteresse, qu'on avait élevé les jours précédens sur un des côtés du grand cirque. Ils disent que la garde des prisonniers va être confiée aux chevaliers Grecs, et ils engagent les autres partis à essayer de les délivrer.

Sur cette invitation, nos quatre combattans se séparent, en se promettant de se rejoindre après l'expédition : chacun vole se réunir aux débris de son parti. Le prince d'Antioche, qui est déjà à la tête de ses Syriens, réclame l'honneur d'attaquer

le premier les chevaliers Grecs; il est bientôt repoussé avec quelque perte. Arnaud de Torrège à qui l'on a déféré le commandement en remplacement de Conrad, veut ensuite assaillir la forteresse ; mais Théodoric Trémelei, qui est jaloux de l'honneur qu'Arnaud de Torrège a obtenu à son préjudice, entrave la manière dont il veut former l'attaque; il engage une discussion pendant laquelle Noureddin prenant les devant, met en déroute l'avant-garde des chevaliers Grecs; il fond sur eux avec la rapidité de l'éclair ; il les disperse, les renverse sans leur laisser le tems de se défendre, en passant au milieu d'eux; il parvient bientôt à la porte de la forteresse qui cède à ses efforts; il croit avoir tout vaincu; il se dispose à délivrer les prisonniers; mais ô surprise !... à peine à-t-il mis le pied sur le seuil de la tour, qu'il en voit sortir une épaisse fumée.... il essaie cependant de pénétrer à travers les flammes qui succèdent à la fumée, mais on l'arrête, on le force de rester à certaine distance. Bientôt l'in-

térieur de la forteresse paraît tout en feu, elle-même paraît s'enflammer et disparaître pour faire place à un superbe temple, d'où sort un bouquet offert à la jeune impératrice. On voit son nom et celui d'Alexis, briller en lettres de feu sur le frontispice du temple.

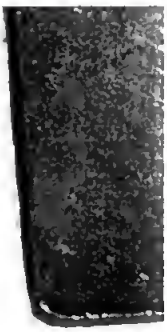
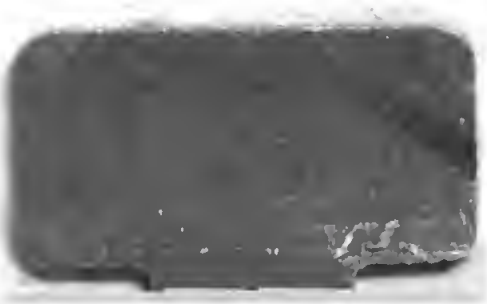
Cependant, Noureddin qui n'a nulle idée des feux d'artifices, est resté stupéfait de cet espèce de prodige; le désir d'en découvrir la cause l'a fait avancer assez imprudemment pour s'exposer au feu des artificiers, et ce n'est que par un excès de bonheur qu'il n'en est point blessé. La surprise a bientôt fait place à l'admiration : personne ne l'éprouve plus vivement que lui; c'est avec enthousiasme qu'il complimente les Européens sur leur adresse, leur art de diriger un élément, dont il sont parvenus à se rendre entièrement maîtres.

Lorsque l'enchantement qu'a excité cette manière de terminer un assaut est un peu dissipé, on engage les chevaliers qui n'ont point été vaincus

à reprendre l'exercice des joûtes, pour pouvoir décerner le prix.

Nous ne parlerons point des divers combats qui s'engagèrent de nouveau : Nous dirons seulement que Noureddin continuant à faire des prodiges de valeur, renversa successivement les plus vaillans chevaliers, entre lesquels nous compterons Théodoric de Trémelei, et Alexis l'Ange. Cependant le jeune empereur qui avait refusé de se rendre aux instances qui lui avaient été faites pour se retirer, venait de faire des prodiges pour son jeune âge ; il avait renversé successivement plusieurs chevaliers Syriens, qui à la vérité n'étaient pas des plus renommés, mais qui avaient un bien plus grand usage des armes. Fier de l'avantage qu'il vient de remporter, il veut se mesurer avec un adversaire fameux, c'est à Boémond qu'il s'adresse, c'est à lui qu'il porte son défi. Celui-ci aurait désiré l'éviter ; il avait reconnu le jeune souverain ; il désirait ne pas le combattre, mais forcé de répondre à son appel, il reste absolument sur la défensive, et dé-

daigne d'employer ses forces contre un adversaire dont il respecte la faiblesse. Le jeune Alexis, dont la valeur s'enflamme de plus en plus, presse bientôt tellement Boémond, que celui-ci se voit forcé de lui céder la victoire, ou d'user contre lui de ses avantages. Il préfère le premier parti : il croit avoir assez fait pour sa gloire, pour pouvoir en abandonner une partie au chef de l'empire grec, et ménageant sa défense de manière à paraître surpris, il rend les armes au jeune empereur. Alexis ne se sent pas de joie ; il ne voit plus que Théodore Lascaris et Noureddin qui puissent lui disputer le prix, et il commence à se flatter de l'obtenir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

348251